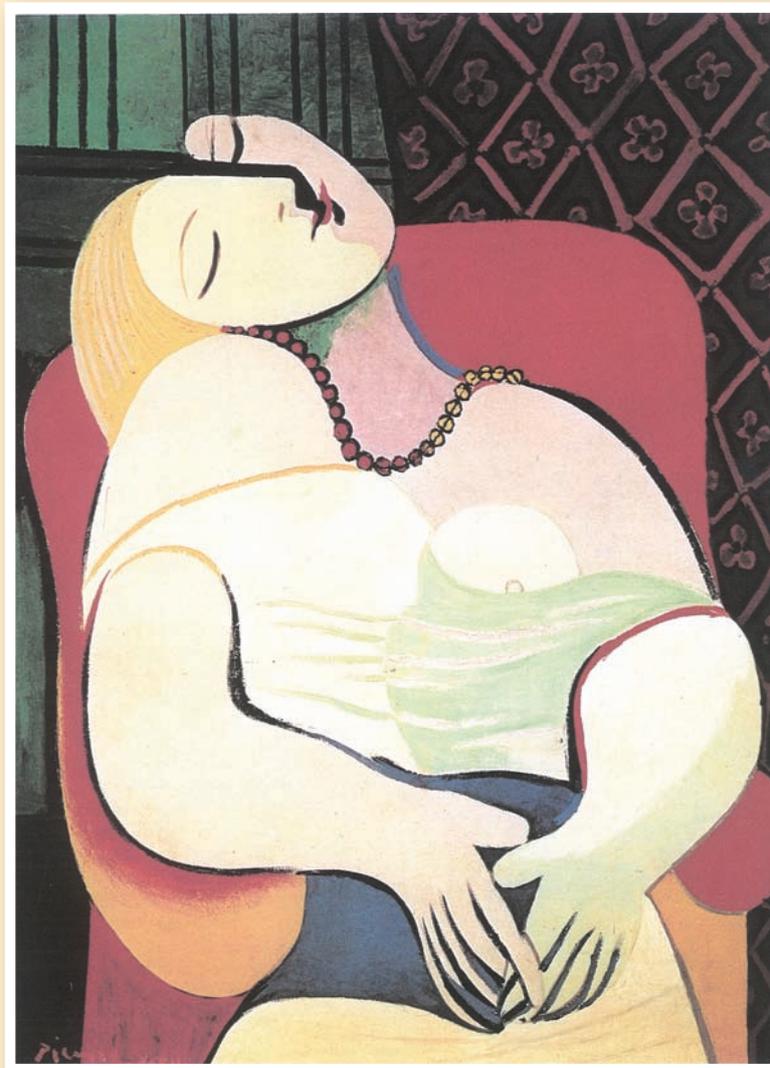


# ***Analuein***

Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.



**Hommage à Cathie Neunreuther • Psychanalyse et psychiatrie  
L'enfant et la psychanalyse • La psychanalyse dans son histoire  
Lecture de séminaire • Echos de formations  
Psychanalyse en extension • Le lecteur interprète  
Variations sur un signifiant • Tribune du lecteur**

**N° 14 - Mai 2010**

**Illustrations de couverture :** Pablo Picasso, *Le rêve (Marie-Thérèse)*, 1932, collection particulière. Ce tableau, qui représente Marie-Thérèse Walter, modèle et égérie du peintre — elle est mineure au moment de leur rencontre —, file la métaphore d'une Psyché étendue (cf. citation de Freud) reprise d'un texte liminaire qui introduit le numéro 12 de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* (automne 1975). Il ouvre à l'*Invention collective* (couverture d'une revue surréaliste belge, parue en deux livraisons, février et mai 1940) dont ce numéro d'*Analuein* se veut l'écho, le reflet, le relief.

F.E.D.E.P.S.Y. - 16, avenue de la Paix • 67000 Strasbourg • [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)

*Directeur des publications :*

Sylvie Lévy

*Responsable de la publication :*

Joël Fritschy

*Comité de rédaction :*

Hervé Gisie

Laurence Joseph

Daniel Lemler

Anne-Marie Pinçon

*Correspondants :*

- Moïse Benadiba, Marseille
- Claude Mekler, Nancy
- Dominique Péan, Angers
- Alain Schaefer, Saint-Dié

*Secrétariat de rédaction :*

Gabriele Daleiden

**[g-daleiden@wanadoo.fr](mailto:g-daleiden@wanadoo.fr)**

*Manuscrits, disquettes et correspondance*

*peuvent être adressés à :*

Joël Fritschy

26 rue des Boulangers

68100 Mulhouse

**[joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr)**

*Impression :* **PRINT' Europe** - 67450 Mundolsheim - 03 90 20 39 49

E-mail : [contact@printeurope.fr](mailto:contact@printeurope.fr)

# SOMMAIRE

## Editorial

Anne-Marie Pinçon.....2

## En hommage à Cathie Neunreuther

• Voix, chant et (A)utre  
Cathie Neunreuther.....3

## Psychanalyse et psychiatrie

• La psychanalyse face aux neurosciences  
Jean-Richard Freymann ..... 6

## L'enfant et la psychanalyse

• L'enfant au gré des évolutions sociétales.  
Quel avenir pour la pédopsychiatrie ?  
Daniel Marcelli .....10

• Entendre un enfant  
Patrick Avrane .....15

## La psychanalyse dans son histoire

• A partir d'une conférence à la Faculté de  
Médecine de Strasbourg (1967 ?) par Jacques  
Lacan .....22

• Psychothérapie et psychanalyse dans différents  
pays  
Cristina Burckas.....28

## Lecture de séminaire

• Les trois matrices  
Michel Forné .....32

## Echos de formations

• La voix et le signifiant  
Khadija Nizari et Frédérique Riedlin .....40

## Psychanalyse en extension

• Lucian Freud ou la chair des idées  
Laurence Joseph.....46

• « Je rentre chez moi »  
Evelyne Schmitt .....49

## Le lecteur interprète

• Autour d'ouvrages de Charlotte Herfray,  
Dany-Robert Dufour et Agnès Afalo  
Claude Sungauer..... 51

• Nancy Houston, *Lignes de faille*  
Michèle Peinchina..... 51

## Variations sur un signifiant

• La mer, la mère et... l'écriture  
Françoise Urban-Menninger .....55

• Des « têtes pas très catholiques »...  
pour seule « étiquette »  
Francis Rosenstiel .....58

## Nouveautés en librairie

• Joël Fritschy .....59

## Dernières informations

• Où en sommes-nous avec la Loi HPST et l'article 91 ?  
Jacques Sédat.....60

## Tribune du lecteur

• Que sont la psychiatrie et la psychologie devenues ?  
Sont-elles prises dans une corruption ontique ?  
Michel Forné.....62

## Nécrologie

• Décès du docteur Jean-Claude Schaezel  
Jean-Claude Depoutot .....64

# EDITORIAL

**Anne-Marie Pinçon**

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,  
l'âme, en un repli sombre où tout semble finir,  
sent quelque chose encor palpiter sous un voile...  
c'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

Victor Hugo, *Tristesse d'Olympio*

Dans une intervention orale intitulée « Voix, chant et (A)utre », et comme en point d'orgue face à l'impensable réel, Cathie Neunreuther donne à entendre, en analyste traversée par la singularité de son parcours musical, ce qui spécifie la voix dans sa dimension d'altérité.

Cathie nous a quittés le 17 février 2010.  
Nous dédions ce numéro d'*Analuein* à sa mémoire.

Autre voix : celle de Jacques Lacan dans une conférence donnée à la Faculté de médecine de Strasbourg le 6 octobre 1967<sup>1</sup>. Il ne nous échappe pas qu'elle fût prononcée dans ce lieu d'enseignement universitaire quelques jours seulement avant l'introduction à l'E.F.P. de la « Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole », ce qui lui donne une tonalité particulièrement aiguë.

Dans le concert des enchères médiatiques visant Freud et la psychanalyse, le contexte juridico-politique de normalisation des pratiques « psychothérapeutiques », la poussée des neurosciences et des logiques cognitivo-comportementalistes, s'accroît le brouillage des registres et des discours ; et cette conférence résonne de façon troublante.

La voix discordante de Lacan martèle son propos au fil d'une énonciation qui vise à « faire valoir » Freud en tant que nom : le nom de la rupture.

Cette rupture consiste en une subversion opérée en marge de la conception classique de progrès de la pensée – conception de la pensée transparente à elle-même, au principe du discours de la science – par l'introduction, dans le champ humain, du fait que tout être humain baigne en naissant dans quelque chose appelé : la pensée.

Il est tout à fait impossible de saisir ce dont il s'agit sinon à s'appuyer sur le matériel de Freud : le langage, non pas du point de vue de son origine, mais de son appareil, sa structure.

Réduire Freud à ses sources, le remettre dans le rang de la psychologie générale, c'est nier le témoignage que constituent ses grandes premières œuvres ; c'est nier que c'est uniquement et d'abord du fait

que des phénomènes se présentent comme capricieux, bouchon, lapsus, rêve, *Witz*, que Freud désigne le champ de l'inconscient.

Le corollaire à l'adresse des psychanalystes de l'incidence de cette subversion freudienne s'indique à la manière d'un avertissement : il ne suffit pas, dit Lacan, pour qui s'engage dans une pratique, d'avoir étudié et lu Freud, mais aussi d'avoir repéré, dans le procès de la cure, la dépendance à un certain fantasme, s'être introduit à la question du sujet supposé savoir sous la forme de « celui qui sait qu'il ne sait pas », et expérimenté dans le transfert le jeu de la demande et du désir.

Ainsi, au moment où surgissent des tentatives de nouage, de champs épistémologiques divergents autour d'une possible nouvelle discipline nommée neuropsychanalyse, ébranlant ainsi nos fictions théoriques et les poussant dans leurs confins, la conférence du 6 octobre 1967 prononcée à Strasbourg continue de nous éclairer.

Elle relance le travail autour des questions de la praxis analytique, du transfert, du savoir et de la vérité. Elle constitue en quelque sorte le point pivot des textes présentés dans ce numéro d'*Analuein*.

Ces textes, produits, transcrits, suivant des modalités et un style à chaque fois singuliers, interrogent le sujet au plus vif et sont autant de variations autour de ces questions.

Ils ouvrent des brèches contre le risque de fermeture mentale de l'idéologie de la transparence et redonnent place à l'énonciation, la fonction poétique du langage. Ils filent la métaphore, font résonner l'équivoque en redonnant à l'écrit sa structure de fiction.

Bonne lecture.

---

<sup>1</sup> Une réécriture d'extraits de cette conférence a été opérée à dessein dans cet éditorial, tant s'impose la force du propos de Jacques Lacan. Ils pourraient constituer une réponse aux détracteurs de Freud.

# EN HOMMAGE A CATHIE NEUNREUTHER

## **Voix, chant et (A)utre**

Cathie Neunreuther

*Cet exposé oral constitue la dernière intervention publique de Cathie Neunreuther dans le cadre de la formation organisée par Apertura et la F.E.D.E.P.S.Y. sur le thème « La voix et le signifiant », qui s'est tenue à Strasbourg les 4 et 5 décembre 2009. Nous remercions Sylvie Lévy qui a assuré la transcription de cet exposé.*

J'ai préparé mon intervention d'aujourd'hui, mais je ne l'ai pas écrite. Dans quel cas, il me suffisait de prêter voix à ce que j'avais déjà travaillé ce qui est autrement rassurant que de se livrer par exemple à quelque chose que je vais appeler évocation. Peut-être une évocation de ce que j'ai pu lire et de ce que j'ai pu entendre ce matin.

Quand on m'a proposé un titre pour mon intervention, on me l'a aussi arraché, comme disait Daniel Lemler, et la première chose qui me venait en tant qu'analyste à propos de la voix, c'était la voix c'est l'objet de l'Autre. C'est à peu près tout ce que j'ai pu sortir de ma mémoire et qui a donné le titre de mon intervention. Je ne sais pas si je vais rester près de ce titre aujourd'hui.

Bien sûr je pense que j'ai été invitée par mes camarades à venir parler ici plutôt au titre de ma pratique modeste et néanmoins extrêmement importante de l'art du chant. Peut-être puis-je dire quelque chose de ce parcours sans entrer dans l'obscénité de ce qui me concerne.

Mon parcours musical a été troué en plusieurs temps. C'est peut-être ça l'originalité. C'est-à-dire que je n'ai pas toujours fait de la musique. J'ai eu une formation de pianiste dans mon enfance et mon adolescence. Je crois qu'elle m'a été ouverte par le désir de mon père qui n'était pourtant pas vraiment axé sur la musique : il a simplement vu un jour dans un hôtel où nous passions nos vacances, au lieu de jouer à autre chose, j'étais restée collée à un piano pendant toute la durée du séjour et je tentais de retrouver le son des chansons d'enfant que j'avais entendues et mon père m'a dit alors : « Cela te plairait d'en faire ? » Voilà comment j'ai été amenée à faire du piano. J'ai perdu cet instrument en cours de route, à peu près avec l'entrée à l'âge adulte. Il y a eu un temps de silence musical qui a été fortement occupé par le temps de l'analyse et j'ai ensuite redécouvert la musique à la fin de ce parcours analytique, à un âge relativement tardif pour ce qui est d'entreprendre le chant, peut-être sous un certain angle qui était d'avoir quelque part besoin d'un espace où pousser des beuglements sauvages. Ma voix chantait pour tendre vers ça, ce qui situe tout de suite la voix du côté de la question du cri. Je

peux dire maintenant après un long parcours dans le chant avec paix également que la culture vocale m'a permis finalement de réserver les beuglements sauvages aux nécessités de l'emploi. Ce n'est pas nécessaire dans tout le champ de la musique et puis que ça s'apprend pousser des beuglements de façon très civilisée et beaucoup plus efficace par rapport à la technique vocale.

Pour ne pas tout à fait perdre la question de la psychanalyse, puisque c'est tout de même à ce titre que nous sommes là aujourd'hui, je voudrais reprendre mon point de départ : la voix c'est l'objet de l'Autre en citant un petit extrait du séminaire sur l'angoisse, la séance du 5 juin 1963 où Lacan dit à peu près ceci :

« Tout ce que le sujet reçoit de l'Autre par le langage, l'expérience ordinaire est qu'il le reçoit sous forme vocale » — *et il dit tout de suite que ce n'est pas absolument nécessaire, il dit ensuite que le langage n'est pas vocalisation : voyez les sourds.*

« Pourtant, je crois que nous pouvons nous avancer à dire qu'un rapport plus que d'accident lie le langage à une sonorité » — *là il parle de sonorité, pas de vocalisation* — « et nous croirons peut-être avancer dans la bonne voie à essayer d'articuler les choses de près en qualifiant cette sonorité d'instrumentale, par exemple. Il est un fait que la physiologie ouvre la voie. »

*Puis il parle de la physiologie du conduit auditif pour se demander si la voix résonne dans un vide spatial etc., et il conclut :*

« Eh bien ne cédon pas à cette illusion. Tout cela n'a d'intérêt que de métaphore. Si la voix au sens où nous l'entendons a une importance, ce n'est pas de résonner dans un vide spatial. La plus simple immixtion de la voix dans ce qu'on appelle linguistiquement sa fonction phatique — que l'on croit être du niveau de la simple prise de contact, alors qu'il s'agit de bien autre chose — résonne dans un vide qui est le vide de l'Autre comme tel, l'*ex-nihilo* à proprement parler. La voix répond à ce qui se dit, mais elle ne peut pas en répondre. Autrement dit, pour qu'elle réponde, nous devons incorporer la voix comme l'altérité de ce qui se dit.

C'est bien pour cela et non pour autre chose que, détachée de nous, notre voix nous apparaît avec un son étranger. Il est de la structure de l'Autre de constituer un certain vide, le vide de son manque de garantie [...].

A propos de cette méconnaissance bien connue de la voix enregistrée, il serait intéressant de voir la distance qu'il peut y avoir entre l'expérience du chanteur et celle de l'orateur. »

Alors il propose ça à certains élèves de faire cette distinction et il enchaîne sur la genèse du surmoi. Tous ces registres ont déjà été évoqués ce matin. Ma recherche sur la question du chant m'a amenée à des lectures aussi bien sur le sonore, ça vient d'être évoqué, sur la question de l'acoustique musicale que sur la question de l'histoire du chant et de la musique en particulier en Occident parce que je m'arrêterai là. Et puis à des lectures analytiques je pense particulièrement au texte qui m'a beaucoup intéressé d'Alain Didier-Weill qui a un peu travaillé sur la musique : « Les trois temps de la Loi » où il parle notamment de la genèse de trois surmoi : le surmoi archaïque qui est « pas un mot », le deuxième temps qui serait celui du refoulement qui dirait « n'insiste pas » et le troisième temps « vas-tu persévérer donc vas-tu dire ? » C'est-à-dire que son travail est entièrement centré sur l'introduction du signifiant dans le monde et il situe alors la première réception de la question du signifiant par l'enfant comme une expérience mystique dans son immédiateté. C'est ce premier surmoi archaïque. C'est bien sûr cette question-là de ce premier temps qui le fait associer à la musique puisque lui s'intéresse à la danse. Il dit quand on reçoit un son musical, on est immédiatement amené à danser. C'est-à-dire que cela va mettre le corps en mouvement.

Je vous ai dit que c'est une évocation. J'ai également trouvé, et je vous le recommande comme lecture, un séminaire qui avait été tenu en 2001 et 2002 par un certain François Nicolas que je ne connaissais pas — c'est assez intéressant comme expérience de lire brut de décoffrage, en n'ayant aucune idée du parcours des personnes — et par un psychanalyste qui s'appelle François Dachet sous l'égide de l'IRCAM qui est l'Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique. Cela m'a permis de situer aussi quelques limites de cette question de la musique puisque Monsieur Nicolas, qui est un compositeur, distingue, crée un rapport constituant entre ce qu'il peut en être de l'auditeur — et c'est là qu'on peut raccrocher le travail que je citais d'Alain Didier-Weill qui se situe comme auditeur de la musique — ce qu'il peut en être de l'œuvre. Ce serait donc à ce moment-là la question du compositeur, encore que le compositeur n'arrive que très tardivement dans l'histoire de la musique, une fois qu'elle est écrite, et puis ce qu'il pourrait en être du musicien, celui qui fait de la musique, on peut aussi appeler ça l'interprète. C'est sous ce volet-là que je suis intéressée par la musique. Et ces trois éléments ne sont pas forcément toujours réunis.

Je vais peut-être parler un petit peu du chant. Le chant dans la définition du *Petit Robert*, c'est « l'émission de sons musicaux par la voix humaine ». C'est déjà tout un programme. Je commence peut-être par la question de la voix humaine. Parce qu'on l'a dit ce matin, la voix humaine pour moi elle ne s'oppose qu'à une seule voix : la voix divine. Je ne pourrais pas parler de la voix de mon chien puisque même si mon chien a un appareil laryngé, il a été amené à émettre des bruits, si j'en parle à des enfants en langage bébé je dirais que mon chien fait « ouah ouah ». Je vais qualifier ça d'aboiements mais parler de la voix d'un animal, on est déjà dans une création métaphorique. Pour moi il y a la voix divine et la voix humaine.

Qu'est-ce qu'un son, l'émission de sons musicaux par la voix humaine ? Cela signifierait d'une part de situer le chant par rapport à la musique soit d'origine mutique, non mythique — je vais peut-être dire quelque chose de ce lapsus. J'ai toujours une crainte quand je dois intervenir en public, de me retrouver bouche bée. Le pôle de l'angoisse par rapport à la question de la parole parce qu'il faut articuler plusieurs discours, ce qu'on peut faire aisément quand on est sur le divan de l'analyste. Quand on n'est pas sur le divan de l'analyste, il faut être un peu clair pour que ça passe et ce n'est pas toujours évident. Donc l'origine mythique de la musique pourrait être le chant. Lévi-Strauss, qui vient de disparaître, a associé beaucoup la question de la mythologie et celle de la musique en disant que la musique aurait ce pouvoir de supprimer le temps. Effectivement l'essence de la musique a quelque chose à voir avec le temps. C'est-à-dire que quand une œuvre musicale, en tant qu'elle est produite, se termine, elle n'existe déjà plus. C'est en cela qu'elle se distingue des œuvres classiques. On a parlé ce matin de la musicalité de Freud qui ne pouvait se situer que par rapport à la question des œuvres plastiques, le Moïse de Michel-Ange. Il a dit lui-même qu'il ne peut pas céder à l'émotion musicale, il ne peut pas en jouir. Or l'émotion c'est d'abord la mise en mouvement, le ton c'est une mise en mouvement, une onde qui, si vous pensez à la physique, propage une énergie mais pas une matière. Donc Freud, quant à la musicalité qu'il signifie comme étant une résistance à l'émotion et qu'il situe aussi par rapport à la rationalité, j'en dirais peut-être qu'il a cédé à la voix de la raison et pas à la résonance. Cela peut être une interprétation possible que je propose.

Je reviens au chant. Cela peut être l'origine mythique de la musique puisque ce serait son expression la plus directe de ce qu'on appelle le sentiment musical. Cela peut aussi être, dans certaines traditions musicales, une origine historique. Par exemple en Occident l'origine transmise de la musique savante c'est le plain-chant, appelé chant grégorien, de l'époque médiévale. Et puis bien sûr le chant peut être une partie de la musique avec des œuvres composées pour elle ou alors des œuvres l'intégrant. À ce moment, la voix est considérée comme un instrument, un instrument parmi d'autres.

Quoi qu'il en soit, quels que soient les cultures et le style de musique créé, on peut dire en deux termes que le chant est soit une codification ou une amplification de la parole, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui est de l'ordre de rendre la voix à la parole dans la production de chant, et on trouve cela de la litanie au récitatif à l'opéra du chant des tragiques grecs aux monodies, aux psalmodies des moines bouddhistes, la chanson de geste, l'Évangéliste des *Passions* de Bach. Donner voix à la parole se trouve dans beaucoup de registres de la musique. Ou alors le chant est traité comme ayant une valeur en lui-même c'est-à-dire quelque chose qui est de produire dans la musique la voix pour elle-même.

Je vais vous dire quelque chose de la technique vocale du chanteur qui pourrait me permettre de peut-être associer sur d'autres choses.

La technique vocale du chanteur c'est d'apprendre à dissocier ce qui peut en être du souffle avec ce qu'il peut en être de l'appareil, ce qu'on appelle les résonateurs, c'est-à-dire tout ce qui est situé au-dessus de la glotte, au-dessus des cordes vocales et qui sert d'amplificateur de la voix, d'une part soit d'une augmentation de son intensité et des harmoniques de la voix puisque dans un son, un son musical, un son chanté en particulier, il y a toujours ce qu'on appelle un son fondamental qui donne grosso modo la hauteur de la voix, par exemple le « la 444 », diapason moderne et un certain nombre d'autres sons qui sont des multiples, on appelle ça des partiels, de ce son fondamental. Le résonateur, c'est-à-dire les cavités qui sont situées au-dessus de la glotte, sélectionne plus ou moins, mixe plus ou moins ces différentes composantes du son, et c'est cela qui va donner le timbre final d'un chanteur. C'est-à-dire ce sont les harmoniques qui sont condensés dans l'émission vocale.

Un chanteur n'entend pas sa propre voix, au sens propre du terme, la voix qu'il va émettre. C'est-à-dire que son appareil phonatoire qui va émettre ce qui va être entendu dans le milieu où elle va être propagée — je n'ai même pas encore parlé de la façon dont elle va être reçue subjectivement par l'auditeur — est différente de la voix telle qu'elle est produite et entendue par le chanteur parce qu'elle est propagée à son oreille par la voie de la conduction osseuse, par les trompes d'Eustache et non pas par le résonateur de ses cavités pharyngées et buccales. C'est pour cela que l'apprentissage du chant, c'est de faire confiance à la fidélité de sa propre voix. On va juste apprendre à acquérir des sensations corporelles qui d'une manière ou d'une autre nous ferons savoir que cette voix telle qu'elle est produite va sonner juste et être bien placée, et qu'elle va être agréable à l'ouïe de celui qui la reçoit. Mais soi-même on n'en profite pas tellement.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait associer avec cette question d'altérité de la voix et de l'incorporation. Ce n'est pas tellement l'altérité qu'on peut reconnaître dans un son enregistré car cette question d'enregistrement pose encore d'autres questions. À priori ce n'est pas parce que les techniques modernes nous permettent de retenir quelque chose du son que ce son enregistré a un quelconque rapport avec le son tel qu'il est, tel qu'il se propage et que vous entendez. Je crois que physiologiquement cette différence entre le son qu'on entend et le son qui est reçu, a quelque chose à voir avec cette conduction. Je peux en dire quelque chose.

Si Lacan a parlé métaphoriquement de la question du conduit auditif, il a aussi parlé métaphoriquement de la question du conduit vocal. Le conduit vocal c'est cette partie située entre la glotte et la bouche. C'est quelque chose comme une sorte de retournement en son contraire métaphorique.

Il a été question de la diva qui pourrait s'affranchir du surmoi. La diva c'est tout de même dans l'histoire du chant quelque chose qui est apparu relativement récemment. Ce qui est vrai c'est que pour les voix aiguës, il est impossible d'entendre ce qui se dit dans une voix extrêmement aiguë. Ça tient à ce qu'on appelle le formant du chanteur. Les formants c'est la manière dont les harmoniques vont se répercuter dans les cavités buccales et pharyngées. Il y a plusieurs formants, certains permettent de distinguer les voyelles et au-delà d'une certaine fréquence qui est de 3000 hertz. La voix du chanteur peut passer par-dessus l'orchestre parce que les instruments — je parle de la voix en tant qu'instrument — ne sont pas capables de produire ces fréquences hertziennes, et c'est cela qui fait que vous allez entendre un chanteur qui est passé derrière l'orchestre malgré le bruit énorme que peut faire un orchestre. Quand ces sons sont suraigus, on peut comprendre, on pense qu'il y a quelque chose qui s'affranchit du surmoi. Cela n'a rien à voir peut-être avec la question de la diva parce que finalement des chanteurs célèbres qui avaient de grosses performances vocales ont existé dans tous les registres vocaux. Il y a d'abord eu les castrats ensuite dans l'opéra romantique cela a été le règne des ténors, avec Verdi ça a été le règne des barytons. Une grande diva du siècle dernier, début du vingtième siècle a été une mezzo-soprano, la Malibran qui n'avait pas cette capacité de pousser des cris suraigus. C'est toujours ça la difficulté de la psychanalyse de faire des emprunts à d'autres champs : ce ne sont aussi que des métaphores.

Voilà je m'arrête là car l'analyste est toujours quelqu'un qui demeure quelque part interdit dans sa pratique parce qu'il y a la question de l'éthique. On peut difficilement parler et même il est interdit de parler sauf en certains lieux de questions de la pratique.

# PSYCHANALYSE ET PSYCHIATRIE

## ***La psychanalyse face aux neurosciences***

Jean-Richard Freymann

*Le texte de Jean-Richard Freymann ainsi que les interventions du Professeur Marcelli et de Patrick Avrane (voir ci-après) ont eu lieu dans le cadre du Congrès national des internes en psychiatrie qui s'est déroulé le 1<sup>er</sup> et le 2 octobre 2009 à Strasbourg au Parlement Européen. Ces journées avaient pour intitulé « Conception de l'Homme en psychiatrie ». Le texte de J.-R. Freymann se présente comme un écho à l'intervention du Professeur Jean-Marie Danion intitulée « Place des neurosciences en psychiatrie ».*

### ***Introduction : Les grands champs disciplinaires***

Je dirais tout d'abord que nous avons la chance qu'à Strasbourg et dans notre région, en particulier à la Clinique Psychiatrique, il existe une forme de tolérance importante entre les différents courants de pensée, les différentes conceptions de la maladie mentale et les approches thérapeutiques qui vont être proposées, ce qui en soi constitue déjà tout seul une conception de l'homme à laquelle la tradition strasbourgeoise et son histoire sont attachées.

Jean-Marie Danion fait remarquer, que ce soit dans la recherche ou dans la pratique clinique, que le psychiatre se réfère avant tout à des théories et modèles se rattachant à deux grands champs disciplinaires : les neurosciences et les sciences humaines et sociales.

Le problème qui se pose, aujourd'hui plus que jamais, est la question de leur articulation et, pourrait-on ajouter, de leurs enseignements mutuels. La question est bien posée de savoir s'il existe bel et bien deux grands champs disciplinaires à savoir les neurosciences d'un côté et les sciences humaines et sociales de l'autre, et si en particulier on peut par exemple considérer véritablement les apports de la psychanalyse comme faisant partie directement des sciences humaines et sociales.

Mais la question est redoublée du côté des neurosciences puisque dans son texte Jean-Marie Danion nous montre bien à quel point, derrière un même vocable, dans les neurosciences apparaissent plusieurs disciplines différentes.

L'intérêt général qu'apporte cette mise en problématique est de savoir non seulement à quelle discipline on se réfère, mais aussi la manière dont les connaissances d'un champ peuvent être utilisées en-dehors de leur champ de validité scientifique pour permettre, sur un mode contemporain, d'élaborer une conception générale. De plus, et c'est un point fort important, ces connaissances ne sont pas considérées comme un savoir neutre, uniquement porteur d'une vérité objective, et il y a à tenir compte,

radicalement, de la vérité subjective à l'intérieur de cette modélisation psychiatrique. Il est aussi rappelé que le savoir médical et psychiatrique est un « savoir-pouvoir », c'est-à-dire un pouvoir susceptible d'avoir des implications politiques et éthiques.

Le premier commentaire que je ferais à cet endroit-là c'est le fait qu'il est bien certain que la psychiatrie d'une époque, de même que l'aliénisme qui la précède, sont tout deux articulés avec ce « savoir-pouvoir ». La psychiatrie est le symptôme amalgamé d'une époque. Quand règne la phrénologie, on cherche les « bosses sur la tête ». Quand règne la théorie de la dégénérescence, les conceptions qui filtrent de l'homme mettent en place une clinique du dégénéré. Quand la mode est à la psychanalyse, on cherche partout des interprétations sur le signifiant. Et quand les neurosciences se développent, cela a des conséquences sur la conception de la psyché de l'étudiant.

Le mérite évident de la position de Jean-Marie Danion est qu'au-delà de la dominance politique il existe au moins deux ensembles mais dont l'intersection reste problématique, ce qui est au centre d'une certaine actualité parce qu'on rêve par exemple d'une neuropsychanalyse<sup>1</sup> et de tricotage de deux champs épistémologiques. Il apparaît pourtant que le mélange des champs épistémologiques, souvent sans avoir redéfini les termes, conduit à une sorte de babélisation, une sorte de troisième discours qui aurait tendance à remettre en actualité tous les débats des philosophes concernant « l'historique de la psyché ». L'utilisation, par exemple, dans les deux champs des termes tels que dépression, inconscient, clinique, pousse à un certain nombre de confusion de registres. Sur cette dimension, il suffit de se reporter à l'exposé de Bernard Baas « Les rats n'ont pas peur de parler »<sup>2</sup> qui montre bien qu'à jouer l'une ou l'autre de ces conceptions ou l'une contre l'autre, on rejoue les rapports psyché-soma de la philosophie classique, avec le risque incontestable de tomber sur une « naïveté » métaphysique. Je vous rappelle que, par

exemple, même Platon a insisté sur la teneur corporelle de l'expérience du désir. Descartes, quant à lui, opposant âme et corps matériel laisse entrevoir « comme une troisième substance » qui serait cette union même.

C'est autour de ces difficultés que les approches actuelles s'orientent. On retrouve par exemple sous la plume de Daniel Widlöcher : « La question que tous doivent se poser dès que s'ouvre le débat interdisciplinaire entre neurosciences et psychanalyse est de savoir si la prise en compte du fonctionnement cérébral joue un rôle dans leur pratique et dans leurs modèles théoriques »<sup>3</sup>.

À ce point, si la question se pose pour les nouvelles générations visiblement aussi bien du côté de l'apprentissage clinique que du côté de la recherche c'est que la verticalité des savoirs, autrement dit ce qu'on a hérité des générations précédentes, n'est que peu prise en compte par ces nouvelles générations. Est-ce un effet d'une absence d'enseignement, de carences du côté de l'enseignement ? Est-ce une difficulté spécifique nouvelle du côté du rapport maître-élève, puisque dans cette scotomisation nombre d'apports des générations précédentes concernant surtout la clinique de la psyché sont mis entre parenthèses sinon déniés ? Il s'agit en particulier de tout ce qui concerne les rapports à la relation thérapeutique, à ce qu'on dénomme la relation médecin-malade et de toutes les différentes formes de transfert et leurs évolutions. Ainsi à chaque époque de la psychiatrie existe une conception de l'homme, mais pourquoi faut-il que toute nouvelle conception, fut-elle fort scientifique, ait tendance à évacuer les apports antécédents et en particulier ceux qui tournent autour des mécanismes de l'inconscient ?

### ***L'effet de la pratique sur la recherche et inversement***

L'idée de passerelle entre les différents champs repose évidemment sur une redéfinition nécessaire des approches aujourd'hui. C'est ce que développe Jean-Marie Danion en particulier dans le chapitre intitulé « La version raisonnable des neurosciences » et le sous-chapitre « Neurosciences et psychanalyse ». Et je dirais que le jeune praticien psychiatre est bien contraint de faire un nouage entre ces deux approches. D'une certaine manière cette confrontation au réel du malade mental lui impose une nouvelle articulation de son savoir théorique et de la manière dont vont pouvoir s'organiser d'un côté ces apports de la clinique et d'autre part les savoirs précédents. C'est ainsi que le travail avec les internes montre qu'il est bien difficile d'éviter de penser les névroses sans se référer aux inventions de Freud. D'autre part, comment penser aborder les psychoses et les troubles mentaux sans se référer à

l'organicité ? Comment aborder les différentes formes de dépression (en particulier la mélancolie et les troubles bipolaires) sans utiliser les psychotropes ?

On assiste ainsi à une sorte de nécessité pour chacun, dans cette confrontation à la clinique psychiatrique, de se retrouver un peu dans la même position que Philippe Pinel ou que Jean-Martin Charcot, à savoir être contraint d'élaborer une certaine conception de l'homme-malade et de tenter de s'y tenir. L'entretien psychiatrique à cet endroit serait que, à chaque nouvelle confrontation avec le patient, le dosage des différentes approches se fasse de manière différente pour se positionner dans une sorte de résultante thérapeutique. Mais c'est à cet endroit-là que, pris dans une certaine conception de l'homme, le psychiatre en formation a nécessité de faire appel à quelqu'un qui l'accompagne dans cette démarche, un senior, un professeur, un chef de clinique qui lui permette d'articuler ce savoir.

Je retiens là la phrase de Jean-Marie Danion qui résume fort bien son texte, et qui nous est fort utile en ce qui concerne ce rapport praxis et recherche : « La version des neurosciences reposant sur une rationalité raisonnable est donc celle qui situe la compréhension du fonctionnement du cerveau dans les limites du domaine d'étude considéré. »

C'est-à-dire que cette affaire des limites de ce qui tourne autour de la question du champ d'application de son propre domaine est une application difficile mais fondamentale.

### ***Pas d'unité dans un champ donné***

Ce qui pose souvent problème en particulier l'utilisation de la dimension psychothérapique dans les entretiens psychiatriques (ce que soutient Michel Patris), c'est le fait que l'évolution de bien des malades tient non seulement aux qualités scientifiques du traitement mais tient pour beaucoup aux qualités (ou aux méfaits) de la relation thérapeutique et des liens thérapeutiques. C'est là que se posent les questions qui semblent hors science. Or cela fait justement partie des apports de la psychanalyse que de donner à l'étude de ces formes de transfert une dimension qui ne soit pas uniquement intuitionniste ou humaniste. C'est là que les théories analytiques sont un apport incontournable en ce qui concerne les relations thérapeutiques. Balint nous faisait remarquer en particulier que lorsque le médecin prescrit un médicament, il se prescrit lui-même<sup>4</sup>...

Cela permet de dire qu'en ce qui concerne le champ de la psychanalyse, il existe, là aussi, différentes théories analytiques et en particulier des conceptions de l'homme fort différentes dans les psychoses et

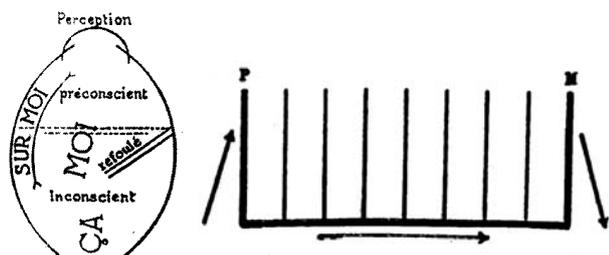
que souvent, chacune de ces théories peut permettre une approche d'autres patients.

Ce que nous retrouvons derrière le vocable sciences cognitives qui regroupe, et Jean-Marie Danion y insiste, un ensemble de disciplines comprenant les neurosciences dites cognitives mais aussi les sciences de l'ingénieur dont l'objectif est la modélisation des processus cognitifs. À savoir donc que la difficulté est la transmission même de ces différents champs, et ce d'autant plus qu'il s'agit pour une part de disciplines fort récentes.

Dans cette confrontation — confrontation ou clivage — se pose une question qui, comme disait Freud, concerne « la personne du médecin », à savoir peut-on envisager un modèle de l'homme-psychiatre sans penser un certain nombre de systèmes qui lui permettent de s'interroger sur ses propres dispositifs psychiques, sur ses contre-transferts, sur l'évolution de ses patients et sur la brièveté souvent de la prise en charge qu'il va opérer ? C'est dans ce domaine qu'il reste beaucoup à inventer et à réinventer puisque la notion même d'écoute repose pour une part sur l'oubli d'un certain nombre de savoir et de théories qu'on a déjà apprises. C'est bien en regard des limites de son propre savoir et de la conscience de ces limites que l'on va pouvoir être à même d'être ouvert au discours de l'autre et d'être capable véritablement d'écouter un patient voire d'en faire un diagnostic pertinent.

### La conflictualité

J'abonderais pleinement dans le sens de Jean-Marie Danion quand il souligne une conflictualité radicale entre le modèle d'un psychisme humain élaboré par exemple par la psychanalyse et les quatre niveaux de réalité qui peuvent être distingués dans les neurosciences (puisqu'il nous rappelle qu'il y a un niveau de fond des facteurs génétiques, un niveau des réseaux neuronaux et des systèmes de neuro-transmission et de neuro-modulation, un niveau des fonctions cognitives et affectives et un niveau correspondant aux attitudes et comportements...). Difficile de comparer par exemple ou d'opposer le schéma de perception, conscience, dynamique motrice, présent dans *L'interprétation des rêves*<sup>5</sup> ou de parler de l'œil freudien qui articule première et deuxième topique. Même si ces modèles ne sont



pas antinomiques, ils partent d'un autre angle de vue.

La conflictualité n'est pas le conflit ou la guerre pour peu que l'on définisse scientifiquement les outils dont on se dote sans ségrégation par rapport à l'autre « camp ». Jean-Marie Danion nous donne un exemple de la question du modèle de l'identité narrative qui semble difficilement compatible directement avec une autre vision psychopathologique.

C'est autour de la question de la conflictualité que nous comprenons les différents chapitres où Jean-Marie Danion définit ce que pourrait être une monomanie théorique des conceptions de l'homme quand il parle, avec une très grande honnêteté intellectuelle, de ce que pourrait être la version hégémonique des neurosciences, la naturalisation de la norme morale et sociale, l'excès de règles par rapport à la nature où on retrouve en filigrane nombre de débats en cours. Ces écueils désignés, nous pouvons retomber sur cette dialectique délicate entre vérité objective et vérité subjective qui constitue une base des échanges entre différents domaines. Nous pouvons abonder dans son sens quand à partir du conflit des interprétations de P. Ricoeur<sup>6</sup> (on pourrait aussi utiliser le *Malaise dans la civilisation* de Sigmund Freud<sup>7</sup>, le texte de Lacan *D'un discours qui ne serait pas du semblant*<sup>8</sup>, *Le langage ordinaire et la différence sexuelle* de Moustapha Safouan<sup>9</sup>), Jean-Marie Danion souligne : « Reconnaissons également que ces tensions sont à l'œuvre en chacun de nous et qu'un travail personnel sur le rapport que nous avons au savoir est toujours souhaitable. »

Nous abordons alors ici l'essentiel de ce qui peut questionner, intéresser, interroger le travail de l'interne, c'est-à-dire de montrer que cette conflictualité des conceptions n'est pas seulement une conflictualité externe, mais qu'il s'agit bien aussi d'une conflictualité interne. Autrement dit est posée par là la question de ce que Freud appelle « le clivage du moi »<sup>10</sup> et que Lacan aborde sous la forme du clivage du sujet<sup>11</sup>. Chaque clinicien est pris lui-même dans des motions contradictoires et sa difficulté est non seulement de se positionner par rapport au malade, son discours, ses comportements, ses agissements, ses délires, mais aussi de savoir quelle réponse subjective il va en donner et quels apports une situation donnée va produire dans son propre psychisme.

Mais d'autre part en psychiatrie, cette conflictualité du sujet est renforcée, puisqu'on mesure bien qu'aucune approche ne peut se penser comme tenant toute la vérité des choses, et que le malade

mental, le psychotique, n'arrête pas de nous restituer la différence entre un moment aigu et une chronicité des troubles, la relativité de la question de la guérison. C'est-à-dire que c'est dans le délire et surtout dans les mécanismes de certitude délirante que résiste avant tout l'objet insaisissable de la psychiatrie. De ce point de vue, la recherche reste totalement ouverte et à produire même si sur le plan cognitif les choses ont beaucoup évolué et que sur le plan psychopathologique nous avons une intense littérature.

### **Qu'en est-il de la place du freudisme aujourd'hui ?**

Je terminerai par quelques remarques concernant la place aujourd'hui du freudisme par rapport aux neurosciences.

La thèse de Freud concernant l'humain — qui touche aussi au thème d'aujourd'hui — porte exclusivement sur « la dimension symbolique des jeux de représentation et l'on ne saura jamais rendre compte de cette dimension symbolique par les seules connections neuronales même si celles-ci constituent le substrat organique ».

C'est ce qui permet de dire et de lancer à partir de nos échanges d'hier et d'aujourd'hui, que d'une certaine manière la confrontation neurosciences et psychanalyse relance le débat réalité psychique, réalité matérielle par rapport au réel de la science et

au réel lacanien (par rapport aux autres dimensions : symbolique et imaginaire). Et ce sont certainement les internes qui vont pouvoir argumenter maintenant sur leurs conjonctions, leurs disjonctions, leurs intersections et leurs réunions. Pari d'autant plus difficile qu'ils auront du mal et que nous avons tous du mal à nous déprendre de cet idéal computationnel qui infiltre tout le langage actuel.

---

<sup>1</sup> B. Golse, L. Ouss, N. Georgieff, D. Widlöcher, *Vers une neuropsychanalyse ?*, Odile Jacob, 2009.

<sup>2</sup> Exposé à ce même congrès.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 57.

<sup>4</sup> M. Balint, *Le Médecin, son malade et la maladie*, Payot, 2003.

<sup>5</sup> S. Freud, 1900, « *Die Traumdeutung* », *L'interprétation des rêves*, PUF, 1967.

<sup>6</sup> P. Ricoeur, *Le conflit des interprétations*, Seuil, 1969.

<sup>7</sup> S. Freud (1929), *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1971.

<sup>8</sup> J. Lacan (1972-1973), *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, séminaire inédit.

<sup>9</sup> M. Safouan, *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*, Odile Jacob, 2009.

<sup>10</sup> S. Freud (1939), « *Ichspaltung*, le clivage du moi dans les processus de défense », dans *Résultats idées, problèmes II*, PUF, 1987.

<sup>11</sup> J. Lacan (1960), « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Ecrits*, Seuil, 1966.

# L'ENFANT ET LA PSYCHANALYSE

Comme mentionné précédemment, les interventions du Professeur Marcelli et de Patrick Avrane (voir ci-après) ont eu lieu dans le cadre du Congrès national des Internes en psychiatrie qui a eu lieu le 1er et le 2 octobre 2009 à Strasbourg au Parlement européen. Ces journées avaient pour thème la « Conception de l'homme en psychiatrie ».

## **L'enfant au gré des évolutions sociétales. Quel avenir pour la pédopsychiatrie ?**

Daniel Marcelli

Bruno a lu dans un magazine que les Américains, c'est sûr, et les Russes, peut-être, avaient lancé un chapelet de satellites reliés les uns aux autres dont la fonction était de repérer à tout instant le moindre déplacement humain... Il pense être observé, ça l'énerve et il est très excité en racontant cela... Depuis un an, Bruno a arrêté sa scolarité, il était en première, passe ses journées à dormir et rêvasser, ses nuits à écouter de la musique, faire des haltères et déambuler. Ses copains le regardent envieusement comme un « ovni » car, pense-t-il, il réalise en partie leur désir secrets : dire « non » aux contraintes scolaires. Il vit chez sa mère qu'il croise de temps à autre : enseignante, dépressive chronique, elle est assez confuse quand elle parle. Elle fait partie de ces personnes dont on ne sait plus quand elle finissent une phrase, de quoi était fait le début. Il est en conflit avec son père, fonctionnaire, qui ne supporte pas son idée de devenir catcheur professionnel. Toutefois, il vient me parler tous les mois très régulièrement, très ponctuel et nous avons un plaisir évident à discuter ensemble de ce monde bizarre. Un jour, il me dira qu'en sortant de mon bureau, son grand plaisir est de se dire qu'il n'a aucune obligation et que tout lui est possible. Nous discuterons longuement du fait qu'à l'instant où l'on entreprend quelque chose on se prive aussitôt de tout ce qu'on aurait pu faire d'autre !

Le psychiatre que je suis était inquiet du comportement de ce jeune homme où l'on peut discerner aisément des traits paranoïdes assez prononcés, un important désinvestissement, un mode de vie presque discordant, tout cela durant depuis presque un an. Quand Bruno me parlait de ces satellites, j'y percevais une conviction presque délirante et à une ou deux reprises j'ai pensé à la prescription d'un antipsychotique. Le psychologue thérapeute d'adolescent que je suis aussi, notait l'importance de l'affrontement au père, une profonde jouissance dans ce retrait volontaire et provocateur, l'anxiété du choix compensée par un sentiment de toute puissance, la difficulté à s'extraire d'un lien confus mais protecteur à sa mère... Je lui demandais très régulièrement s'il n'en avait pas marre de ce mode de vie, ce que moi je ne

supporterais pas aussi longtemps ! Mais j'étais aussi titillé par ce fantasme d'absolue liberté au sortir de mon bureau : mon visage avait souri et montré clairement que je comprenais et partageais ce fantasme ! Ce partage émotionnel fut fondateur : nous en avons beaucoup parlé et petit à petit, Bruno s'est mis aussi à reconnaître qu'il s'ennuyait souvent, qu'il en avait marre de cet immobilisme... Il a entrepris des démarches pour effectuer un stage de moniteur de sport. Il y a quelques jours, je l'ai croisé à la sortie de la piscine, il portait un T-shirt de moniteur-éducateur, m'a confirmé qu'il effectuait un stage et y prenait plaisir et m'a dit qu'il pensait à rappeler mon secrétariat pour poursuivre nos entretiens.

Pourquoi vous avoir présenté ce cas ? Parce qu'il illustre la constante tension que tout pédopsychiatre éprouve, du moins je l'espère, entre un point de vue sémiologique et nosographique incontournable, probablement indispensable d'un côté, et de l'autre une prise en compte de la construction subjective de chacun, inscrite dans les aléas de l'histoire familiale et devant faire avec les incertitudes sur le sens à donner à sa propre existence. Cette tension est d'autant plus vive qu'elle concerne une personne en cours de construction mais aussi fondamentalement dépendante de son environnement. Comment devenir un libre individu d'une démocratie moderne en commençant une vie inéluctablement marquée du sceau de la dépendance ? L'argument qui introduit votre congrès pose clairement cette question : parle-t-on en effet d'un « homme-machine », produit de ses gènes et de ses synapses ou d'un « être humain-sujet » qui, bien qu'inscrit dans une histoire, peut aussi écrire son histoire ? Si pendant longtemps, l'enfant était considéré comme le produit de son éducation, la tendance aujourd'hui serait de considérer que l'enfant est le produit de ses gènes : mais produit pour produit, où peut donc séjurer le germe de cette liberté, condition pour parvenir à la pleine condition humaine ? J'aime rappeler ces trois chiffres que j'avais cités dès la première édition de mon livre *Psychopathologie de l'enfant* en 1989 : notre patrimoine génétique est constitué d'environ 10 000 gènes (10<sup>4</sup>), il y a environ

un milliard de neurones dans notre cerveau ( $10^{11}$ ) qui sont connectés entre eux grâce à un million de milliards de synapses ( $10^{15}$ ). Une seconde suffit pour comprendre que 10 000 gènes ne peuvent pas contenir l'information nécessaire pour coder  $10^{15}$  synapses ! Une seconde supplémentaire suffit pour savoir qu'il est matériellement impossible de connaître à chaque instant l'état exact d'activation de ces  $10^{15}$  synapses et qu'en conséquence l'incertitude doit être un paramètre à prendre nécessairement en compte. Enfin une minute est nécessaire pour réfléchir à cette croyance implicite presque communément admise : quand bien même on connaîtrait l'état d'activation exacte de ces  $10^{15}$ , connaîtrions-nous pour autant la pensée occupant ce cerveau ?

Cette dernière remarque est redoutable car elle nous oblige à réfléchir sur ces deux mots : le cerveau et le psychisme, le « *brain* » et le « *mind* ». Je dis souvent aux internes qui passent dans mon service qu'un psychiatre ne peut se sentir à l'aise dans son costume de psychiatre que s'il est capable de donner une définition claire de ce qui distingue un neurologue contemporain rompu aux finesses de la neuro-psychologie et de la neuro-imagerie fonctionnelle et un psychiatre. Pour argumenter de la pertinence d'un mot dans la langue et pour justifier de son caractère indispensable les linguistes procèdent à un exercice particulier : remplacer ce mot par un équivalent et voir si toutes les phrases ainsi construites avec cet équivalent sont grammaticalement correctes, compréhensibles, et ont la même signification. Faites cet exercice et essayez de remplacer en permanence « psychisme ou psychique » par « cerveau ou cérébral ». Vous constaterez vite que vous butez sur les mots et que ce remplacement n'est pas toujours possible, loin s'en faut ! Alors si la langue ne peut pas se passer du psychisme, la science médicale peut-elle s'en passer ? Telle est la question que vous devriez régulièrement vous poser dans le cours de votre formation. De quoi est fait le psychisme ?

Ce questionnement concerne particulièrement le pédopsychiatre car le nouveau-né vient au monde avec un cerveau, cela j'en suis convaincu, mais je ne crois pas qu'il vienne au monde avec un psychisme déjà là, une âme extra-terrestre attribut d'une quelconque divinité. Si donc on récuse l'idée fondatrice d'un dualisme corps/esprit, comment l'esprit peut-il advenir dans le cerveau ? Qu'est-ce donc que l'esprit ? Je n'ai pas l'ambition de répondre complètement à cette question, je me contenterais de proposer quelques pistes.

Tout d'abord je voudrais brièvement revenir sur mon expérience professionnelle vieille de 35 ans environ. Quand j'ai commencé à exercer ce métier, je rencontrais très souvent, surtout dans les

consultations externes, type CMP, des enfants gravement inhibés, maladroits au point qu'on parlait de « débilite motrice », incapables de s'exprimer en regardant les adultes avec des conduites d'évitement majeures. Le bégaiement s'observait souvent. Ces enfants vivaient en général dans des familles très structurées, un peu raides voire rigides. Aujourd'hui on rencontre encore ces enfants mais cela est devenu rare. Le bégaiement a presque disparu : au CMP, on en reçoit un par an au maximum. A la place que voit-on ? La longue et impressionnante cohorte des enfants opposants, agités, instables, coléreux, voire bagarreurs, provocateurs, ignorants toutes limites. Certes ce type d'enfants existait déjà il y a trente ans. Mais en général ils étaient issus de familles à problème, conflictuelles et ces symptômes s'intégraient dans des tableaux plus complexes dominés par des troubles d'allure psychotique. Tel n'est plus le cas aujourd'hui : les enfants qui présentent ces symptômes, volontiers regroupés sous les étiquettes de TOP (trouble oppositionnel avec provocation), de THADA (trouble hyperactif avec ou sans déficit de l'attention) ou de TC (trouble des conduites) vivent souvent dans des familles, unies ou séparées, peu importe, mais avec des parents attentifs, soucieux du bien-être et surtout de l'épanouissement de leur enfant, inquiets à l'idée de mal faire. Il est rare que ces enfants présentent des troubles de personnalité d'allure psychotique comme c'était le cas jadis. Non, ces enfants souffrent certes d'une inflation narcissique, leur moi ne semblant connaître aucune limite, mais ils n'ont pas nécessairement de graves troubles de personnalité du moins dans leurs premières années. Que peut-on conclure de ces constatations ?

Aucun professionnel, aucun parent ne peut de nos jours ignorer cette véritable épidémie de TOP, THADA ou TC. Notons, chose essentielle, que le DSM s'exprime au singulier : « LE » trouble oppositionnel, « LE » THADA, « LE » TC. Pourquoi ce singulier pour décrire une série de conduites, de manifestations ou de symptômes de natures très diverses ? Ce singulier est profondément idéologique ! Il laisse entendre qu'il y a « UNE » lésion à l'origine « DU » trouble auquel correspond « UN » médicament... Ce singulier est là pour soutenir l'idée d'UNE maladie, d'UN déficit, gommant littéralement le mélange très hétéroclite des conduites incriminées<sup>1</sup>.

Sans s'étendre sur l'aspect artificiel de ces regroupements, comment croire un instant qu'une conduite d'opposition, qu'une attitude de provocation, qu'un refus de respecter des règles puisse se comprendre en dehors de toute prise en considération de l'environnement ! Pourquoi parler d'épidémie ? Toutes les enquêtes épidémiologiques montrent une augmentation importante de ces

divers troubles dans la population générale, avec d'ailleurs une fréquence aux États-Unis qui est à peu près le double de celle observée en Europe. Que signifient cette différence et cette augmentation au cours des vingt à trente dernières années ? Un nouveau gène de l'opposition, de l'agitation ou de la délinquance pourrait-il s'exprimer soudainement à cette vitesse en si peu de temps ? Existe-t-il un nouvel agent infectieux qui, tel le virus du SIDA ou de façon plus actuelle le H1N1, contamine le cerveau des jeunes enfants des sociétés occidentales ? Les psychiatres européens, français en particulier, sont-ils incompetents, incapables d'utiliser correctement ce DSM, instrument de repérage si simple et si objectif, comme a voulu le faire croire la récente enquête de l'INSERM ? Plus sérieusement, n'est-on pas, au travers de ces « troubles », confrontés aux résultats de deux types d'éducation encore différents, mais pour combien de temps, et aux conséquences des changements éducatifs importants survenus depuis trente ou quarante ans ? Avant d'incriminer les gènes, les chromosomes, les neuro-transmetteurs et les fonctions neuro-cognitives, ne devrait-on pas aussi réfléchir sur les évolutions sociales, familiales et éducatives avec leurs conséquences sur le développement de l'enfant ? Mais cela risque de remettre en causes bien des choses !

Evidemment, il y a trente ans, certains enfants présentaient déjà des troubles des conduites : on parlait alors d'enfants fugueurs, voleurs (kleptomane pour faire savant), pyromanes, violents et même caractériels. Moins nombreux que ceux regroupés aujourd'hui dans ce TC, de toute évidence ils étaient élevés et vivaient dans des conditions souvent défavorables. La plupart des cliniciens considéraient que ces conditions défavorables jouaient un rôle prépondérant dans l'apparition, l'entretien voire la répétition de ces conduites pathologiques, lesquelles témoignaient de la souffrance de l'enfant. En quelque sorte, les difficultés de celui-ci étaient comprises comme la résultante des conditions environnementales pas toujours favorables, les liens de l'enfant à son entourage étant perçus comme structurants (ou destructurants). L'enfant, lui, était naturellement compris comme le « produit » de son éducation. Aujourd'hui, parmi les multiples enfants présentant ces TOP, THADA ou TC, certains continuent d'être confrontés à ces situations environnementales et/ou éducatives défavorables. Mais pas tous, loin s'en faut ! On en rencontre aussi avec d'incontestables TOP, THADA ou TC, qui, comme je l'ai dit, sont élevés dans des familles sans violence, sans difficulté sociale majeure, sans avoir vécu les classiques carences éducatives ou affectives. Au contraire même, les parents semblent attentifs à leur bambin, dévoués, si ce n'est trop dévoués, aimant, soucieux de son confort et de son bien être... Sans nul doute,

ces enfants-là sont plus nombreux que jadis et semblent manifester dans ces conditions en apparence favorables des troubles non rencontrés jusqu'à ces dernières années.

Il est étrange qu'on mette volontiers en avant une possible cause génétique (déséquilibre dans les neuro-transmetteurs, système du contrôle de l'impulsivité défaillant, agressivité excessive, etc.), qu'on recherche systématiquement l'origine du trouble dans l'enfant (dans son cerveau, son patrimoine génétique...), que la société affecte de le considérer comme un être clos sur lui-même et dont l'expressivité comportementale dépendrait uniquement de ce qu'il y a dans la machinerie neuro-cérébrale... Pourtant, c'est peut-être moins étrange qu'il y paraît, car finalement cet enfant correspond très bien à l'idéologie de l'individu clos sur lui-même, individué et séparé, libre de ses liens comme de ses choix. En outre, ayant fait ce que la société prône ou recommande et refusant de se sentir coupables des troubles présentés par leur bambin, les parents n'acceptent plus la moindre mise en cause ressentie aussitôt comme une accusation injustifiée renvoyant à ces temps ridicules où l'enfant était considéré comme le produit de son éducation. Désormais, l'enfant est le produit de son patrimoine génétique et de ce que j'appelle son assertivité : depuis sa naissance, on lui demande son avis, on le laisse faire ses choix et décider ! Il est reconnu dans son droit à se différencier, à dire « non », à choisir, ce « non » symbole de son individuation et de son existence propre<sup>2</sup>.

A quoi correspond cette volonté de clôture cérébrale ? Elle vient faire écho à la volonté idéologique de ne rien accepter qui se situe au-dessus de l'individu : « c'est mon droit », « j'y ai droit », deviennent les sésames revendicatifs de chaque citoyen et s'entendent couramment dans la bouche d'enfant de quatre à cinq ans ! Nous entrons dans l'ère du solipsisme triomphant : tout doit procéder de soi, par soi, pour soi. Ceci n'est pas sans retentir sur les conceptions des pathologies psychiques. Un exemple ? Comment peut-on affirmer et croire qu'un trouble de la communication humaine tel que l'autisme puisse avoir comme origine exclusive une anomalie génétique, un défaut dans le cerveau sans jamais impliquer les aléas relationnels de cette communication ? Considérer le trouble envahissant de développement (TED) comme une pathologie du développement cérébral revient à ignorer ou nier la part psychique nécessairement incluse dans cette conduite. Je pense d'ailleurs qu'il en va exactement de même pour la schizophrénie.

Cette idéologie de négation du rôle pathogène du lien social et ce besoin impérieux de localisation cérébrale exclusive des pathologies psychiques est d'autant plus inepte qu'en même temps, les progrès

de l'imagerie cérébrale nous montrent quotidiennement l'importance de ce qu'on appelle aujourd'hui « le cerveau social ». Vous connaissez tous ce « cerveau social », cette part considérable du cerveau destinée à comprendre l'autre et les interactions avec l'autre. La quasi totalité du lobe frontal y est dédiée et bien d'autres structures encore. Je vais vous dire ma conviction : le cerveau social est un ensemble fonctionnel destiné à comprendre les intentions de l'autre afin que l'animal humain puisse mieux communautariser ses actions et grâce à cela survivre dans un monde particulièrement violent où il ne disposait d'aucune arme naturelle autre que cette communautarisation. Mais pour son malheur, un jour, à force de penser à ce que pense l'autre, l'être humain s'est mis à penser à ce qu'il pense lui-même : le psychisme, c'est ce pli opéré par la pensée, ce retournement sur soi de la pensée sur l'autre. Cela ne me choque pas de considérer qu'il existe un centre fonctionnel neuro-cérébral de ce qu'on appelle l'agentivité et que les perturbations dans le fonctionnement de ce centre puissent rendre compte de nombreux symptômes observés dans la schizophrénie. Cela me choque en revanche quand on pose comme principe que le développement de ce centre est assurément sous la dépendance de facteurs génétiques plutôt que de facteurs relationnels. Le cerveau connaît un développement impressionnant dans les deux trois premières années de la vie et traverse aussi de très notables modifications au cours de la puberté.

Je vous propose cette double assertion : premièrement, l'enfance correspond à la mise en forme du cerveau social ; deuxièmement, les conditions de cette mise en forme s'appellent précisément le psychisme.

Si l'on peut à la rigueur extraire l'autre du cerveau, et encore les neurones miroirs sont là pour nous montrer que ce n'est pas si facile, assurément il est illusoire, factice et vain de vouloir extraire l'autre du fonctionnement psychique : pourtant c'est l'impasse dans laquelle la psychiatrie contemporaine semble vouloir s'engager ! On peut la comprendre car en satisfaisant à ce dogme, la psychiatrie affecte de croire que l'individu est au-dessus du lien social et qu'il n'en est pas le résultat. En cela la psychiatrie est l'otage des croyances de notre société, reste à savoir si elle en deviendra une victime expiatoire... Psychiatres, il est essentiel que nous connaissions parfaitement les gènes, les synapses, les neurones, le cerveau, le fonctionnement neuro-psychologique. Mais la psychiatrie ne se résume pas à la synaptologie et le psychisme ne se réduit pas au seul cérébral !

Un exemple de la vie quotidienne : je suis interpellé par une jeune maman que je connais par ailleurs. Sa fille Pauline, âgée de trois ans, est depuis quelques temps « infernale » : elle s'oppose à tout, fait des

colères, des caprices... Elle n'est jamais contente, jamais satisfaite. La maman me fait part de son épuisement et de sa lassitude. « Pourtant, dit-elle, on lui demande toujours son avis, on la laisse choisir. » Et cette maman me raconte le dernier épisode datant de la veille : au dessert, il ne reste que deux yaourts. La maman demande donc à Pauline lequel elle veut manger : celui à la vanille ou à la fraise ? Hésitation de Pauline qui finit cependant par choisir la fraise, yaourt qu'elle mange en prenant son temps. La mère mange plus rapidement l'autre, à la vanille. Quand elle a fini, Pauline refuse de finir le sien, déclarant qu'elle voulait celui de maman... et commence à faire une colère. La maman tente de calmer sa fille en argumentant que c'est elle-même qui a fait ce choix... Puis Pauline, toujours grognonne, proteste pour aller au lit. Elle finit par se coucher, mais à minuit se met à crier. Le père, envoyé par sa femme énervée, essaie d'apaiser sa fille qui exige la présence de sa mère. Cette dernière refuse de se lever, le père finit par calmer sa fille. Mais une heure après, derechef, nouveaux cris de Pauline qui appelle sa maman, celle-ci se déplace, et Pauline aussitôt en pleurant et protestant de lui dire : « Pourquoi t'as mangé le yaourt à la vanille ? » Grosse colère en pleine nuit qui pousse la mère excédée à prendre Pauline sur le bras, la descendre au garage et la menacer de la laisser là avec son nin-nin et sa couverture pour qu'elle-même puisse dormir tranquillement... Finalement Pauline se calme et chacun retourne dans son lit finir la nuit. La maman fait cette remarque : « Je me demande si ma fille n'est pas un peu caractérielle car c'est bien elle qui avait choisi le yaourt à la fraise ? Qu'est ce que vous en pensez, docteur ? » Je demande à la maman si, à son avis, un enfant de trois ans sait vraiment s'il préfère un yaourt à la vanille ou à la fraise ? En revanche, ce dont je suis sûr, c'est qu'un enfant de trois ans a très envie de goûter le yaourt que sa mère semble manger avec plaisir. Finalement, laisser Pauline choisir c'est la confronter à l'angoisse du choix et à l'angoisse de l'erreur. Il aurait certainement été plus rassurant de donner un yaourt à la vanille pour tout le monde un soir, à la fraise pour tout le monde le lendemain. Ce que je conseille à la mère en même temps que je lui suggère de choisir dans les diverses interactions de la journée une séquence particulière où, elle-même et le papa, décideront tous les deux de ne pas céder à l'exigence de Pauline. Je recommande à la maman de choisir un moment de la journée où père et mère sont tous les deux disponibles et où ils pourront prendre le temps nécessaire, du moins au début, sans s'énerver ni crier mais en montrant leur ferme détermination. Quelques semaines plus tard, la maman me dira que Pauline a complètement changé, la vie est redevenue agréable et, ajoute-t-elle, « en plus, Pauline semble bien plus heureuse et détendue ».

Tout est donc, assez facilement, rentré dans l'ordre : Pauline est redevenue la petite fille agréable et plutôt facile à « élever ». Il a suffi pour cela que les parents posent quelques limites à Pauline, pas trop, juste ce qu'il faut, pour que celle-ci puisse comprendre qu'elle n'était pas la seule à décider et que les autres n'avaient pas à obtempérer systématiquement. On pourra noter que dans sa phase d'opposition « hors limite », Pauline semblait être plus malheureuse qu'heureuse, grognait « pour un rien » et avait perdu les bonnes relations qu'elle avait eues jusque-là avec ses parents. Il a fallu cette « crise » au cours de laquelle la mère a montré clairement ses propres limites, crise suivie d'un changement modeste mais constant de l'attitude éducative des parents pour que Pauline se sente apaisée par ce contenant rassurant. Si ce changement a pu s'opérer aussi vite, c'est pour deux raisons principales : les parents n'ont pas trop tardé pour en parler, les difficultés n'ayant commencé que depuis quelques semaines ; d'autre part ils ont fait confiance à celui qui leur a procuré ces conseils à partir desquels ils ont eux-mêmes engagé une réflexion. Malheureusement il arrive souvent que les parents se mobilisent beaucoup plus tardivement, donc quand l'enfant a 4 ou 5 ans, ou encore qu'ils répugnent pour diverses raisons à en parler à des « étrangers ». Parfois ils semblent faire preuve d'une certaine indifférence et dans ce cas, les difficultés rencontrées par l'enfant ne sont pas tout à fait les mêmes.

---

<sup>1</sup>Pour le TOP, à titre d'exemple voici les huit manifestations décrites par le DSM :

1. se met souvent en colère,
2. conteste souvent ce que disent les adultes,
3. s'oppose souvent activement ou refuse de se plier aux demandes ou aux règles des adultes,
4. embête souvent les autres délibérément,
5. fait souvent porter à autrui les responsabilités de ses erreurs ou de sa mauvaise conduite,
6. est souvent susceptible ou facilement agacé par les autres,
7. est souvent fâché et plein de ressentiment,
8. se montre souvent méchant ou vindicatif.

Pour poser le diagnostic, quatre de ces manifestations doivent être présentes depuis au moins six mois. Le DSM précise en outre que, pour satisfaire le critère, le comportement doit survenir plus fréquemment qu'on ne l'observe habituellement selon l'âge et le niveau de développement de l'enfant.

Concernant le Trouble des Conduites, le diagnostic exige la présence de trois manifestations depuis douze mois parmi quinze conduites différentes. Quant au THADA, il faut douze manifestations (six dans la rubrique inattention et six dans la rubrique hyperactivité/impulsivité) sur un total de dix-huit. Signalons enfin que la « comorbidité », c'est-à-dire la possibilité de poser à la fois le diagnostic de TC et TOP, de TC et THADA, ou les trois ensembles, est très élevée, ce qui laisse planer de sérieux doutes sur la validité des entités ainsi définies.

<sup>2</sup> Voir sur ce thème : D. Marcelli, *C'est en disant non qu'on s'affirme*, Paris, Hachette, 2007.

# **Entendre un enfant**

Patrick Avrane

Tout d'abord, je vous remercie de votre présence ce matin, et je remercie les organisateurs du Congrès des Internes en psychiatrie d'avoir invité le praticien de la psychanalyse que je suis à intervenir aujourd'hui. En effet, cette invitation de psychanalystes ne va pas de soi, car il faut bien reconnaître que la psychanalyse, après des années de présence forte dans la psychiatrie, est aujourd'hui beaucoup moins à l'ordre du jour.

Pour ma part, je pense que cet effacement, les psychanalystes en sont en grande partie responsables, notamment parce que cette situation d'être un des discours dominants dans la psychiatrie il y a quelques décennies, a refermé la psychanalyse sur elle-même. Les psychanalystes sont devenus ceux qui savaient, ils avaient, sinon toujours les bonnes réponses, toujours les bonnes questions, méprisant souvent toute approche différente. En se refermant sur elle-même, la psychanalyse a produit parfois un discours abscons, au nom d'une scientificité qui lui est en grande partie étrangère. Devenue incompréhensible pour la plupart, inatteignable pour beaucoup, il est dans l'ordre des choses que, notamment les internes en psychiatrie s'en soient détournés. C'est-à-dire qu'à mon humble avis, les psychanalystes ont oublié que, à côté des travaux et des recherches utiles et nécessaires qui leur sont propres, il s'agit aussi de s'adresser à l'autre, l'autre soignant notamment. Pour tous ceux qui sont extérieurs à la psychanalyse, celle-ci apparaît aujourd'hui comme une mosaïque de principautés aux contours plus ou moins définis, toutefois le praticien de la psychanalyse sait qu'il ne peut référer son écoute à un dogme.

Mais puisque nous sommes ici dans un lieu particulier, je dirai que, si le Parlement européen de la psychanalyse n'existe pas encore, pour la première fois depuis des lustres, la quasi-totalité des associations françaises de psychanalystes, de toutes tendances, se sont rencontrées régulièrement et parlementent, c'est-à-dire tentent de parler sans mentir, à l'occasion de la discussion de la loi sur l'usage du titre de psychothérapeute. Le Strasbourg de la psychanalyse n'est pas encore construit, mais il y en a au moins les prémises.

## **Les conceptions de l'homme**

Néanmoins, pour entrer plus directement dans le thème qui nous rassemble aujourd'hui, il ne s'agit pas, à partir d'un très hypothétique accord des psychanalystes entre eux, d'envisager une

compréhension unique de l'homme. Je ne suis donc pas certain que l'on puisse, pour reprendre le thème de ce congrès, proposer une conception psychanalytique de l'homme. Je dirai même que je ne suis pas sûr que l'on puisse parler des conceptions de l'homme en psychiatrie. En revanche, la psychiatrie, comme la psychanalyse, les neurosciences, est inscrite dans une conception de l'homme, ce qui n'est pas la même chose. Je veux dire par là, pour reprendre l'argument du colloque, que l'homme constitué d'un corps, d'un cerveau, de synapses, de neurotransmetteurs, l'homme des neurosciences, est aussi celui qui est pris dans le langage, qui possède, ou qui est possédé par son histoire, sa singularité, et il n'a jamais été question pour les psychanalystes de nier ce lien. Je ne dirais donc pas que nous avons affaire à plusieurs conceptions de l'homme, en revanche, il m'apparaît certain qu'il y a plusieurs conceptions de la thérapeutique, de ce que l'on fait de l'homme, ou avec l'homme. Mais, dans ce cas, le mot « conception » n'a pas exactement le même sens.

Pour vous dire ce qu'il en est de la conception de l'homme, je vais prendre un exemple très simple que j'emprunte à Jean-Pierre Vernant. Je suppose qu'un certain nombre d'entre vous connaissent le travail de Jean-Pierre Vernant, un des plus grands anthropologues de notre temps, spécialiste de la Grèce antique, disparu il y a peu. Ce grand savant avait par ailleurs l'art de raconter, et je ne peux que vous conseiller la lecture d'un merveilleux petit livre *L'univers, les dieux, les hommes*.

Qu'est-ce que nous raconte Vernant ? Il nous explique que la conception de l'homme pour les Grecs antiques se situe entre les dieux et les animaux. « Maître et possesseur de la nature, l'homme moderne fait comme s'il l'était (...). Les Grecs ne pensaient pas comme ça, et cela se manifeste dans leurs petites histoires, à travers les récits, dans le plaisir même du récit : si on raconte des romans de Jules Verne, le récit pourra bien aussi être très plaisant, mais à l'arrière-plan, il y a l'idée que la technique permet de conquérir le monde ; tandis que si je raconte la cosmogonie, le chaos, Gaïa, la souveraineté de Zeus, les dissensions entre hommes et dieux, le contexte est tout autre, il y a le plaisir du dépaysement (...), celui d'accéder à une vision du monde que le récit révèle et qui n'est pas la même que celle de notre culture ».

En ce qui concerne Jules Verne, que je connais un peu, ayant même réussi à tirer cette œuvre du côté de la psychanalyse qu'elle précède de peu, je peux vous assurer que c'est tout à fait juste. L'idée que la technique permet de conquérir le monde, que nous pouvons comprendre la nature sans aucune référence à une cosmogonie, à un Olympe inaccessible aux simples mortels que nous sommes, c'est une conception contemporaine de l'homme. Elle est partagée aussi bien par la plus biologique des pratiques psychiatriques que par la psychanalyse. La technique psychanalytique comme les techniques des neurosciences reposent sur la même conception de l'homme. Bien que nous considérions que la civilisation grecque est à l'origine de la nôtre, sa conception de l'homme n'est pas la même. En revanche, que nous soyons neurologues ou psychanalystes, nous partageons la même ; elle n'inclut pas la souveraineté de Zeus, les dissensions entre les dieux et les hommes, la cosmogonie.

### *L'annexe*

C'est donc sans le secours d'aucun dieu que j'exerçais, et que j'exerce toujours ma pratique, même si aujourd'hui, je ne suis plus à l'hôpital. Je vais donc maintenant entrer dans le vif de la clinique, pour tâcher de mettre à l'épreuve cette conception, non pas de l'homme, mais d'une certaine conception de la thérapeutique, celle ce que j'ai appelé ici « entendre un enfant ».

La scène se passe il y a quelques décennies dans un de ces grands hôpitaux psychiatriques issus de la loi de 1838, plus précisément Sotteville-les-Rouens, où il restait alors une annexe, celle où je rencontre un jeune garçon que je vais nommer Egisthe.

Situé à l'écart, proche des murs d'enceinte, ce bâtiment, contrairement aux autres ne porte pas le nom d'un grand ancêtre de la psychiatrie. Ce n'est ni Esquirol, ni Magnan, ni Morel, c'est l'annexe du service enfant. Il a dû être conçu pour une utilisation dont personne ne se souvient, il a été transformé et réaménagé pour recueillir les enfants dont personne ne veut ailleurs. Deux parties sont bien distinctes. Dans la première, l'entrée, les bureaux médicaux, une salle assez grande, pour les visites ou les réunions. Dans la seconde, deux vastes pièces, l'une dite de jour, avec quelques chaises, une table ; l'autre dite de nuit, avec des lits, les sanitaires ; au milieu une salle carrelée sert de réfectoire. Ces pièces s'ouvrent sur un espace extérieur, un pré clôturé par un grillage infranchissable. Les deux parties sont séparées par un couloir fermé à clé à ses deux extrémités. L'atmosphère de l'endroit est radicalement différente selon que l'on se trouve d'un côté ou de l'autre du sas que forme le couloir. Du côté de l'entrée, c'est tranquille, et bien souvent vide. L'annexe n'est pas un haut lieu de la

psychiatrie. La plupart des médecins y passent le minimum de temps, les psychologues et autres spécialistes y font de brèves et rares apparitions. De l'autre côté, c'est d'abord l'odeur qui saisit, urine, excréments, vomis sont le lot quotidien ; et puis le bruit : sons inarticulés de certains, mots obsédants d'autres, grognements, pleurs, appels enflent parfois jusqu'à devenir assourdissants avant qu'une sorte de calme silencieux ne s'installe pour un temps. Ensuite, on distingue les enfants, les cas les plus lourds, tous considérés comme incurables, de six à douze, treize ans. Encéphalopathies d'origine inconnue, déficiences neurologiques rarissimes entraînant un déficit intellectuel profond, psychoses déjà chroniques, sont les troubles très divers dont souffrent les enfants de ce groupe. Cela semble la cour des miracles, mais il n'y a pas de miracle, la nuit, les paralysés ne marchent pas, les estropiés ne retrouvent pas leur agilité. Toutes choses que vous connaissez bien, mais qu'il est parfois utile de rappeler.

Certains se balancent interminablement sur une chaise, un enfant autiste se promène sur les meubles, en haut des portes, quelques-uns s'essaient à un jeu de cubes avant que cela ne se termine en violence, les cubes volent. Leurs vêtements délavés, dépareillés, sont trop grands ou trop petits. Peu gardent leurs chaussures aux pieds. Les deux ou trois infirmières ou aides-soignantes présentes font ce qu'elles peuvent, beaucoup de nettoyage, quelques tentatives d'occupation. Quand il fait suffisamment beau, la sortie dehors est une aubaine. Certains jours, elles promènent leur petit groupe à l'intérieur de l'hôpital, ce qui ne va pas sans souci. Parmi les enfants, Egisthe a une passion, celle de casser les vitres des automobiles.

Ces enfants, j'apprends à les connaître un par un. Lorsque j'arrive dans ce pavillon, c'est le moment d'un grand changement, une révolution presque. Un médecin-chef a été nommé, on lui a confié l'annexe qui devient alors un service à part entière. Je suis venu, ainsi que quelques autres, avec lui. À l'hôpital on a prévenu : ici, il n'est pas nécessaire d'être très présent, deux ou trois passages par semaine suffisent, c'est une sinécure. Mais il a été décidé de faire autrement, de s'intéresser à ces enfants laissés pour compte.

Que peut faire un psychanalyste en un tel lieu ? A la fois très peu, et beaucoup. Redonner une identité à ces enfants, aider le personnel à sortir du statut de gardien où il est confiné, essayer de faire que la buanderie centrale ne mélange pas les chaussettes, que l'administration attribue d'autres jouets que des briques de Lego mangées par les enfants, récupérer des grands fûts vides pour jouer dans le pré, recevoir des parents qui n'avaient pas vu leur garçon ou leur fille depuis des années, et tenter de sortir ces enfants du discours qui les enferme.

## ***Un enfant et son discours***

C'est particulièrement le cas d'Egiste. Ce garçon de onze ans s'adresse aux autres en parlant comme une machine. Coupant les mots en syllabes détachées, il interroge sans cesse l'identité de celui auquel il parle, sans jamais le regarder. « Tu / t'a / ppelles / co / mment / toi / moi / c'est / E / gis / the. » Le ton est stéréotypé, la question réitérée sans cesse. Assez habile, il fait de hautes constructions en cubes qu'il détruit sitôt terminées. Il peut aussi pendant un temps infini faire des alignements de chaises. Mais si un enfant intervient dans son jeu, prend un cube, déplace une chaise, Egiste entre dans une fureur peu contrôlable. Il brutalise l'enfant, se frappe lui-même, se cogne la tête contre le mur. Il sort, court et hurle dans le pré. Le calmer est assez long. Certains y réussissent mieux que d'autres, notamment une infirmière un peu âgée, maternante, qui le prend contre elle en lui parlant doucement comme on fait à un bébé effrayé. A d'autres moments, sans que l'on comprenne ce qui le fait commencer, Egiste tourne sur lui-même, jusqu'à en perdre l'équilibre si on ne le contient pas. Il fait le derviche, dit-on. Il associe souvent ce mouvement de toupie à un mot qu'il répète : « di / ce / que ». Si, de façon générale, il baisse son visage lorsqu'il s'adresse à un interlocuteur, il faut se méfier quand il regarde, le cube ou le caillou qu'il a dans la main vont être lancés à la figure de l'autre. C'est ainsi que, si les infirmières n'y prennent garde, il devient la terreur du groupe des enfants.

Ce qui apparaît tout de suite lorsqu'on s'intéresse à Egiste, c'est son air grave, soucieux, assez triste. Il semble pris par des obligations sinistres qui l'obligent à agir comme il le fait. Il y a un seul moment où je le vois sourire, joyeux, c'est après qu'il ait brisé une vitre de voiture. Lors des promenades dans l'hôpital, il prépare son coup. Quelques pierres dans ses poches servent de munition. Le pare-brise ou la vitre de l'auto éclate en milliers de petits morceaux, et Egiste est ravi.

Le diagnostic de psychose a été porté très tôt chez cet enfant. Malgré l'indigence de son dossier médical et la disparition de tous liens familiaux, on arrive à reconstituer son histoire qui se résume, en apparence, à la psychiatrie. Dès l'âge de quatre ans environ, il a été conduit dans un externat spécialisé pour enfants déficients mentaux. Il semble qu'à ce moment-là, ses parents quittent la région, c'est une grand-mère qui en a désormais la charge. A cinq ou six ans, il entre dans un internat recueillant des enfants souffrant de toutes sortes de troubles. Il y est assez violent, et fugueur, mais remarqué par son intelligence. A sept ans, il est donc admis dans un internat spécialisé pour enfants psychotiques. L'année suivante, il provoque un drame. Alors qu'il s'enfuyait en courant de l'établissement, une éducatrice le poursuit, se fait renverser par une

voiture, et meurt. Plus personne ne veut d'Egiste, ni dans cet établissement, ni dans aucun autre, c'est ainsi qu'il est placé dans l'annexe de l'hôpital. Désormais une réputation de quasi-assassin le poursuit. De son histoire, dont on connaît déjà peu d'éléments, on ne retient plus que la mort, par sa faute, d'une jeune femme qui voulait le soigner. Ce discours porté sur Egiste vient redoubler son enfermement.

J'appelle ici discours ces propos que l'on tient, plus particulièrement au sujet d'un enfant. Ils le définissent a priori, lui assignent une place. Tous les mots de l'enfant, toutes ses conduites, tous ses actes risquent ensuite de n'être compris qu'à la lumière de ce discours. Les institutions en sont friandes. C'est une parole sans sujet autre qu'indéfini.

C'est ainsi que, à partir du discours le concernant, certains comportements d'Egiste sont décryptés. Il en veut aux automobiles, son malheur actuel provient de l'une d'elles. La voiture a été l'objet de son destin, il est content quand il se venge. Sa culpabilité toutefois l'empêche de regarder son interlocuteur en face et déclenche le désir de s'oublier dans le tournis qui l'entraîne parfois. Le discours est figé, il sclérose, ici il parle d'incurabilité. La violence d'Egiste est permanente, ses fuites, les cailloux prêts à être lancés sont le signe qu'il faut toujours prendre garde à lui, être vigilant. Le meurtre n'est jamais loin, la surveillance doit être constante. Sauf en de rares occasions, l'autre qui s'approche de lui doit se considérer comme une victime potentielle. Certains n'hésitent pas à comparer l'annexe à une cage aux fauves, Egiste en est un des pensionnaires les plus remarquables.

Entendons-nous bien, ce discours n'est pas le langage tenu par chacune des personnes connaissant Egiste et s'occupant de lui. Un par un, ils ne disent pas cela. Le discours n'a pas de sujet défini. C'est un jugement, sans jury ni tribunal ; c'est plus qu'une rumeur. On attribue une place à celui qui le reçoit, le discours a aussi l'effet d'une sentence. Personne ne peut rencontrer impunément Egiste après qu'on lui ait raconté, de cette façon là, l'histoire de l'enfant.

Le cas d'Egiste est exemplaire dans la mesure où ce garçon est quasiment abandonné, laissé aux bons soins de l'institution hospitalière. Sa grand-mère maternelle, que je rencontre, ne l'a pas oublié, mais l'a rayé de sa vie depuis l'accident et son entrée dans l'annexe. Elle confirme que sa fille et le père d'Egiste vivent désormais à l'autre bout de la France. Ils ne reviennent jamais. Cette grand-mère évoque une chute sur la tête quand il était nourrisson, c'est ce que lui avait raconté sa fille pour expliquer les troubles d'Egiste. Elle n'est informée de rien d'autre. Elle ne reviendra pas à l'hôpital. Elle ne veut pas de relations avec ce petit-fils qui lui est,

dès sa naissance, complètement étranger. Cet entretien entérine l'abandon d'Egiste. Ses parents ne répondront jamais à la demande qui leur est faite de les rencontrer. Aucun autre discours ne vient se superposer à celui de l'institution. La seule image d'Egiste est celle que véhicule son entourage hospitalier.

Car le discours forme la dimension imaginaire d'un sujet. Dès qu'un nouveau-né arrive dans une famille, des traits de ressemblance, d'appartenance sont recherchés. « Il est le portrait de son père, il ressemble à sa grand-mère maternelle, c'est sa tante ou son frère tout craché ». Plus tard, on épingle son caractère. « Il est bien comme sa mère », ou « je ne comprends pas de qui il peut tenir ». Les discours peuvent être compris comme le versant langagier du miroir. Le sujet y trouve une image de lui-même, ce qui le détermine à sa place dans le monde. Cette enveloppe imaginaire est absente de l'histoire d'Egiste, il n'est même pas considéré comme l'étranger, le fou de la famille. Il n'existe plus dans cette lignée. Le coup sur le crâne puis la mort de l'éducatrice l'ont effacé de la généalogie, comme certaines familles changent de nom après que l'un de ses membres ait été condamné comme criminel.

Nous comprenons que les comportements symptomatiques d'Egiste rendent compte de l'absence de cette enveloppe contenante. Ses troubles sont très anciens, nous le savons, ils datent de la petite enfance. Nous pouvons être certains qu'à ce moment-là, il n'a pas intégré ce que nous appelons le stade du miroir. C'est-à-dire la reconnaissance par un enfant de l'image de son propre corps dans le miroir, à un âge où il doit encore être porté par un adulte, où il ne maîtrise pas totalement ses mouvements, entre six mois et un an et demi.

### ***Le morcellement***

Nous ne savons pas ce qu'Egiste a vécu à cet âge précoce, avant dix-huit mois. Maintenant, il ne cesse de mettre en jeu le morcellement de son corps. Ses constructions de cubes, toujours vouées à l'effondrement, ses alignements interminables de chaises, sans cesse dérangés, montrent sa tentative désespérée de rassembler, de lier ensemble. L'angoisse se lit sur son visage. Quand la destruction inéluctable se produit, le fantasme de corps morcelé se révèle alors dans le déchaînement d'une violence agressive incontrôlable.

Casser le pare-brise en verre trempé d'une voiture ne relève pas de la vengeance, et le bien-être qui le suit n'exprime pas le bonheur des repréailles. C'est un moment où il trouve, enfin, une image de lui cohérente avec son fantasme de morcellement. Le

moment même du bris en petits morceaux de la glace permet qu'il se reconnaisse, lui, Egiste, dans le morcellement qui est le sien. Temps bref, satisfaction transitoire mais authentique.

Chacun est frappé de son euphorie après l'éclatement du verre. Sans doute le hasard lui a-t-il fait rencontrer un jour la jouissance de ce bris de glace que dorénavant il s'essaye à reproduire. Mais ici, nous sommes tenus à la reconstruction d'une histoire dont nous ne savons rien. Nous la comprenons à partir de la manière dont il nous interroge. Car c'est bien aussi ce morcellement qu'il formule face à son interlocuteur. Egiste hache les mots comme il casse les vitres, en fait de petits morceaux. Il questionne sur le morcellement de celui à qui il s'adresse, en lui demandant son identité. Et, s'il le regarde, c'est pour tenter de vérifier qu'il se brise en lançant une pierre. Tentative de retrouver en l'autre son image morcelée qui, on peut le comprendre, provoque chez celui qui est visé de l'angoisse. C'est une façon de lutter contre l'angoisse de morcellement provoquée par Egiste que d'inscrire le jeune garçon dans un discours où il est question de crime, de méchanceté. Toutes choses, certes condamnables, mais par là même envisageables, tandis que le fantasme de corps morcelé n'est pas recevable. Le discours de l'institution fabrique de l'enveloppe.

Face à un cas comme celui d'Egiste, confronté à la situation dans laquelle se trouve cet enfant, un psychanalyste est assez impuissant. L'hôpital psychiatrique le prend en charge, le traite à l'aide de médicaments qui apaisent l'angoisse quand celle-ci est trop forte.

### ***Une pratique***

Le psychanalyste est d'abord là pour entendre, ne pas se laisser berner par le discours. Bien entendu, tout m'a été dit des frasques et de la dangerosité d'Egiste. J'ai eu le droit, en guise d'initiation, à être enfermé seul avec les enfants, une façon de me faire comprendre la violence quotidienne de ce lieu. Cela ne s'est pas mal passé et je peux désormais, avec l'ensemble du nouveau personnel, tenter de redonner vie à l'annexe et ses occupants. Organiser des réunions de personnel, mettre en place des groupes d'enfants, améliorer leur hébergement, choisir leurs occupations, cela relève d'une pratique de soins, plus que d'une pratique psychanalytique. En ce qui concerne Egiste, celle-ci passe d'abord par la déconstruction du discours qui pèse sur lui. Je me dois de différencier agressivité et méchanceté, geste violent ou brusque et corps morcelé, de sortir Egiste de sa potentialité meurtrière. Il n'est pas un criminel en puissance. Il est vital de l'expliquer et de le faire savoir.

Il importe de séparer ici cure analytique et pratique du psychanalyste. Une psychanalyse, quels que soient ses aménagements, est impossible en ce lieu avec un enfant comme Egisthe. Il y a des conditions matérielles et subjectives qui rendent illusoire ce que l'on appelle une cure analytique. Je veux dire que pratiquer ce que l'on nomme une psychanalyse avec cet enfant est de l'ordre de l'imposture. Il faut des conditions minimum pour qu'une cure analytique s'engage. Avec Egisthe, à l'annexe, elles ne sont pas remplies au moins pour deux raisons de natures différentes.

La première tient à ce que j'appelle discours. Même si Egisthe parvient à ne plus être pris pour un sauvage délinquant, il n'en reste pas moins, au sein de l'hôpital, un enfant fou et incurable puisque hébergé dans l'annexe.

La seconde relève du drame de cet enfant de onze ans. Il est désormais installé, et c'est cette installation qui est importante, installé dans une psychose où l'autre n'existe pas. Le défaut au temps du miroir ne lui a pas permis de se constituer autre pour un autre ; aussi bien enfant pour un adulte, fils pour une mère, Egisthe pour Pierre, Paul ou Jacques. Ce n'est plus ici une question de discours, mais de structure où cet enfant est radicalement morcelé, inaccessible en apparence à une relation de sujet à sujet.

Pour autant, cette réalité, si elle n'autorise pas la cure, au sens habituel du terme, n'empêche pas une certaine pratique psychanalytique. Insister sur la distinction revient à faire porter l'accent sur le désir du psychanalyste. C'est lui seul qui peut soutenir cette pratique, c'est son désir qui lui permet d'inventer le ressort de la rencontre avec un enfant à l'image d'Egisthe. Encore faut-il qu'il ne se leurre pas, qu'il ne se perde pas en rodomontades ; là, plus qu'ailleurs, il faut modestie garder. Les grandioses constructions théoriques façonnées dans la solitude ne sont souvent que des bulles de protection contre l'angoisse provoquée par la confrontation avec cette folie de l'enfant, celle que nous avons surmontée, et qui renvoie à notre propre impensable, c'est-à-dire la mort, mort du psychique, mort du corps.

Je décide de recevoir Egisthe seul, à chaque fois que je me rends à l'hôpital. Les jours sont précis, les horaires définis en fonction des activités dans le pavillon. C'est construire un semblant de cadre, et sans doute dans un premier temps cela a plus d'importance pour moi que pour lui. J'improvise avec le matériel présent, quelques crayons, du papier, des jouets, cubes et cylindres à empiler, une poupée, des grosses billes.

Je m'aperçois de la quantité d'angoisse qu'Egisthe peut transmettre par sa parole aux mots hachés. Toujours les mêmes questions : « Qui / tu / es / toi / c'est / quoi / ça » ; si la structure de la phrase est interrogative, l'articulation est monocorde, il y manque le ton ; bien entendu, en l'écrivant ainsi, c'est moi qui structure la phrase, on pourrait l'écrire : « ki/tu/é/toi/cé/koi/sa ». Je subis sa violence, je comprends vite qu'il me faut enlever mes lunettes avant de commencer la séance. Quand il me regarde, c'est pour me lancer un objet ou frapper ; je dois alors lui prendre les poignets, il penche la tête vers le sol en disant « c'est / quoi / ça », sans doute une parole qu'il a souvent entendue dans une situation similaire. Avec les cubes, il monte des tours qui s'effondrent. Les séances s'enchaînent, répétitives. Le temps semble arrêté. Il n'y a qu'en rêve que je vois Egisthe se comporter en petit garçon de onze ans. Par contre, ce n'est pas sans accidents que je reçois l'angoisse qui est la sienne. Deux doigts coincés dans une porte, ma voiture en panne à l'hôpital dont je casse un élément en tentant de la réparer, mes lunettes que je plie entre mes mains, une curieuse entorse apparaissent comme ma réponse à ce que Egisthe et ses compagnons font passer. Mais au moins, de cette façon, le temps n'est pas arrêté.

Après quelques mois, Egisthe connaît les horaires et les jours des séances avec moi. Dans l'annexe, je reçois trois autres enfants sur le même mode, Egisthe a repéré après quel enfant il vient me rencontrer. Des échanges s'instaurent à partir d'un jeu de billes. Il ne me les lance plus au visage, mais nous les faisons rouler. Il me les envoie, je lui renvoie. Plus tard ce sont les constructions de cubes que nous pouvons faire ensemble, et encore plus tard, Egisthe accepte de les laisser érigées. Bien entendu, tout cela se fait avec des mots, je m'adresse à lui. Au bout de quelque temps, je peux aussi lui parler de nous, et il accepte de m'entendre alors qu'au début il plaquait sa main contre ma bouche. « Aujourd'hui tu es en retard. Ce matin, je garde mes lunettes. Je vois que tu as un pansement sur le bras. » Les phrases sont anodines en apparence, mais il y répond, elles ne sont plus persécutrices.

Pendant plusieurs années, jusqu'à mon départ de l'hôpital, je reçois Egisthe régulièrement. Les résultats ne sont pas exceptionnels, le jeune garçon ne retrouve pas un état que l'on peut considérer comme normal, mais des réaménagements apparaissent dans son mode d'être. Les infirmières remarquent qu'il est moins soucieux et moins violent, et puis, un jour, il renonce à casser les vitres des automobiles ; les promenades peuvent reprendre. Assurément, il y a l'entourage, le traitement chimiothérapeutique, mais je garde l'illusion que les séances ne sont pas pour rien dans ce mieux-être.

Ce dont je suis certain, c'est qu'Egiste a fait l'expérience d'être confronté à l'angoisse de l'autre, celle qu'il provoquait chez moi sans que je cherche par un discours à la nier, la canaliser, la faire disparaître en enfermant cet enfant dans ce que j'ai appelé un discours. En cela, les séances peuvent difficilement être transcrites. Il est possible de mettre en forme des constructions théoriques, ce n'est pas le lieu ici, nous avons eu quelques aperçus du stade du miroir, nous pourrions développer la position paranoïde d'Egiste, sa fixation certaine à la phase sadique-anale. Il importe de prendre garde à ce que cela ne se transforme pas en un autre discours. Le refuge dans la théorie risque aussi d'être une protection contre l'angoisse de l'analyste. Je dirai, pour m'appuyer sur ce qui m'a occupé ces derniers temps et m'a conduit à publier *Les Imposteurs*, que le sentiment d'imposture ne peut qu'être présent à certains moments de toute pratique, et que c'est à vouloir absolument l'effacer, le gommer, l'annuler, que l'on peut être amené à se conduire en imposteur.

La pratique psychanalytique dans la cure ou en dehors de son cadre, comme ici avec Egiste, implique l'absence de discours protecteur entre le patient et l'analyste. La mise à l'écart du discours porté sur Egiste, avec les conséquences que cela a sur la transmission de son angoisse, est un autre versant de l'association libre demandée dans les conditions habituelles de la psychanalyse. L'écoute passe par l'acceptation de l'angoisse et du désarroi de l'autre.

### ***Chercher du travail***

Je voudrais terminer cet exposé par un autre exemple clinique qui vient en contrepoint du cas d'Egiste. Cela se passe à la même époque, mais cette fois ci dans la consultation du dispensaire.

Ce matin-là, j'arrive un peu en retard à la réunion dite de synthèse. On m'apprend qu'une assistante sociale chargée de la lutte contre l'alcoolisme est passée. Elle souhaite que l'on reçoive un enfant, Damis, dont le père est décédé il y a quelques années des suites de son alcoolisme. Ce garçon de dix ans ne fait rien à l'école, il y est passif et mutique. Pour le premier rendez-vous, elle accompagnera elle-même l'enfant car, dit-elle, son entourage ne peut pas se déplacer les jours de consultation. C'est tout ce que l'on sait. C'est en apparence suffisamment mystérieux pour que l'on me demande de recevoir ce garçon.

Le jour de la consultation arrive. L'assistante sociale accompagne Damis jusqu'au dispensaire, le confie aux secrétaires et le laisse dans la salle d'attente après lui avoir expliqué comment rentrer chez lui ; il

n'habite pas loin. Je le reçois donc seul. Il s'assied dans le bureau, je lui explique ce que je sais des motifs de la consultation, de la façon dont il est venu, je lui présente le cadre de la séance. Fidèle à la description qui a été faite de lui, il reste muet. Il ne manifeste aucune opposition, il est plutôt souriant, mais il conserve une impassibilité silencieuse. Comme il ne répond toujours pas à mes sollicitations, au bout d'un certain temps de silence, il me vient l'idée de représenter la scène en pâte à modeler. Je fais donc un bureau et deux personnages assis sur deux chaises de part et d'autre du bureau. Je lui demande à quoi cela lui fait penser. Il me regarde puis, assez pince sans rire, lance : « Il y en a un qui cherche du travail ! » Et, comme s'il craignait d'être mal compris par un imbécile, il modèle la petite armoire qui est derrière moi, complète la scène avec, et, montrant le personnage qui me représente, ajoute : « C'est celui-là qui cherche du travail ! »

L'éclat de rire salvateur fut la scène inaugurale de cette cure, car c'est bien une analyse qui s'engage alors avec Damis.

Tous les ingrédients sont pourtant réunis pour que rien ne se passe. Un enfant déposé par une assistante sociale à qui les parents ont laissé le soin de l'amener ; une histoire dont on ne connaît rien d'autre qu'un élément majeur mais irrévocable, la mort d'un père alcoolique ; un apparent désintérêt de l'enfant lui-même qui se laisse conduire passivement.

On voit aussi comment une approche strictement technique avec enquête, questions et tests aurait pu fermer définitivement l'abord de cet enfant, suffisamment sagace pour, si le mutisme n'est plus tenable, se réfugier dans des réponses stéréotypées. Elles étaient toutes trouvées. Damis avait souvent entendu son père ivre crier et faire preuve de violence ; cela pétrifiait l'enfant. C'est d'une certaine façon ce qu'il a transposé à l'école où il s'enferme dans le silence à la moindre remarque. « Pas étonnant avec ce qu'il a vécu », pouvait-on dire. Là aussi, un discours peut se constituer.

La première rencontre et le rire provoqué par le mot d'esprit de Damis ont permis de faire voler en éclats une telle réflexion. Il a vécu un drame, la violence avec des soupçons indicibles d'un père alcoolique, suivi de la mort de ce père. Faut-il pour autant tout ramener à cela ?

L'intuition de mon modelage vise à questionner le souhait de Damis de venir au rendez-vous, à le déloger de son acceptation passive. D'emblée, le jeune garçon va plus loin. Il pose la question de mon désir. Entendre sa réponse comme un mot d'esprit,

avec une pointe d'agressivité, c'est mettre l'accent sur la dimension inconsciente. Ainsi, dans le même mouvement, Damis ouvre un espace possible au dire inconscient et me place en position d'analyste. Il crée un lieu pour la séance avec les éléments du cadre que je lui ai fournis. Comprenons bien que cela n'est réalisable que parce que sa réponse a été entendue comme mot d'esprit. Rire de sa réponse, c'est signifier qu'il y a quelque chose d'autre, qui nous échappe à tous les deux.

J'ai accepté de l'entendre dans un autre registre que celui auquel il s'attendait : le lien entre son échec scolaire et l'échec paternel. Il va donc entrer tout de suite dans la cure. Son matériel de prédilection n'est ni la pâte à modeler, sans doute m'appartient-elle trop, ni la parole, investie dans le silence, mais le dessin. Une feuille de papier et un crayon noir lui servent à dire ce qui le submerge. Des bateaux pris à l'abordage, des châteaux assiégés, des maisons encerclées dans le bruit et la fureur des commandements disent à la fois sa crainte, il est du côté des assaillis, et la force de ce qui le tourmente. Damis vit dans la terreur. A la terreur de l'alcool, s'est substituée la terreur du discours anti-alcoolique. En effet, sa mère s'est remariée avec un ancien buveur, militant exclusif d'un groupe d'anciens alcooliques réputé pour sa rigidité. Cet homme se

définit comme alcoolique abstinent, cramponné à ce texte-là, avec toute l'aliénation que cela suppose. L'alcool a disparu de la vie de Damis comme chose, mais n'en est que plus présent dans le discours de sa famille. S'il peut échapper facilement à l'alcool sans en boire, pour échapper à l'anti-alcoolique, il doit faire le sourd, se taire. C'est beaucoup plus difficile et invalidant. A la présence d'une chose qui le tétanisait mais qu'il pouvait mettre en dehors de lui, s'est substituée l'omniprésence d'un dire qui, sans qu'il s'en aperçoive, le traverse, tel un surmoi implacable et pétrifiant à son tour. C'est l'élucidation de cela qui permet à Damis de se sortir de cette terreur qu'il ne comprend pas, de quitter son mutisme, de retrouver un goût du discours, y compris à l'école.

J'espère, avec ces deux exemples cliniques, vous avoir fait entendre ce dont il est question dans la conception psychanalytique non de l'homme, mais de la cure, c'est-à-dire celle qui prend en compte l'inconscient, qui permet ce que j'appelle ici « entendre un enfant ». Le savoir est un outil. Mais ce n'est pas parce que, dans notre conception de l'homme, il n'y a plus de dieux de l'Olympe inaccessibles, que la technique nous transforme en maîtres. La pratique analytique est une rencontre, sans cesse à inventer.

# LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

## **A partir d'une conférence à la Faculté de Médecine de Strasbourg par Jacques Lacan**

*Cette conférence à la Faculté de Médecine de Strasbourg est un document polycopié dont l'origine n'est pas précisée. Elle a fait l'objet d'une première publication dans un recueil de textes distribué sous le manteau, intitulé *Petits Ecrits et conférences*, paru en 1985 à Strasbourg. Ce texte portait alors l'intitulé « Conférence du Dr Lacan, 10 juin 1967 à la Faculté de Médecine de Strasbourg ». Une autre date situe cette intervention le 6 octobre 1967, soit quelques jours avant la parution de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole » où il s'agissait de poser les fondements d'une réflexion sur le passage de la position d'analysant à la position d'analyste. Nulle trace évidente dans le texte présent — entre parenthèses peu déchiffrable à certains endroits — de cette initiative, mais une question qui pourrait faire écho à une récente agitation éditoriale et qui constitue dans cette première intervention de Lacan à Strasbourg, à la fois le point d'ancrage et l'élément de frayage de son enseignement, de ce qu'il supporte, à savoir qu'il vient au service de « quelque chose qui est arrivé et qui a un nom, qui s'appelle Freud [...] Freud est bien là ».*

J.F.

Je ne peux pas dire que ma situation soit bien difficile. Elle est extraordinairement facile au contraire. La façon même dont je viens d'être présenté indique que de toute façon j'aurai parlé à titre de Lacan, donc vous aurez entendu Lacan.

Le genre conférence n'est pas le mien. Ce n'est pas le mien parce que ce que je fais tous les huit jours depuis quinze ans, quelque chose qui n'est pas une conférence, qu'on a appelé un séminaire au temps de l'enthousiasme, c'est un cours, un séminaire quand même, ça a gardé le nom.

Je dois dire que ce n'est pas moi qui en témoignerait, je pense qu'il y en a quelques uns qui sont là dès le début en se relayant parce que quand même ils se sont relayés un peu (mais il y en a qui sont là dès le début) : il n'y a pas un seul de ces cours qui se soit répété. Je veux dire qu'à un moment au cours des circonstances, je me suis cru en devoir, pour le petit nombre de ceux qui étaient autour de moi, de leur expliquer quelque chose, quelque chose qui est ce qui va être en question maintenant. Et que ce quelque chose mon Dieu ait une étendue suffisante pour que je n'ai pas encore fini de leur expliquer. C'est étrange. C'est peut-être aussi que le développement même de ce que j'avais à expliquer, m'a posé des problèmes et a ouvert de nouvelles questions. C'est peut-être, ce n'est pas sûr. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, je ne peux aucunement prétendre, fusse par allusion pour ceux qui savent de quoi je parle, qui savent même un peu plus ou moins de ce que j'en ai dit, fusse par allusion en évoquer même les principaux détours.

Pour les autres qui sont ici, dont je suppose qu'ils forment une part de cette assemblée, ils n'en savent rien ou peu de chose. Il n'est bien sûr pas question, si c'est vrai ce que je viens de dire que je ne me suis jamais répété, que je leur en donne même une idée. À la vérité le genre conférence suppose ce postulat qui est au principe même du nom d'université : il y a un univers, un univers du discours s'entend. C'est-à-dire que le discours aurait réussi, pour des siècles, à constituer un ordre suffisamment établi pour que tout soit réparti en cases, secteurs, secteurs qu'il n'y aurait qu'à bien étudier séparément et sur lesquels chacun n'aurait à apporter que sa petite pierre dans une mosaïque dont les cadres seraient déjà suffisamment établis : on aurait déjà suffisamment travaillé pour ça.

L'idée que les acquis qui se sont constitués au cours de l'histoire avec l'étagement des siècles, seraient des acquis qui s'additionnent et qui du même coup peuvent se rassembler pour faire cette université, université des Lettres, *Universitas Litterarum*, c'est au principe de l'organisation de l'enseignement qui porte ce nom, cette idée est contredite par le plus simple examen de l'histoire. Et puis mon Dieu, par cette histoire je vous en prie, n'entendez pas ce qu'on vous enseigne sous le nom d'histoire de la philosophie par exemple, ou quoi que ce soit d'autre, qui est une sorte de replâtrage qui est fait pour vous donner l'illusion que ces diverses couches, que ces diverses étapes de la pensée s'engendrent l'une l'autre. Le moindre examen prouve qu'il n'en est rien et qu'au contraire tout a procédé par cassures, par une succession d'essais, d'ouvertures qui à chaque fois a donné l'illusion qu'on pouvait

embrayer sur une totalité. Le résultat est qu'il suffit, bien entendu, d'aller dans n'importe quelle boutique, je veux dire de libraire, de libraire d'antiquités, piquer n'importe quel bouquin du temps de la Renaissance : ouvrez-le, lisez-le vraiment, vous vous apercevrez que les trois-quarts des choses qui les préoccupaient et qui paraissaient pour eux essentiel, vous n'en trouvez même plus le fil conducteur et bien sûr, ce qui peut vous paraître à vous évidence a été engendré à une certaine époque qui n'est pas très exactement bien sûr il y a 20 ans, 50 ans ou 30 ans, mais qui ne remonte pas plus haut que Descartes. C'est qu'à partir de Monsieur Descartes il est arrivé certaines choses quand même notables en particulier l'inauguration de quelque chose qui s'appelle notre science à nous, une science qui se distingue quand même au moins apparemment très certainement pour nous par une efficace, une efficace assez prenante pour intervenir jusqu'au plus quotidien de la vie de chacun. Mais à la vérité c'est peut-être ce qui la distingue des savoirs précédents, qui se sont toujours exercés d'une façon plus ésotérique, je veux dire qui était le privilège, privilège qu'on dit, privilège qu'on croit d'un petit nombre.

Pour nous, nous baignons dedans, dans les résultats de cette science. Je veux dire que la moindre des choses qui sont ici et jusqu'aux petits sièges bizarres sur lesquels vous êtes assis, en sont vraiment la conséquence. Auparavant on faisait des sièges avec quatre pattes comme de solides animaux, enfin il fallait que cela ressemble à des animaux. Maintenant ça prend un petit aspect mécanique. Vous ne vous y êtes pas encore faits bien sûr. Les sièges anciens vous manquent.

Alors moi, je fais un enseignement pour quelque chose qui est né dans ce moment de l'histoire et des siècles où on était déjà jusqu'au cou avant même qu'on puisse le dire comme je viens de le dire, dans le contexte de la science qui s'appelle la psychanalyse. C'est comme ça que j'ai été entraîné à me mettre dans une position d'enseignement bien particulière. Une position d'enseignement qui sur un certain point, sur un certain terrain va repartir comme si rien n'avait été fait. Car la psychanalyse, ça veut dire ça. C'est que dans un certain champ classique qui avait été appelé jusque-là psychologie et qu'on peut expliquer bien sûr par toutes ces conditions historiques qui avaient précédé, rien n'avait été fait. Je veux dire si on avait fait une sorte de construction très élégante et bien sûr qui peut servir étant admis à la base un certain nombre de postulats qu'il faut d'ailleurs toujours qu'elle reconstruise rétro-activement : somme toute si ces postulats sont admis, tout va bien, mais si quelque chose est mis en question d'une façon radicale, rien ne va plus. C'est à ça, non pas que mon enseignement sert, c'est à ça qu'il est asservi, c'est à ça qu'il est au service : c'est

à faire valoir quelque chose qui est arrivé, et qui a un nom, qui s'appelle Freud. Ça arrive qu'il arrive des choses qui portent un nom. À soi tout seul c'est un problème. C'est un problème qui n'est aucunement résoluble à l'aide de simples notions de ce qu'on appelle les influences, les emprunts, la matière. Bien sûr dans beaucoup de cas ça peut servir, quelles sont les sources. Ça sert justement sur le plan littéraire, sur le plan et dans la perspective dite université de Lettres. Ça ne résout d'ailleurs absolument rien, dès que quelque chose qui existe un peu, par exemple un grand poète : une pure folie de vouloir aborder le problème au nom des sources. Dans ce qui s'appelle l'enseignement courant, autrement dit ce que j'ai appelé tout à l'heure le genre conférence, ça peut aussi servir le point de vue source. Seulement il est clair avec ce que je vous ai dit d'abord que de temps en temps il y a des cassures à savoir qu'il y a des gens qui en effet ont su emprunter des petites choses par-ci par-là pour nourrir leur discours, n'est que l'essence de ce discours qui part d'un point de rupture. Si mon enseignement sert et déclare au service de ceci faire valoir Freud, dans ce cas qu'est ce que ça veut dire ? Ça veut dire précisément que ce qui m'intéresse ça n'est pas de réduire Freud à ses sources. Au contraire je montrerai la fonction qu'il a eu comme cassure ; parce que bien entendu pour le faire rentrer dans le rang, le remettre à sa place dans la psychologie générale, il y en a d'autres qui s'y emploient, moyennant quoi, ils négligent la seule chose qui est intéressante ; c'est à savoir pourquoi Freud est un nom, autour de quoi s'accroche cette chose si singulière qui fait la place de ce nom dans la conscience de notre époque ; pourquoi après tout, Freud, apparemment, n'a pas encore eu quelques unes des conséquences cataclysmiques qu'a eu le nom de Marx ; pourquoi est-ce qu'il a un prestige du même ordre, pourquoi diable ; pourquoi est-ce qu'il y a tout un champ non seulement où on ne peut faire que de l'évoquer, mais où, qu'on adhère ou pas à ce quelque chose qu'il a dit et qui serait son message, je dirais même sans qu'on puisse dire à proprement parler, à part une sorte de mythologie qui circule, ce que ça veut dire, qu'il ait cette valeur, ce point nodal ; comment ça se fait que ce nom soit là si présent à nos consciences. Que je m'attache ainsi à faire valoir Freud, ceci est une toute autre affaire que ce que j'appellerai des victoires de penseurs. Bien sûr ce n'est pas sans rapport avec la pensée, mais en quelque sorte c'est quelque chose qui nous éclaire sur ce qu'il peut y avoir déjà de surprenant, dans cette incidence sur notre histoire à tous, des effets de la pensée. On pourrait croire que puisque ce sont des médecins qui pour l'instant portent le faix du message de Freud, on puisse dire qu'après tout, ce n'est pas lui le principal ; quel est le principal, ce sont les choses concrètes auxquelles ils ont affaire, je dis, concrètes au sens que ce mot a comme résonance,

choses comme ça est fait, un morceau, un bloc, quelque chose qui tient, enfin quoi, chacun sait, des malades, on dit qu'ils ont simplement des choses à traiter, quelque chose qui résiste.

Freud nous a appris que parmi ces malades il y a des malades de la pensée. Seulement il faut faire attention que c'est une fonction qui est ainsi désignée, qu'on est malade de la pensée au sens où l'on dit qu'on travaille du chapeau. À savoir que ça se passe au niveau de la pensée, est-ce que c'est ça ce que ça veut dire ? C'est ce qu'on disait jusqu'à lui, en somme. C'est bien là tout le problème : psychopathologie mentale. Il y a des étages dans l'organisme, l'étage supérieur là, au niveau des commandes. Il doit y avoir quelque part un type ici, dans une petite salle d'où il peut éteindre tout ce qui est là-haut dans le plafond. C'est comme cela qu'on s'imagine la pensée au niveau d'un certain point de vue, à la vérité sommaire, c'est qu'il y a quelque part quelque chose de directeur. Et que si c'est à ce niveau-là que cela se détraque, on aura des troubles de la pensée. Évidemment si l'on éteint tout cela engendrerait une certaine perturbation mais enfin nous n'en serons pas moins tous bien vivants, nous nous dirigerons à tâtons vers une porte, et on remettra ça. C'était ça. C'est ça la conception classique du malade de la pensée. Le mot malade de la pensée peut-être pris dans un autre registre. Nous pourrions dire des animaux malades de la pensée, comme on dit des animaux malades de la peste. C'est une autre acception. Je ne vais pas jusqu'à dire que la pensée en soi est une maladie. Le bacille de la peste en lui-même n'est pas une maladie non plus. Il l'engendre. Il l'engendre pour les animaux qui ne sont pas faits pour le supporter, le bacille. C'est peut-être ça dont il s'agit. Penser n'est pas en soi une maladie, mais il y en a qu'elle peut rendre malade. Quoiqu'il en soit, c'est quelque chose qui est assez proche de ça que Freud découvre, découvre d'abord. Au niveau de la maladie, il y a de la pensée qui circule et même de la pensée de tout le monde : notre pain et notre vin, la pensée que nous partageons peu, de celle dont on pourrait, changeant une formule, dire : pensez-vous les uns les autres. C'est de celle-là qu'il s'agit : c'est à s'introduire dans ceci que c'est à penser les uns les autres que nous sommes, qu'il y a des phénomènes qui se produisent, qui tiennent étroitement à ce « pensez-vous les uns les autres » et qui constituent un certain champ de maladie.

Les névroses : voilà avec quoi Freud s'introduit. C'est à savoir que loin que le processus de la pensée soit une fonction autonome, ou plus exactement qui ne se situe, se constitue que du dégagement de son autonomie, de cette échelle, pyramide humaine, grimpage sur les épaules les uns des autres qui ont permis au cours des siècles dans une tradition qui s'est elle-même appelée, mais pourquoi pas

philosophique, qui ont permis de dégager des conditions d'un pur exercice de la pensée, quelque chose d'essentiel à isoler pour que de là, elle reprenne une prise au sens inverse sur tout ce dont elle a dû d'abord se préserver pour garantir son juste exercice. Bref, quelque chose qui assurément n'est pas rien, puisqu'il se trouve en apparence que c'est de là qu'à la fin s'est engendré ce qui est notre privilège, une physique correcte, se trouve qu'il nous est représenté de ce travail de culture, d'isolation, pointant vers une certaine efficacité, laisse complètement de côté ce qu'il en est des rapports de l'animal humain à la pensée parce qu'il y est intéressé depuis l'origine et qu'à la vérité, il n'est pas sûr, il semble même certain que ces activités, que ces fonctions voire au niveau le plus élémentaires, le plus physiologique au sens où ce mot désigne les fonctions les plus familières sont déjà intéressés à titre de maintien, à titre de chose qui est roulée, déplacée, qui sert déjà à des fonctions de pensée. Bref, que loin qu'il en soit comme tout ce que le travail des philosophes nous a donné à le supposer, que c'est dans ce dernier critère un acte transparent à lui-même, une pensée qui sait penser que soit l'essence de la pensée ; que tout au contraire tout, tout ce dans quoi nous avons cru devoir nous purifier, nous dégager pour isoler ce processus de la pensée, à savoir nos passions, nos désirs, nos angoisses, voire nos coliques, nos peurs, nos folies, tout cela nous paraissait en nous témoin de la seule intrusion de ce qu'un Descartes appelle le corps, car à la pointe de cette purification de la pensée il y a que la pensée nous ne pouvons saisir par aucun point qu'elle soit sécable : tout vient du trouble apporté par des passions [...] des organes : tel est le point où on en arrive au terme d'une tradition philosophique. Au contraire Freud nous faisant retourner en arrière, nous dit que c'est au niveau de nos rapports, rapports à la pensée qu'il faut chercher le retord [*sic*] de toute une part, singulièrement accrue, semble-t-il, dans notre contexte de civilisation de gouverner par la prévalence, la croissance de la pensée en quelque sorte incarnée dans des *brain-trusts*, comme on dit, de la pensée, est là depuis toujours et pour nous sensible encore, dans ce qui nous paraît le plus caduque, le plus déchet, le plus inassimilable au niveau de certaines défaillances qui, en apparence, ne paraissent rien devoir qu'à la fonction du déficit. En d'autres termes, ça pense à un niveau où ça ne se saisit pas du tout soi-même comme pensée. Bien plus encore, ça pense et ça pensant à ce niveau ou ça ne se saisit pas soi-même, ça va plus loin. Justement, c'est ainsi parce que ça ne veut à aucun prix se saisir ; que ça préfère incontestablement se dessaisir de soi-même encore que ce soit pensé. Et bien plus encore, ça ne reçoit pas du tout volontiers les observations qui pourraient, du dehors, l'inciter, ce qui pense, à se ressaisir comme pensée. C'est ça la découverte de l'inconscient. Ça a été fait à une époque où rien

n'était moins contestable que cette supériorité de la pensée et en particulier, il y avait quand même des gens qu'on appelait selon les registres, nobles descendants des grecs et des romains, civilisés, hommes arrivés au stade de leur pensée positive, enfin où on faisait un crédit que l'histoire nous a montré excessif, au progrès de l'esprit humain et au fait que dans certaines zones pour peu qu'on y ait été un peu aidé, qu'on vous ait tendu la main, on pouvait franchir une frontière et entrer dans le cercle des hommes dans le monde, qui pouvaient se dire éclairés. Évidemment, le mérite de Freud est de s'apercevoir qu'il faut en juger autrement. Ceci bien avant que l'histoire nous ait en effet rappelé à plus de modestie, en nous montrant ce que nous pouvons depuis telle et telle date toucher du doigt tous les jours : c'est qu'il n'y a en tout cas dans le champ humain défini comme celui des gens qui sont pourvus de pouvoirs singuliers de manier le langage, il n'y a à proprement parler aucune espèce d'aire privilégiée et que civilisés ou pas sont capables des mêmes entraînements collectifs, des mêmes fureurs, qu'ils sont toujours restés à un niveau qu'il n'y a nullement lieu de qualifier comme plus haut ou plus bas, comme affectif, passionnel ou prétendu intellectuel, ou développé comme on dit, mais ont tous à leur portée exactement les mêmes choix et susceptibles de se traduire dans le même succès et les mêmes aberrations. C'est que Freud, par le message qu'il porte, si réduit qu'il soit véhiculé grâce aux soins des gens plus ou moins infirmes qui en sont les représentants officiels ; c'est qu'assurément Freud ne discordé en rien avec tout ce qui nous est arrivé depuis son temps, de nature à nous inspirer sur cette perspective de progrès de la pensée des vues plus modestes.

Il ne discordé en rien, il reste là avec son message, peut-être d'autant plus fort, dans son incidence, qu'il reste encore à l'état fermé du plus énigmatique et que même si on réussit, grâce à un certain niveau de vulgarisation, une certaine flottabilité. Il se trouve qu'il y a quelque chose justement à ce niveau où l'être humain est une pensée qui heureusement a ce secret avertissement au sein d'elle-même qu'elle s'ignore que les gens sentent que dans ce message freudien même sous la forme où pour l'instant il vogue, transformé en pilules qu'il y a quelque chose de précieux, d'aliéné sans doute, mais dont nous savons qu'à cette aliénation nous sommes liés parce que c'est notre propre aliénation même, et que quiconque se donne la peine d'essayer de rejoindre le niveau où il porte, c'est sûr, la preuve est faite, ne serait-ce que par ce recueil de scories que sont mes propres *Écrits*, c'est sûr d'intéresser, d'intéresser singulièrement les gens les plus divers, les plus dispersés, les plus étrangement situés et pour tout dire, n'importe qui, ceci à l'étonnement de ceux qui veulent que la littérature soit toujours faite pour répondre à de certains besoins. Ils se demandent

pourquoi mes *Écrits* se sont vendus. Moi je suis gentil quand on vient me demander cela, je me mets à leur place, je leur dis : je suis comme vous, je ne sais pas. Et puis, après tout, je leur rappelle que ces *Écrits* sont quand même uniquement quelques fils flotteurs, îlots, points de repère que j'ai mis de temps en temps pour les gens à qui j'enseignais. J'ai mis en réserve le comprimé, dans un certain coin pour qu'ils se souviennent que j'avais déjà dit ça à telle date ; le lendemain du jour où j'ai quitté le journaliste qui venait me demander pourquoi on lisait mes *Écrits*, mais après tout, les *Écrits* ça intéresse le journaliste qui me l'apprend, c'est certain. Si ça intéresse tellement de monde c'est peut-être à cause de ce que j'y dis, tout simplement. Évidemment il y a une certaine conception, celle que j'ai appelé la conception besoin, besoin concret bien sûr, c'est là le principe de toute publicité, au niveau besoin on s'étonne. Pourquoi est-ce qu'ils auraient besoin de ces *Écrits* qui sont, paraît-il, incompréhensibles ? Ils ont peut-être aussi besoin d'avoir un endroit où ils s'aperçoivent qu'on parle de ce qu'ils ne comprennent pas. Pourquoi pas ? Enfin la question de mon enseignement, si elle est, qu'il faille faire valoir Freud, ça n'est évidemment pas au niveau de ce grand public comme on dit, puisque comme je viens de vous l'expliquer, quoi qu'on fasse, et je dirai ça veut dire : n'importe quoi qu'on fasse, à savoir même en laissant la charge des choses à cette corporation qui s'appelle les psychanalystes et dont je suis un des fleurons, ça va très bien avec ce que font les autres, les copains. Le grand public n'a pas besoin de moi pour lui faire valoir Freud puisque je viens de vous expliquer que quoi qu'on fasse, entendez-le comme vous voudrez, et même entendez-le comme je l'entends, Freud est bien là. Donc ce qui jusqu'ici constitue l'effort de mon enseignement n'est évidemment pas à mettre au registre de faire valoir Freud au niveau de la grande presse, mais à un tout autre. Et à la vérité cet enseignement bien sûr n'aurait pas lieu d'être, mais à la vérité je ne vois pas pourquoi je m'en serais moi-même imposé le souci ni l'effort s'il ne s'adressait pas aux psychanalystes. Car voilà, si nous parlons de ce que je vous donne dans sa formule la plus vaste, c'est à savoir que c'est au niveau d'une pensée qu'il me faut bien, à partir de maintenant, considérer comme existante au niveau le plus radical et conditionnant déjà au moins une part immense de ce que nous connaissons comme animal-humain. Qu'il faille reposer la question de ce que c'est que la pensée que ce n'est pas au niveau où on considère que son essence est d'être transparente à elle-même et de se savoir pensé que gêne la question, mais bien plutôt au niveau du fait que, en naissant tout être humain baigne dans quelque chose que nous appelons la pensée, mais dont un examen plus profond démontre avec évidence, et ceci dès les premiers travaux de Freud, c'est qu'il est tout à fait impossible de saisir ce dont il s'agit, sinon à

s'appuyer sur son matériel, constitué par le langage dans tout son mystère. Je veux dire mystère au sens où rien n'est éclairci concernant son origine mais où au contraire, quelque chose est parfaitement dicible concernant ses conditions, son appareil, comment c'est fait, au minimum, un langage. Telle est ce qu'on appelle à proprement parler sa structure. Nier que ce soit de là que Freud est parti, c'est nier l'évidence, c'est nier le témoignage que constitue pour nous ses grandes premières œuvres, celles qui s'appellent nommément la *Traumdeutung*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, et que nous, ce que nous avons traduit par *Le Mot d'Esprit*, le *Witz*, c'est nier que c'est uniquement et d'abord au niveau du fait que des phénomènes qui en apparence se présentent fondamentalement comme irrationnels, comme capricieux, comme bouchon, le rêve comme absurdité, le lapsus, son caractère dérisoire, le *Witz* qui nous fait rigoler on ne sait pas pourquoi. C'est là que Freud d'abord désigne le champ de l'inconscient et que si à l'intérieur de cela, forcé d'aller vite, évidemment il nous dirige vers le champ spécialement intéressé par tous ces phénomènes, c'est-à-dire le champ de la sexualité, il n'en reste pas moins, que la structure, le matériel qui est en cause désigne, puisque justement tout ce qui se passe sans le moindre secours de ce que nous avons pris jusqu'alors pour la pensée c'est-à-dire quelque chose de saisissable comme conscient, comme capable de se saisir soi-même, c'est bien là d'où part Freud. Ce qu'introduit comme radical, comme bascule, qu'introduit comme champ qui pose des questions complètement nouvelles en particulier celle-ci, la première de toutes, qui est de savoir si la conscience elle-même est cette chose qui se prétend peut-être la plus impondérable des choses, mais assurément la plus autonome, l'inconscient n'est pas une simple conséquence, un détail et en plus un détail frappé de mirage, par rapport à ce qu'il en est des effets d'une certaine articulation radicale, celle que nous saisissons dans le langage, en tant que ce serait peut-être bien elle après tout, qui aurait engendré ce quelque chose qui est en question sous le nom de pensée.

Autrement dit, la pensée n'est pas quelque chose que nous concevons pointée comme une espèce de fleur, chose qui pointe au sommet d'on ne sait quelle évolution, dont on voit mal au reste quel serait le facteur commun qui la destinerait cette évolution à produire cette fleur ou au contraire de quelque chose dont il s'agit pour nous, de réinterroger sérieusement quelle peut être l'origine et de voir qu'en tout cas tel que ça se présente à nous pour l'instant, ça n'est assurément pas sous la forme d'une fonction détachable, qualifiable à aucun degré de supérieure, mais au contraire une condition préalable, radicale à l'intérieur desquelles on fasse loger comme elles peuvent toute une série de fonctions en effet animales et ceci depuis les plus

supérieures comme on dit, celles qui peuvent se situer au niveau du névraxe jusqu'aussi bien à celles qui se passent, on ne sait pas pourquoi on les appelle inférieures, au niveau des tripes et des boyaux. Ce qui importe en d'autres termes c'est de remettre en question tout cet étagement d'entités qui tentent à nous faire saisir les mécanismes organiques comme quelque chose de hiérarchisé, alors qu'en fait, c'est au contraire peut-être, au niveau d'un certain discord radical entre deux, peut-être trois registres que je désigne comme le symbolique, l'imaginaire et le réel. Même leurs distances réciproques ne sont pas homogènes et les mettre sur une même liste a déjà quelque chose d'arbitraire ; qu'importe si ces registres au moins pour introduire la question, peuvent avoir quelque chose d'efficace. Quoiqu'il en soit, dès lors qu'il s'agit au niveau d'une certaine passion, souffrance, dès lors qu'il s'agit d'une pensée, dont nous ne pouvons saisir nulle part qui la pense comme étant une conscience, avoir une pensée qui nulle part ne se saisit elle-même, une pensée dont toujours peut se poser la question du qui la pense, ceci suffit, pour que quiconque s'introduit dans cette étrange dialectique, doive au moins pour lui, avoir renoncé à cette prévalence de la pensée en tant qu'elle se saisit elle-même. Je veux dire que le psychanalyste ne doit pas seulement avoir plus ou moins bien lu Freud en gardant par devers lui ces petites cases de l'univers psychologique, grâce à quoi il est bien d'avance clair que toi c'est toi et moi je suis moi, moi en tout cas bien entendu puisque je suis psychanalyste, je suis le gros malin chargé de te conduire dans les détours d'un sérail dont j'aurai depuis longtemps la familiarité ; que si le psychanalyste, je veux dire au niveau de sa pratique, n'est pas capable de se présenter à tout instant comme étant, ce qui est en principe parfaitement à sa portée, à savoir quelle est sa dépendance à lui d'un certain nombre de choses qu'en principe, je répète, il a dû toucher du doigt dans son expérience inaugurale, la dépendance d'un certain fantasme par exemple, et de considérer que ce n'est pas parce qu'on vient le trouver comme étant ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir, il sait, puisque justement ce sur quoi on le consulte c'est non pas sur ce qui est en marge d'un savoir quelconque, que ce soit celui du sujet ou que ce soit le savoir commun, que c'est justement sur le point qui se présente comme étant ce qui échappe au savoir, à savoir radicalement sur ce qui pour chacun est ce qu'il ne veut pas savoir. Pourquoi ne veut-il pas le savoir si ce n'est parce que c'est, parce que c'est là quelque chose qui le met en question comme sujet du savoir, ceci au niveau de l'être le plus simple et disons le moins informé. Que l'analyste ne croie pas pouvoir s'introduire dans une pareille question, à purement accepter ce qui lui a été déféré comme rôle dans cette forme du sujet supposé savoir, puisqu'il sait bien qu'il ne sait pas, que tout ce qu'il pourra forger comme savoir propre

risque de ne pas se constituer autrement qu'il ne ferait d'une défense contre sa propre vérité. Tout ce qu'il construira comme psychologie de l'obsessionnel, tout ce qu'il incarnera dans telle ou telle tendance dite primitive, n'empêchera pas, qu'à mesure que plus loin se poussera cette relation qu'on appelle le transfert, il sera mis en question sur le mode fondamental qui est celui de la névrose en tant qu'il comporte le jeu glissant de la demande et du désir. Il ne sait pas, il ne sent pas, que rien ne saurait se déplacer quand il ne sent effectivement pas que c'est son désir que la demande hystérique intéresse ; que c'est sa demande que le désir de l'obsessionnel veut faire surgir à tout prix, ce qui selon la loi pour chacun règle leurs rapports avec leur partenaire, il ne suffit pas que cet appel il y réponde en démontrant à chacun de ses questionnants qu'il y a là telles formes déjà qui sont passées, reproduites, qu'il recule la question vers je ne sais quelle répétition toujours bien sûr rétroactive, assurément dimension essentielle à faire saisir au sujet, ce qu'il a laissé tomber de lui-même sous la forme d'un irréductible noyau. Mais sans échafaudage, tant de constructions compliquées destinées à rendre compte des résistances, des défenses, des opérations du sujet, de tel et tel gain plus ou moins désirable, peuvent ne représenter que superstructures au sens de constructions fictives destinées pour l'analyse à le séparer de ceci où en fin de compte il est traqué qui finit par représenter pour le sujet ce à quoi le progrès analytique doit enfin le faire renoncer : cet objet à la fois privilégié et objet-déchet à quoi il s'est lui-même accolé et qui finit par mettre l'analyste dans une position si dramatique puisqu'il faut qu'il sache lui-même à la fin, éliminer de ce dialogue comme quelque chose qui en tombe

et qui en tombe pour jamais. Cette discipline qui, contraire à celle qui compte sur je ne dirai pas le savant, car le savant de la science moderne c'est quelqu'un qui a un rapport singulier avec ce qu'on peut appeler socialement sa surface avec sa propre dignité qui est tellement loin de cette forme idéale, qui est au fond, qui constitue le statut de sa dignité, de celui qui sait et qui touche, de celui qui par la présence de sa seule autorité opère et guérit, que ce n'est pas au savant que je m'en remettrais mais chacun sait que ce qui est tellement nouveau, qui spécifie les formes les plus actuelles de la recherche scientifique ne sont pas, ne sont nullement identifiables aux types traditionnels de l'autorité savante. La voracité avec laquelle ceux qui entendent ce que j'enseigne déjà depuis tant d'années, se ruent, c'en est dérisoire, sur mes formules pour en faire de petits articles donc chacun en fin de compte ne pense rien d'autre que ceci, qu'ils se pareront de mes plumes, tout ceci bien sûr pour se donner les gants d'avoir fait un article qui tient debout. Rien n'est plus contraire à ce qu'il s'agirait d'obtenir d'eux à savoir justement à conquérir la juste situation de dépouillement, de démunissement dirai-je qui doit constituer celle de l'analyste en tant qu'il est un homme entre d'autres qui doit savoir qu'il n'est ni savoir ni conscience, mais dépendant aussi bien du désir de l'Autre que de sa parole. Tant qu'il n'y aura pas d'analyste qui m'aient assez bien entendu pour arriver à ce point, bien sûr il n'y aura pas non plus c'est que cela engendrerait aussitôt à savoir ces pas essentiels où nous en sommes encore à attendre dans l'analyse et qui redoublant les pas de Freud la ferait de nouveau avancer.

# Psychothérapie et psychanalyse dans différents pays

Cristina Burckas

Ce texte est l'exposé d'un travail présenté lors d'une session de formation Apertura-F.E.D.E.P.S.Y. intitulée « Les psychothérapies vues sous l'angle de la psychanalyse », les 19 et 20 mars 2010 à Strasbourg.

Le sujet de mon exposé porte sur le rapport entre psychothérapie et psychanalyse sous l'angle de l'histoire de la psychanalyse en Allemagne. Je commence par les mots de Freud : « Il existe de nombreuses manières et voies en psychothérapie. Toutes celles qui ont pour but la guérison sont bonnes [...]. Nous avons développé la technique de la suggestion hypnotique, de la psychothérapie par détournement, par l'exercice, par la provocation des affects pertinents. Je ne méprise aucune d'elles et les utiliserais dans les conditions adéquates »<sup>1</sup>. Cette citation, traduite par mes soins, se trouve dans le texte intitulé *De la psychothérapie* de 1904. Si malgré tout, Freud s'est décidé pour la méthode analytique de la psychothérapie, comme il l'appelle ici, c'est parce que « c'est celle qui opère avec le plus d'insistance, celle qui porte le plus loin et par laquelle on obtient le changement le plus considérable du malade. »

Donc, la psychanalyse est d'abord une psychothérapie. Et elle est en même temps son contraire. C'est ainsi que dans le paragraphe suivant, Freud met en garde contre la confusion de sa méthode avec la suggestion hypnotique, étant donné qu'entre les deux existe l'antagonisme le plus grand. Il établit ici un lien avec la comparaison faite par Léonard de Vinci sur le rapport à l'art, soutenant que le peintre est celui qui opère *per via di porre* et le sculpteur *per via di levare*, tout comme la technique suggestive agit *per via di porre* en ajoutant quelque chose — dans le cas présent la suggestion — pour empêcher la manifestation de ce qui est considéré comme pathogène. Par contre, la thérapie analytique ne veut rien ajouter, ne veut rien apporter de nouveau, mais elle veut — *per via di levare* — enlever, retrancher ; pour que puisse advenir au langage quelque chose de la vérité du sujet, ainsi que j'aimerais l'ajouter.

Il est tout à fait possible que la question de la différence entre psychothérapie et psychanalyse aujourd'hui ne suscite qu'étonnement parmi une grande partie des collègues allemands. Depuis qu'en 1967 la psychanalyse a accédé au statut de thérapie reconnue par les caisses d'assurance-maladie — sous la dénomination de psychothérapie analytique —, cette différenciation a perdu de plus en plus de son importance. Certes, son intégration au système de santé n'a été pas totalement exempte de tensions. Ainsi du côté psychanalytique, il régnait un

fort scepticisme sur la capacité de la psychanalyse à exister dans les conditions telles qu'elles avaient été déterminées par le Ministère du Travail. Ce fut surtout l'introduction de la prescription d'une expertise préalable en tant que troisième instance qui a provoqué les plus grandes réserves. Lorsque Freud indiqua que la situation analytique ne supporte pas un troisième, l'indication était encore présente dans les cercles psychanalytiques de cette époque.

Ce furent probablement les avantages qu'on attendait d'un rattachement de la psychanalyse au système officiel des caisses d'assurance-maladie qui ont fait pencher la balance. Et c'est la psychanalyse en soi qui a payé l'addition. Pour obtenir la reconnaissance de la part du système de santé, il fallait suivre un cursus dans l'un des instituts psychanalytiques officiellement reconnus, formation dont le contenu se devait d'être conforme aux directives en matière de psychothérapie. De cette manière, le diplôme obtenu dans l'un de ces instituts est devenu la voie royale pour bénéficier de la tarification du système.

Ici s'offre une comparaison très intéressante : en 1967, au moment même où se joue ainsi le destin de la psychanalyse en Allemagne, Lacan propose un nouveau mode de fonctionnement pour l'École freudienne de Paris avec la procédure de la passe. C'est alors qu'il énonce ce qui sera connu partout comme *La Proposition du 9 octobre 1967*, où il revient tout d'abord sur ce qu'il définit comme un principe : « Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même ». Mais que devient la place de l'analyste quand c'est l'Etat qui autorise ?

D'ailleurs, la psychanalyse a été la première méthode à être admise dans le catalogue des prestations ; la psychothérapie comportementale, elle, n'y est entrée qu'après 1980. Il ne faut pas oublier que les efforts entrepris pour intégrer la psychanalyse dans le système de santé sont partis des psychanalystes qui, à cette époque, occupaient une position de premier plan dans le paysage psychanalytique. Non seulement ils ont joué un rôle actif dans les accords sur les directives, en allemand les *Psychotherapie-Richtlinien*. Ils ont aussi accepté des compromis dans le but de faire coïncider une psychothérapie d'orientation psychanalytique avec le concept de maladie, tel qu'il était défini par les normes juridiques de cette époque, tout en y incluant les exigences légales de nécessité, d'utilité

et de rentabilité. Comme on le verra plus tard, ces compromis ont eu des conséquences désastreuses sur le futur développement de la psychanalyse.

Autre compromis, lors de ces négociations : une nouvelle forme de psychothérapie analytique, limitée à la solution du conflit, plus courte et plus rentable, dont la traduction littérale serait « psychothérapie fondée sur la psychologie profonde », désignée généralement par le sigle *TfP*. Quand la nouvelle loi en matière de psychothérapies est entrée en vigueur, en 1999, c'était, avec la psychothérapie analytique et la psychothérapie comportementale, l'une des trois procédures reconnues par le système de prestations. Je voudrais insister sur le fait qu'à l'origine, la psychologie profonde s'appuyait sur des concepts psychanalytiques. Elle n'était pas un traitement indépendant. Actuellement, la tendance à s'établir comme une thérapie théoriquement indépendante s'impose de plus en plus pour justifier une forme de traitement qui, à la base, a vu le jour à des fins totalement étrangères à l'expérience clinique. Avec la nouvelle loi en matière de psychothérapies, nombre de thérapeutes qui jusqu'alors n'avaient pas de diplôme dans l'une des formations reconnues, ont pu suivre un cursus accéléré de quelques mois pour obtenir une espèce de diplôme de psychologie profonde et ainsi accéder au remboursement des caisses. L'évolution ultérieure de la situation a contribué à ce que la psychologie profonde soit aujourd'hui la forme de psychothérapie la plus pratiquée en Allemagne, passant même devant la psychothérapie comportementale. Si à l'époque de Freud, le terme de « psychologie profonde » impliquait la notion de l'inconscient — chez Jung, par exemple —, aujourd'hui, dans sa nouvelle version, il ne reste plus grand-chose de ce concept fondamental de la psychanalyse. L'inconscient est devenu un concept démodé, dépassé, sans véritable portée. Ce qui compte dans le conflit, c'est sa solution. En même temps, le terme de « psychanalyse » est de plus en plus substitué par celui de « psychothérapie fondée sur la psychologie profonde », avec le risque de disparaître entièrement.

Cela ne signifie pas que la psychanalyse, et avec elle son nom, sont sur le point de disparaître. Rien de cela. En parallèle au parcours que je viens de décrire, on a vu apparaître, dans les années 1990, un mouvement initié par des analystes de langue allemande, dont je fais partie, et dont la priorité, dès le début, a été la transmission de la psychanalyse freudienne, ainsi que sa lecture par Lacan. Dans d'autres disciplines également, avant tout dans le domaine des sciences humaines, l'intérêt pour l'œuvre de Freud est loin d'être éteint, de même que la pensée de Lacan n'est plus inconnue. Mais dans les instituts de psychanalyse issus de l'ancienne Société allemande de psychanalyse, constituée

lorsque Karl Abraham a tenu son historique discours inaugural de 1910, la formation a été tellement marquée par son assimilation au système officiel de santé, que la psychanalyse s'est convertie peu à peu en psychothérapie, bien que d'orientation psychanalytique.

Voilà pour ce qui concerne la situation de la psychanalyse en Allemagne. Se pose la question de savoir si l'évolution que je viens d'esquisser aurait pu être évitée. Le fait que les analystes ont contribué à l'intégration de la psychanalyse au système de santé officiel, ne dénonce-t-il pas que le discernement fait entre psychanalyse et psychothérapie, tel qu'il est précisé par Freud dans son texte de 1904, n'est plus porteur en 1967 ?

Il faut dire que le terme de psychanalyse a été introduit pour la première fois en 1924 dans le catalogue des tarifs médicaux. L'initiative venait de Ernst Simmel, à l'époque membre dirigeant de la *Berliner Psychoanalytische Vereinigung*. La position de Freud par rapport à ce sujet est explicitée dans son texte sur la question de l'analyse profane, la *Laienanalyse*, paru en 1926 : « Nous ne trouvons pas souhaitable que la psychanalyse soit avalée par la médecine et qu'elle se trouve ensuite rangée définitivement dans le chapitre de la psychiatrie [...] parmi les procédés tels que la suggestion hypnotique, l'autosuggestion ou la persuasion, qui, création de notre ignorance, doivent leurs brefs effets à l'inertie et à la lâcheté des masses humaines. Elle mérite un sort meilleur, et j'espère qu'elle le connaîtra. » La psychanalyse s'est constituée en se détachant de la médecine. Ce travail de délimitation est ce qui a orienté et oriente encore de nos jours la doctrine psychanalytique. Si cet aspect est négligé, la psychanalyse ne court-elle pas le risque de perdre ce qui fait sa spécificité ?

À peine dix ans plus tard, alors que le national-socialisme arrive au pouvoir en Allemagne et que les collègues juifs doivent quitter la *Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft* (DPG), les psychanalystes allemands qui sont restés, non seulement cèdent devant les exigences du gouvernement nazi, mais consentent aussi volontiers à la mise au pas, en allemand la *Gleichschaltung*, à l'ordre du jour. En justifiant leur comportement par la nécessité de sauver la psychanalyse, ils n'ont aucun problème à assister à l'intégration de la Société psychanalytique dans l'Institut allemand de recherche psychologique et de psychothérapie (*Deutsches Institut für Psychologische Forschung und Psychotherapie*), dont le président est un certain Matthias-Heinrich Göring, neveu de Hermann Göring, l'un des plus grands criminels du III<sup>e</sup> Reich.

On ne peut pas ne pas voir l'ambivalence vis-à-vis du fondateur de la psychanalyse, ainsi que vis-à-vis

de la psychanalyse elle-même. Annemarie Dührssen, à l'époque étudiante à l'Institut de la DPG dont elle sera plus tard membre d'honneur, écrit dans son livre intitulé *Un siècle du mouvement psychanalytique en Allemagne*<sup>2</sup>, paru en 1994, qu'en dépit de l'autodafé des œuvres de Freud et de la diffamation de sa doctrine, les membres du groupe psychanalytique jouissent, je cite, « d'une liberté et d'une indépendance d'organisation totales », certes dans la mesure où ils appartenaient à l'institut de Göring.

Il se peut que ce soient des motifs d'ordre politico-idéologique, ou simplement l'inertie et la lâcheté nommées par Freud qui aient déterminé le comportement de ces psychanalystes. Mais on peut aussi se poser la question dans quelle mesure ce qui est spécifique à la psychanalyse et ce qui la démarque des psychothérapies a gardé sa validité pour les analystes restés en Allemagne. À ce propos, je voudrais citer l'écrivain et psychanalyste Hans Keilson : « Si la psychanalyse cesse de démasquer le monstrueux et qu'elle essaye de s'arranger avec l'arrogance et l'abus de pouvoir sans aucune contradiction, elle cesse d'être "scandaleuse", ce qu'elle a été dès le début ; elle dénature ses propres exigences et se réduit elle-même à une forme quelconque de thérapie, utilisable même dans les moments d'absence de liberté la plus totale »<sup>3</sup>.

Parmi les thérapies qui ont pu se développer sous le régime nazi, on trouve la néo-psychanalyse de Harald Schulz-Henke, qui, à cette époque, comptait de nombreux adhérents. Basée en grande partie sur les thèses d'Adler, c'était la tentative de concevoir la psychanalyse à partir du conscient. Dans ce nouveau concept, l'inconscient cède la place au concept de l'intentionnalité. Le but est d'obtenir une théorie claire et nette, pouvant servir de méthode thérapeutique courante, capable d'atteindre un grand nombre de patients, avec pour résultat d'aplanir toutes les contradictions et les imprécisions de la psychanalyse. Ce qui reste n'est plus qu'une psychanalyse vidée de ses concepts fondamentaux et dans laquelle aussi bien l'inconscient que la sexualité n'ont plus de rôle à jouer.

Après 1945, Schulz-Henke s'est mobilisé pour faire de la psychanalyse — ou ce qu'il en restait — une méthode de traitement officiellement reconnue. Dans la mesure où les défenseurs de la néo-psychanalyse ont débarrassé la psychanalyse freudienne du « scandaleux », il ne reste plus rien qui puisse faire obstacle à son introduction dans le système de santé et à son adaptation aux directives. C'est ainsi que Annemarie Dührssen par exemple, élève et étroite collaboratrice de Schulz-Henke, a fortement contribué à créer les conditions nécessaires pour que la psychanalyse, transformée en psychothérapie, figure aujourd'hui sur la liste des prestations prises en charge par le système de santé au numéro 35210. La psychanalyse réduite à un numéro — c'est pire que tout ce que Freud avait pu imaginer.

Aujourd'hui, la théorie de Schulz-Henke n'a guère d'adhérents. Ce qu'il en reste est, il me semble, une ambivalence générale envers la psychanalyse freudienne comme envers son fondateur. Mais le fait que dans le catalogue des caisses d'assurance-maladie, la psychanalyse soit aujourd'hui une prestation de plus, sous le terme de psychothérapie analytique, a enraciné une compréhension réduite et atrophiée de la psychanalyse qui, de cette façon, ne se discerne plus d'une psychothérapie.

Mais l'ambivalence envers la doctrine de Freud n'est pas nouvelle. Dans une lettre à Jung datée de l'été 1907, Freud écrit : « Il se peut que l'Allemagne ne s'intéresse à notre affaire que lorsqu'un grand ponton l'aura solennellement reconnue. Le chemin le plus court serait peut-être d'éveiller l'intérêt du Kaiser Wilhelm, puisqu'il comprend tout. » Dans les cercles de la psychiatrie allemande, l'accueil initial de la théorie freudienne était donc plutôt réservé. Là où elle était acceptée, il s'agissait surtout de la méthode cathartique. Fondée sur les thèses de Breuer lors de son expérience avec Anna O., la théorie cathartique comprenait la détection et l'abréaction sous hypnose des événements qui ont provoqué les symptômes. Elle repose sur l'idée que la cause était une abréaction insuffisante des affects et que la guérison advenait par déchargement des affects au niveau verbal. La méthode cathartique suppose donc la restitution d'un état d'harmonie antérieur auquel il faut revenir. Nous sommes ici dans le champ de la thérapeutique. Comme Lacan le fait remarquer : « Il n'y a aucune définition possible de la thérapeutique si ce n'est la restitution à un état premier. Définition justement impossible à poser dans la psychanalyse »<sup>4</sup>.

Il ne faut pas oublier que la tendance à revenir à un état premier est étroitement liée à ce que Freud décèle comme le principe premier de fonctionnement de l'appareil psychique, c'est-à-dire la tendance à rabaisser la tension de l'organisme au degré le plus bas possible, à la recherche de satisfaction, autrement dit au service du principe de plaisir. En ce sens, on pourrait dire que le niveau sur lequel opère la psychothérapie est celui du principe de plaisir. En allant au-delà du principe de plaisir, Freud découvre que ce qui pousse l'organisme à revenir à son origine, c'est-à-dire à cet état premier de non vie, n'est rien d'autre que l'expression de la pulsion de mort. En s'avérant de plus en plus comme l'obstacle le plus incontrôlable et le plus puissant qui empêche la réussite de la guérison, la pulsion de mort est devenue une notion indispensable à la psychanalyse sur laquelle se fonde une grande part de sa théorie.

Donc, là où Freud dit : « Nous avons développé la technique de la suggestion hypnotique, de la psychothérapie par détournement, par exercice, par la provocation des affects pertinents [...] »<sup>5</sup>, il se

trouve encore sur le terrain de la psychothérapie. Ce n'est que quand Freud substitue la méthode de l'abréaction des affects à celle de l'association libre que s'ouvre la voie qui conduit à la psychanalyse — c'est dans le texte des *Etudes sur l'hystérie*, écrit en collaboration avec Breuer et paru en 1895, que l'on peut suivre ce parcours<sup>6</sup>. En partant de l'idée que le patient a un savoir sur son symptôme, mais que ce savoir implique un autre lieu psychique — *einen anderen Ort* —, s'ouvre pour Freud la porte vers l'inconscient. À partir d'ici, il ne sera plus question de guérison au sens d'un retour à un état premier ; ce que Freud découvre par ce chemin sera justement l'incurable d'une irréductible jouissance.

Le fait d'être resté du côté de la méthode cathartique laisse supposer la présence d'une forte résistance à suivre Freud au moment où il quitte le champ de la suggestion pour inventer la psychanalyse. Freud n'a pas été sans remarquer cette résistance, même chez ses disciples. La tendance à apprivoiser la psychanalyse, à la libérer du scandaleux qu'implique le sexuel, à lui enlever le monstrueux du non rapport sexuel, a existé dès le début.

Le champ qui discerne la doctrine de la psychanalyse « est celui dont le sophiste et le talmudiste, le colporteur de contes et l'aède ont pris la force... », nous rappelle Lacan. Là où nous quittons ce champ, la psychanalyse risque de glisser vers le champ de la psychothérapie. Pas seulement en Allemagne.

---

<sup>1</sup> S. Freud, « Über Psychotherapie », GW, V.

<sup>2</sup> Annemarie Dührssen, *Ein Jahrhundert...*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1994.

<sup>3</sup> Introduction au catalogue de l'exposition *Hier geht das Leben auf eine sehr merkwürdige Weise weiter* (trad. française « Ici la vie continue d'une manière très étrange ») — De l'histoire de la psychanalyse en Allemagne, K. Brecht e.a., Ed. M. Kellner, à propos du 34e congrès du IPA à Hamburg (1985).

<sup>4</sup> J. Lacan, *Autres écrits, Proposition du 9 octobre 1967* sur le psychanalyste de l'École : « ...il n'y a aucune définition possible de la thérapeutique si ce n'est la restitution d'un état premier ... définition justement impossible à poser dans la psychanalyse ».

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>6</sup> Les analyses qui y figurent ont amené à Freud à abandonner la technique de l'hypnose au profit d'une technique de concentration, dans le but de permettre le surgissement des associations par l'effort exigé en vue de l'abstention de toute critique à l'égard de ce que Freud a défini comme *Einfall*.

# LECTURE DE SEMINAIRE

## **Les trois matrices**

Michel Forné

*Ce texte est une lecture personnelle du chapitre intitulé « Les trois matrices » dans le séminaire D'un Autre à l'Autre (1968-1969). Il a été prononcé en octobre 2009 à Mulhouse, dans le cadre d'un groupe de travail portant sur ce séminaire.*

A la fin du chapitre précédent page 150, Lacan nous rappelle que l'enfer qui nous est éventuellement promis après la vie, n'est pas à chercher bien loin. Nous y sommes déjà !

Le « a » est à entendre au long de ce chapitre, comme l'objet a lacanien mais également dans la façon dont Lacan formule le « b » de l'énoncé pascalien, c'est-à-dire les plaisirs d'une vie libertine. Cet a, en ce qu'il est fait du désir de l'Autre, nous lui courons après, et par de vaines tentatives nichées tantôt dans l'intimité de nos pensées, tantôt au cœur même de nos actes, nous nourrissons le secret espoir notre vie durant, d'en raccourcir la distance qui nous en sépare irrémédiablement.

Cet a conserve cette longueur d'avance par rapport au 1. Ce 1 est posé, corrélativement aux démonstrations numériques (dont Lacan se sert au cours des chapitres VIII et IX à propos des rapports présents dans les suites mathématiques de Fibonacci) et au trait unaire noté « l'UN » que nous préciserons plus loin.

L'invariance de ce rapport (1/a) est pareillement retrouvé dans celui de la divine proportion du nombre d'or, souvent désigné par la lettre  $\phi$  en l'honneur du sculpteur Phidias qui l'aurait utilisé pour concevoir le Parthénon.

### **Notes liminaires**

Ce chapitre qui, tout au long du séminaire *D'un Autre à l'Autre*, tourne autour du « Je suis ce que Je est », et se déploie partant de l'énoncé suivant : « L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole », est particulièrement dense et ardu.

C'est dans une élaboration d'après coup qu'est donc né cet exposé. Cette perlaboration ne se veut pas interprétative, elle provient seulement du lieu où réside à cet instant ma subjectivité et n'a été que le tropisme du désir de son auteur.

Perdu dans une attention flottante, les trois matrices, m'ont évoqué les trois Parques, divinités maîtresses du sort des hommes, équivalentes romaines des Moires grecques. Elles vivaient dans un palais où les destinées des hommes étaient gravées sur le fer et sur l'airain, de sorte que rien ne pouvait les effacer. Cette notion de trace et d'effacement reviendra, tout au long de mon propos.

Des Parques, mon esprit a fusé vers Arthur Rimbaud et son autre « Je ». Puis vers le cogito cartésien avec son doute élevé au rang de certitude. Nous survolerons Nietzsche en ce qu'il appuiera la division intime du sujet. La pensée ontique de Heidegger se profilera à l'horizon, éclairant à jour frisant l'Être de Parménide et des présocratiques. Nous amorcerons alors une descente à la verticale de l'Angleterre shakespearienne avec la tirade d'Hamlet, et je tenterais enfin de poser mon vieux coucou sur la piste de Lavoisier pour qui « rien ne se perd, rien ne se crée, mais tout se transforme ».

### **Du ETRE et du JE**

Le « a » du pari de Pascal ou l'objet a de Lacan seraient-ils inclus dans le sujet, avant même que ce sujet soit pensant ? Le sujet serait-il même l'émanation d'un objet « a » venu d'un lieu autre, d'un prédécesseur qui, l'ayant plongé avant même sa conception dans un bain de langage, préfigurera l'endroit d'où il ne pensera pas selon l'inversion lacanienne du cogito ? (Je pense où je ne suis pas et je suis où je ne pense pas).

Il est « a », puis seulement se met à penser. Mais à dire « il est », qu'est-ce à dire ? Le parlêtre serait-il pensêtre ?

Pour la linguistique, le verbe être, est rattaché à la vie, au vivant, en sanskrit ( *assu* ) ayant dérivé en *estí, est, ist* ; le subsistant-par-soi (*eigenständig*) dont parle Heidegger dans *Introduction à la métaphysique* (1953).

Pour la philosophie, l'être est une notion particulièrement complexe et qui a varié de l'Antiquité jusqu'à l'ontologie contemporaine. Du concept d'inaltérable de Démocrite opposé à la *doxa* changeante en passant par l'onto-théologie kantienne et même plus récemment une ontologie de la physique quantique, l'essence de l'être est loin d'être univoque.

Pour la psychanalyse, il n'y aurait d'être qu'effet de langage. Il n'y a pas d'être au sens propre, de même qu'il n'y a pas absence d'être non plus. Tout comme Serge Leclair disait que la *mort* était un *mot* qui ne manquait pas d'R, je dirais de *l'être*, qu'il est un *e(n)tre* qui ne manque pas de haine. Peut-être un entre-deux-êtres ?

J'ai eu envie de confronter ces positions entre elles en ce qu'elles cherchent toutes à définir quelque chose de ce que Hegel nommait l'en-soi. Elles seront de fait insuffisantes, mais j'espère au moins source de réflexion. Elles m'ont donné envie d'en savoir un peu plus sur les interrogations que d'autres ont mené en leurs temps et qui ne cessent d'être actuelles.

Rimbaud (1854-1891) formule « Je est un autre ».

Cette formule aux allures de paradoxe semble identifier le sujet, avec son contraire « un autre », qui lui serait indéfini et étranger. Cette scansion suppose une conception de l'individu, où le « je » s'apparaîtrait à lui-même comme acteur, tout en parlant de lui à la troisième personne, laissant planer ainsi un doute quant à la responsabilité même de ses décisions. « Je » fait, mais est-ce bien de moi qu'en vient l'initiative ? Serait-ce un « il fait » ? Ou encore « Je fait-il » ?

Quand Rimbaud, dans la « Lettre du voyant » qu'il adresse à Paul Demeny le 15 mai 1871 s'exclame « Je est un autre », il professe une conception originale de la création artistique : le poète ne maîtrise pas ce qui s'exprime en lui pas plus que le musicien, l'œuvre s'engendre en profondeur... Rimbaud poursuit : « ...j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène. »

Mais si « Je est un autre », s'il n'y a pas en réalité d'identité stable de soi, d'où provient cette schize et comment penser nos relations aux autres ? Quelles sont les manifestations du sujet qui donnent à penser qu'il est autre en lui-même ?

Nous pourrions dire avec le poète, qu'il y a de l'autre dans mon je. Le regard surpris du peintre dont la propre main viendrait d'esquisser de l'inattendu.

Mais de quoi puis-je être absolument certain ? La conception cartésienne du sujet s'oppose à la formule de Rimbaud. Pour lui, « Je pense, **donc** je suis » s'inscrit dans un procès de déduction logique

qui dirait « Je est bien moi » ou « Je n'est pas un autre ».

Dans la première des *Méditations métaphysiques*, Descartes se propose de douter de tout, dans l'espoir de trouver de l'indubitable et de repenser ainsi tout l'édifice du savoir. Il pousse le doute jusqu'à douter de la fiabilité même de ses pensées : c'est l'hypothèse du malin génie ou du Dieu trompeur, mais dans la *seconde Méditation*, la certitude « Je suis, j'existe », surgit au sein de ce doute radical. Il déclare : « Ce que je pense peut-être faux mais il est absolument certain que je ne peux penser sans être. »

« Chacun est conscient de soi et responsable de ses actes envers les autres et envers l'autre absolu qu'est Dieu. » Cette onto-théologie sera critiquée notamment par Lévinas.

Chez Descartes, « Je » n'est pas un autre mais porte **la marque** du tout autre.

Le rêve lui-même induit un doute qui conduit à une certitude : celle que quelque chose tente de s'en dérober, ce qui ne peut que conduire au doute de ce qu'on en a retenu. Le doute à donc partie liée avec la certitude.

Au *cogito ergo sum*, Nietzsche oppose un :

« Quelque chose pense en moi ».

Nietzsche conçoit le sujet comme un système de forces qui ont chacune leur perspective propre et veulent l'imposer aux autres.

« Il y a en l'homme autant de consciences qu'il y a de forces plurielles ( Freud les nommera pulsions) qui constituent et qui animent ce corps », dit-il.

Il isole de ces consciences multiples, un intellect, qu'il met à l'écart de la masse des pensées grouillantes. Je cite : « L'intellect est comme une aristocratie régnante, une conscience d'un rang supérieur : il ne lui parvient que des expériences filtrées »... Il écrit : « Chacun des actes de volonté de l'homme suppose en quelque sorte l'élection d'un dictateur auquel l'intellect laisse alors libre cours. » Ne vois-t-on pas là, poindre le surmoi freudien ?

C'est une description qu'on pourrait qualifier de **politique** de la conscience nietzschéenne. Selon ses analyses, si l'homme vivait en solitaire il aurait pu se passer de conscience, tout comme il aurait pu se passer de langage. La conscience est apparue dans ses rapports à l'autre dont elle dépend ; la conscience est d'abord conscience de ce tout supérieur et autre, auquel elle se subordonne (elle est conscience aliénée).

Par cette conscience aliénée, pense Nietzsche, l'homme ne saisit pas son soi irréductible, mais n'en perçoit que la partie la plus commune, car le langage est lui-même fait de noms communs. La conscience n'est pas le lieu de la subjectivité mais plutôt le reflet de son existence collective.

C'est une conscience de l'altérité et du coup le sujet s'en trouve « altéré ». Pour minimiser cette altération « autrisante », il va viser un mouvement centripète dans une sorte de retour narcissique.

Nietzsche propose une philosophie du devenir où chacun est appelé à l'authentique réalisation de soi, dans un : « Deviens ce que tu es ! Restaure en toi la pleine force de tes instincts créateurs, n'accepte pas de caricature de toi-même » (*Le Gai savoir*, 1882). A notre époque, on retrouve des traces de ce discours, perverties par celui des techniques managériales qui de façons littéralement sophistiquées, incitent à devenir le tigre qui sommeillerait en soi, dans l'intérêt mercantile d'un autre qui pourra en tirer profit. Il pourrait se sous-titrer : « Deviens ce que je veux que tu sois » dans une dialectique du *sous-maître* ... à écrire comme on voudra.

Se dessine là les contours de la plus-value dénoncée par Marx et que Lacan a nommé *plus-de-jour*, particulièrement au cours de ce *Séminaire XVII*.

Si on transposait chez Nietzsche la formule « Je est un autre », elle pourrait se diffracter en une polysémie allant de la multiplicité des forces constituant le Soi du corps : « Je est plusieurs autres » ou bien dénoncer la réduction morale dans laquelle serait pris l'individu qui se soumettrait au moule des exigences collectives : « Je hais les autres. »

Si « Je » était rigoureusement un autre, pourrait-il promettre quelque chose à quelqu'un et s'y tenir ? Promettre, c'est pourtant s'engager, dirait Blaise Pascal. Peut-on accepter de limiter aujourd'hui sa liberté d'action en s'engageant pour demain ? Si chacun est toujours un autre en puissance, n'est-il pas aberrant et hypocrite de promettre ?

« Toi qui deviens toujours autre dans un monde social où les intérêts fluctuent, souviens-toi que les promesses qu'on te fait ne valent pas plus que les serments d'amour... » (Machiavel dans *Le Prince*).

Pour Heidegger, la question de l'être se pose à la lumière de celle de l'étant, telle qu'elle était déjà posée avant Socrate. Pour lui, la question de l'être est tombée dans l'oubli, et l'on a oublié cet oubli même. On verra que cette conception résonne également avec celle de Lacan au sujet de l'effacement de l'effacement. L'étant est un être réel, concret, existant. Il est étant du seul fait d'être au monde. De cet état d'étant, il a une compréhension de l'être dite *ontique*. L'étant est cet homme privilégié en ceci qu'il a toujours déjà une certaine entente de l'être, une certaine compréhension implicite de ce que signifie « Être » pour les étants qui l'entourent. La science est un exemple de connaissance ontique en ce qu'elle n'interroge pas les présupposés de ses relations aux objets. Elle les prend comme une axiomatique dont elle se servira dans ses diverses monstrations. Il est, et a toujours été, tout comme la constance parménidienne.

La question de l'être de l'étant, quant à elle, est dite *ontologique* en ce qu'elle ne découle pas d'un présupposé implicite. Elle nécessite de ré-interroger l'origine du lien.

D'après ce qu'en suggère Heidegger, l'histoire de la philosophie est l'histoire de « l'oubli de l'Être en adoptant le point de vue de l'étant ». Ainsi plongée dans l'oubli de sa provenance, elle va céder la parole de l'être, jusque devant l'autel de la science, quitte à s'y noyer comme autant de marins impuissants face aux chants des sirènes d'un sophisme toujours séducteur. Lacan dit la même chose (p. 159) quant il écrit : « Toute la tradition philosophique bute sur la réfutation de l'argument ontologique. »

Le sujet de l'être ou l'être du sujet peut également se questionner sous l'angle de la tragédie d'Hamlet (texte publié en 1603) à laquelle Freud et Lacan se sont intéressés (J.D. Nasio in *Les yeux de Laure*, p. 124 ).

Monologue, acte 3, scène 1 :

*«Être, ou ne pas être, c'est là la question.  
[...] Mourir..., dormir,  
rien de plus... et dire que par ce sommeil  
nous mettons fin aux maux du cœur et aux mille  
tortures naturelles  
qui sont le legs de la chair: c'est là un dénouement  
qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir..., dormir,  
dormir! peut-être rêver ! Oui, là est l'embarras.  
Car quels rêves peuvent-ils nous venir dans ce  
sommeil de la mort,  
quand nous sommes débarrassés de l'étreinte de  
cette vie ?  
[...]  
Qui voudrait porter ces fardeaux,  
grogner et suer sous une vie accablante,  
si la crainte de quelque chose après la mort,  
de cette région inexplorée,  
d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la  
volonté,  
et ne nous faisait supporter les maux que nous  
avons  
par peur de nous lancer dans ceux que nous ne  
connaissons pas?  
Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches...*

Dans ce passage, le héros interroge l'ambivalence de ses désirs. Céder ou résister à ses pulsions ? Éros et Thanatos dans le même lit. Il hésite, ne sachant pas encore ce qui, de son corps, viendra le soustraire aux déplaisirs de sa vie ? Le sommeil, ou la mort ? Être encore ou ne plus être ? Oublier ou tuer ? En rêver ou passer à l'acte ?

Comme disait Alphonse Allais, « partir c'est mourir un peu mais mourir c'est partir beaucoup ».

Et plus encore que la mort ou le sommeil, ce sont les rêves qui l'inquiètent. D'une voyelle (u- mourir) à une consonne (d-dormir), leur anagramme parle d'une ressemblance quant à l'issue des tourments (*mourir-dormir*).

Les rêves ont la capacité de le rendre étranger à lui-même. Comme la mort, ils sont une *terra incognita* alimentant les craintes d'un au-delà punisseur. C'est l'inquiétante étrangeté de son propre onirisme qui le rend lâche à son désir audacieux.

Cet être-là, dit une fois de plus la division intime de l'âme humaine. La présence de certitudes sans cesse lézardées. La crainte de la puissance accordée à l'*Unbewusste* en ce qu'il pourrait faire irruption à la conscience et menacer nos prétentions.

Craintes de son en-soi et maladroites mesures de protection face à nos désirs, le refoulement névrotique ira jusqu'à re-découper le corps de l'hystérique, figer les pensées de l'obsessionnel ou disloquer le monde du phobique pour tenter d'échapper au possible impossible, j'ai nommé le Je de la Jouissance et le roc de la castration.

### **A-t-il l' « a » ? ou sur la trace des Huns...**

Avant de s'être perdu dans des méandres philosophiques, nous disions que cet objet *a* était né et était teinté de la marque du UN. Mais qu'est-ce donc que ce UN ?

C'est au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, que Lacan constata sur une côte de renne pré-historique datant de 30 000 av. J.-C., la présence de marques, de traits taillés ayant signifié quelque chose et dont cette signification s'est perdue. Cette trace pouvant servir de compte de départ, de zéro absolu, sera vouée à l'amnésie d'elle-même, dans une sorte de trou de mémoire.

Ici, l'identité ne se fonde pas sur l'apparence de la bête c'est-à-dire l'imaginaire. Le trait n'imageait pas la bête, il la disait, il la symbolisait. Ça parlait de quelque chose.

Lacan, pour élaborer ce qu'il en est du UN, va s'appuyer sur le concept freudien de l'*einzigiger Zug*, lui donnant la traduction de trait unaire, littéralement « un seul trait ». Cet *einzigiger Zug* est défini dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* de Chemama et Vanderersch, comme un « signifiant sous forme élémentaire qui rend compte de l'identification symbolique du sujet ».

Cette identification fait suite à la supposée perte d'un objet chez le sujet, perte remplacée par une compaction, n'empruntant qu'*un seul trait* au grand Autre. « L'objet perdu » était donc déjà une allusion à ce grand Autre, mais le trait unaire en reprendra les caractères dans une économie psychique minimale (une paire signifiante), mais en y maximisant le « rendement » du lien, en un pelotonnage façon double hélice d'ADN dans chacun de nos chromosomes. Le trait unaire sera une allusion d'allusion.

Pour Freud il y a trois types d'identification :

- une au père (identification cannibalique, identification au père de la horde primitive),
- une au trait unaire (identification fondatrice),
- une à l'Autre (identification de nature hystérique).

Pour la seconde occurrence qui nous occupe ici, il énonce que le sujet *s'identifie* à un trait unique de l'objet perdu. Le sujet *devient* l'objet perdu dans son fantasme fondamental. Pour le dire autrement : le sujet se fait l'objet qu'il fantasme avoir perdu.

Si on pouvait rebrousser le chemin de la succession des signifiants qui s'égrainent comme autant de maillons dans la chaîne du discours, on tomberait sur ce trait unaire. Dans le *Séminaire II*, Lacan utilisera le terme d'« acéphale » avant celui d'unaire, exprimant par là, une chose sans tête dont rien ne dépasse. Le UN est ainsi un signifiant primordial, support d'une trace subsumante dont chaque élément qui en dérive ferait partie d'un tout de départ. De cet UN, le sujet se mettra à en semer la marque à tous vents.

Cette pollinisation n'est pas que commémoration, elle est le foisonnement d'une tentative de récupération de l'empreinte unaire, c'est-à-dire de la jouissance mythique pleine et entière. Chaque signifiant sera dès lors un ersatz de UN par différence à celui qui le précède et à celui qui lui succède dans le bla-bla du discours courant.

Pourtant, répétition n'est pas recommencement. Elle est toujours effet de synthèse et de lyse, tout comme en chacun de nos os vivants. Reproduire n'est pas recopier, et comme l'aphorise René Char : « Tout acte est vierge même répété. »

Quand bien même l'équivoque existe quant on parle au sujet d'un tableau, de reproduction comme d'une copie, reproduire abrite un potentiel créatif. D'une œuvre à l'autre, métaphore d'un signifiant à l'autre, il y a perte et recommencement. C'est aussi cela la vie avec ses déchets inhérents à nos choix, pour citer Oscar Wilde.

Le sujet est donc UN au sens d'une simple entaille qui est le trait. Lacan (*Séminaire sur l'Identification*, 1961-62) le nomme l'identique dans la différence.

Unaire est aussi à entendre de par son suffixe, comme dans *binaire* ou *tertiaire*, en ce qu'il y a du comptage dans l'« ...aire ». C'est-à-dire une fonction comptable. Le sujet est certes pris dans le langage, mais va également se symboliser en se comptant. Il y est ainsi engagé comme l'exemple du jeune enfant qui se compte avec ses deux frères en disant : J'ai trois frères, Pierre, Paul et moi.

Mais avançons encore dans l'anatomie de ce trait. Pour Lacan, le trait unaire n'est pas seulement ce qui subsiste de l'objet pensé comme perdu, il est aussi son propre effacement. Pour J.D. Nasio, le UN manquera ainsi de quelque chose.

Il est en effet indispensable à l'être humain d'originer la longue marche de son désir, dans un manque fondamental, mythique, constitutionnellement fantasmé. L'image du jeu de taquin et peut-être même un taquin en 3D type Rubik's Cube, est à cet égard très juste. C'est la pièce manquante qui permettra aux autres pièces de bouger afin de constituer et destituer alternativement des motifs nouveaux, échappant ainsi à la fixation de cette fiction, la forclusion de cette absence conduisant à la folie.

Ces différents temps de la perte, de l'effacement de celle-ci et de la création du fantasme fondamental qui leur est associé, sont la colonne vertébrale du sujet de l'inconscient, sa structure.

J'ai dit plus haut qu'il y avait de l'Autre dans mon « je » et du « je » dans mon autre. Eh bien l'autre aimé, sera ainsi un peu moi-même au travers de ce trait, qui à cet égard se comporte comme un signe de ralliement narcissique. Un logo qui est symbolique en ce qu'il est *logos*. Il sera, pour le dire autrement, un peu à mon image. N'est-ce pas là le rappel d'un commandement divin, celui d'aimer notre prochain comme soi-même ?

Le trait unaire porte le trait commun à toutes les personnes aimées dans une vie (Freud in *Psychologie des foules et analyses du Moi*, 1921). Chaque nouvelle rencontre sera à même de raviver la présence de l'empreinte surprenante de ce trait ayant déjà existé dans la rencontre précédente. Un trait d'union entre deux entailles verticales dessinant d'un coup le H du sujet qui parfois en sort haché menu.

Le trait unaire, entité de marquage et de comptage, n'est pourtant pas uniquement symbolique. Il soutient également l'imaginaire, au sens où face à son image spéculaire, l'enfant cherchera en se retournant une manifestation authentifiant qu'il s'agit bien de lui dans l'image dans laquelle il (se) réfléchit : ce signe donné par le regard de l'Autre ainsi interrogé, fonctionnera également comme trait unaire, du moi idéal vers l'idéal du moi.

### **Origine et fin du rapport unaire**

En nommant l'objet *a*, Lacan fait entrer l'homme dans l'enjeu de la vie par la première lettre de l'alphabet qui est aussi la première lettre de l'Autre.

Ce UN, répété à l'infini, ne fait que tenter les retrouvailles de la jouissance dont on jurerait l'avoir connu un jour. Le sujet ne fonde pas le UN en ce qu'il le pense mais pense en ce que l'UN le fonde.

Qu'est-ce qui pourrait faire cesser la cascade de la répétition ?

- La mort ? Pas si sûr puisque quelque chose du UN se « lègue » parfois dans un héritage transgénérationnel symptomatique ( cf. *L'ange et le fantôme* de Didier Dumas) ?

- Une interprétation analytique ayant valeur de coupure, détachant des anneaux de Jordan dans une bande de Möbius ? Cet effet ne sera jamais que partiel.

- La fin d'une analyse ? si ça existe...?

La théorie des jeux cherche à démontrer l'existence d'un terme qui peut se concevoir d'être arithmétiquement fini. Toutefois, bien qu'il existe un terme *fini* énoncé ainsi : « Quel que soit l'addition ou la soustraction d'éléments dans une suite du type Fibonacci, on conserve le même rapport entre le 1 et le *a* », ce terme fini de la suite logique sera indéfiniment repoussé, c'est à dire *infini*.

Fibonacci démontre cette constance exponentielle dans l'infini des répétitions. La répétition démontre l'insistance avec laquelle, un terme est comme refusé. Terme pouvant s'entendre ici dans ses acceptions de fin ou de mot.

« L'objet *a* » est limité et infini, comme le formule Nasio dans *Cinq leçons sur la théorie de Lacan*. Infini dans sa capture, mais limité dans ses bornes, c'est-à-dire dans son rapport unaire, rapport au sujet même et à sa jouissance. En ceci, « l'objet *a* » est structurellement mathématisable.

C'est bien à ces contorsions algébriques que Lacan se plie au long des chapitres sur le pari de Pascal.

En fin de compte, la division du sujet n'est pas entre l'être et le non-être mais entre l'UN et l'autre. C'est-à-dire entre un signifiant qui représente le sujet dans l'intervalle furtif entre celui-ci et le signifiant connexe suivant, ou plus simplement entre S1 et S2.

Cet endroit hiatal qui divise, qui entaille définitivement le réel de l'homme, est un *no man's land* duquel a chu un reste. C'est le lieu de « l'objet *a* ». Cette béance inter-signifiante fait *ex-sister* le sujet à lui-même, qui tentera sans cesse de se symboliser en accrochant un mot à un autre avant de continuer à se taire. René Char résume cette idée dans une épure magistrale : « Le silence est l'étui de la vérité » (in *Le silence en psychanalyse*).

Dans tout les exemples qui ont précédé, de Rimbaud à De Saussure, de Nietzsche à Freud, de Pascal à Descartes et peut-être même de Lacan à nous, tout ne cesse de redire la métaphore d'un écart qui jamais ne se comblera. Entre l'UN et l'Autre, entre Je et l'autre, entre celui qui pense et celui qui est, entre les termes fibonaccins, entre le ça et le moi, entre le jeu et son gain : toujours la même plaie dont on rate la suture.

Les symptômes eux-mêmes ne cessent de nous le rappeler, nous dit Lacan. Sans eux, ni la psychanalyse ni Freud ni aucun bout de vérité à l'horizon. C'est aussi dans les symptômes qu'on retrouve la trace de la répétition, tout comme dans nos choix de vie et dans nos constructions fantasmatiques.

Heureusement parfois la répétition peut se suspendre un moment donnant naissance à une incidence nouvelle, modifiant la trajectoire d'un sujet dans une direction radicalement différente de l'effet d'optique d'un bâton plongé dans un cours d'eau.

### **Retour au pari**

Revenons vers les matrices. C'est finalement de là que nous venons tous...

Le pari de Pascal compare la foi à un choix de joueur, à une simple question de probabilité.

Pour paraphraser Freud : *Was will der Spieler ?*

- Le « a » serait un au-delà du bonheur dans cette vie mais il est limité et d'ailleurs problématique, souvent embarrassant, mais c'est, excusez ce jeu de mot, tout ce que nous avons, ici-bas...!
- L'enjeu : peut-on avoir d'autres vies ? Une infinité de vies, au risque d'y perdre la sienne ? Des jouissances éternelles ?
- Le pari : Dieu ou l'Autre existe-il ? Si oui, « que ta volonté soit faite ». Si non, « que ma volonté soit faite ».

Dans la première matrice (p. 155) que nous propose Lacan, le sujet est seul, sans l'Autre qui accepterait de tenir le pari. Le sujet a une conviction, ne doute de rien. Ce qu'il peut gagner ou perdre ne concerne que lui. Pas vraiment d'adversaire. Un enjeu connu d'avance.

C'est ici le lieu des certitudes. La ligne horizontale du haut est celle des mystiques : ils savent que Dieu existe et dans cette vie, renoncent aux plaisirs terrestres en suivant les commandements divins. Après la vie, ils ne doutent pas de gagner le paradis éternel. La ligne horizontale du bas est celle des athées : ils savent que Dieu n'existe pas. Dans cette vie ils vont faire feu de tout bois (ce qui n'est d'ailleurs pas une garantie de plaisirs) et savent qu'après leur mort, il ne peuvent rien perdre ni plus rien gagner.

Dans la troisième matrice, le sujet est également seul face à ses choix, mais là un certain doute s'installe. C'est le lieu des non-croyants (première ligne horizontale) qui dans cette vie aspirent aux plaisirs mais craignent qu'après la mort ils ne récoltent la punition de l'enfer. La deuxième ligne horizontale représente les croyants qui renoncent aux plaisirs ici et maintenant, mais dans la mesure où ils doutent, leur sort *post mortem* n'est pas certain et est noté zéro avec point d'interrogation.

C'est dans la deuxième matrice que réside la complexité de l'affaire, c'est là que ça parie. Cette fois le sujet va pouvoir parier contre, même si on part de l'hypothèse que Dieu existe, il pourra parier que

non. Dans ce cas de figure, un autre dit ce qu'il en est du postulat de départ. Qu'on le nomme Dieu ou l'Autre ne change pas grand chose. Il nous dit dans un cas « j'existe » et dans l'autre, « je n'existe pas ». A présent, les paris sont ouverts. Mais pourquoi parier ? Qu'y a-t-il à y gagner ? Plus de vie ou de plaisirs dans cette vie ou bien dans l'autre, mais au prix (car tout à un prix) d'un renoncement aux plaisirs actuels ?

En filigrane, on peut apercevoir le lien qu'entretient le jeu avec le plus-de-jouir : soit je profite de mon plaisir maintenant, sous-entendu celui qui me revient de droit comme chose à récupérer, soit je renonce dans un premier temps avant d'espérer en récupérer davantage ensuite (des vies en plus comme disent les enfants de notre époque dans leurs jeux virtuels).

Il me semble qu'une fois de plus, avec sa lecture du pari pascalien, Lacan a pris appui sur un raisonnement complexe pour en montrer à la fois l'aporie et la palingénésie métaphoro-métonymique. Nos illusions de maîtrise surnageant ainsi, reliquats des vexations coperniciennes, darwiniennes, puis freudiennes.

### **L'écriture de la parole**

Si je dis « je mens toujours » et si c'est vrai : ce sera faux car je ne mens pas en disant ça.

Si je dis « je mens toujours » et si c'est faux : ce sera vrai car je mentirais disant cela.

L'essence de la théorie psychanalytique est posée par Lacan comme un discours sans paroles, mais qu'en est-il de cette théorie quand le psychanalyste tente d'en faire l'écriture ?

Quant elle veut se faire théorie ou plus simplement témoignage, la psychanalyse cherche à transmuter la clinique du souffrant médiée par la parole, en écriture. Là où il n'y avait qu'envol de paroles, l'écrit, en ce qu'il espère faire trace, va creuser l'air de rien, le rien de l'air.

L'enseignement de Lacan fut quasi exclusivement oral bien qu'abondamment travaillé par des écrits préparatoires, et ses suivants ont eu besoin d'en transcrire les séminaires, permettant d'y revenir au rythme de chacun et en limitant d'une certaine façon les effets de perte.

De cette écriture et de ce rien de l'air, j'aimerais en dérouler davantage le tapis des inscriptions primordiales de l'inconscient dans lesquelles nous nous prenons si souvent les pieds dans nos approches théoriques.

Disons-le abruptement ainsi : avant le contenant, le vide n'existait pas. Il n'y avait pas rien, il y avait rien, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ce vide ne devient consistant, qu'une fois les limites d'un contenant lui offrant un écrin de circonstance.

Le signifiant agit comme un pot, créant le vide qu'il n'y avait pas avant lui. Avant le signifiant-pot, il n'y avait que le plein du réel.

Le trait unaire est cette chose qui se crée à partir de rien, à partir d'une absence, à partir du pot donc de l'arrivée en scène du signifiant. Du coup, de rien, quelque chose éclôt.

Heidegger s'interrogeait déjà sur la naissance de « *das Ding* » dans l'art, en tant que création *ex nihilo* du fait de l'apparition de l'œuvre.

Mais allons un peu plus loin : Du signifiant unaire, le signifié en sera effacé.

1. Robinson Crusoé voit les traces de pas de Vendredi sur le sable. Ces *traces-de-pas* sont le signifié d'un signifiant sonore qu'on pourrait écrire [trassdepa] (ce n'est toutefois pas une preuve d'existence).
2. Robinson Crusoé voit ensuite l'effacement (refoulement) de ces traces (ça, ça prouve l'existence de la présence).
3. Autour de cet effacement, il va dessiner une cerne : c'est ça le trait unaire ! La cerne se comporte comme un pot en ce qu'il circonscrit une chose absente, un effacement de présence, comme un témoignage d'une perte supposée, liée à un pur son [trassdepa] signifiant détaché de son signifié.

Le signifiant [trassdepa] sera en lien avec la chose refoulée dont il n'y aura *pas-de-traces*.

C'est d'une telle littéralité qu'est constitué le trait. Un S1 bâti sur un malentendu, une équivoque. Les phonèmes suivants (S2), attachés ou plutôt dérivant de ce pur son initial (S1) séparé de son signifié, ne seront plus que différence d'avec lui. Une trace de différence.

Le phonème inscrira une étape germinative qui enracinera le sujet permettant dans une métaphore botanique, la production de rejetons toute sa vie durant. C'est à mon sens ici que réside le sujet de l'inconscient, dans cet intervalle d'éliision compris entre l'énonciation de ce que le sujet n'est plus et de ce qu'il n'est pas encore. Un état de suspension qui apparaît furtivement dans la clinique de la cure, qui se surprend dans la connexion des inconscients de l'analysant et de l'analyste et qui se réanime dans le transfert.

Je vous propose avant de conclure, de tenter une approche, de ce qui pourrait être la « scène primitive » du trait unaire.

Prenez un cube plein d'une gélatine molle et translucide façon plum-pudding (appelons-le Réel). Plongez-y un vase par son fond en premier en l'immergeant incomplètement. Vous venez de créer

un vide dans le cube. Vide circonscrit par un contenant dans une substance ou avant le vase tout était plénitude, absence du moindre vide. Le Réel gélatineux est définitivement raviné.

L'Imaginaire est en place au travers de l'image du vase et le Symbolique se constituera du son [vaz]. Une fois ces trois registres établis, effacez le vase ainsi que sa connexion sonore au son [vaz]. Grâce aux propriétés visqueuses de notre Réel, la forme négative du vase va se maintenir autour du vide dorénavant existant. Repérez cette zone d'effacement au moyen de n'importe quel marquage et liez-la au pur son connexe détaché. Vous venez de créer le trait unaire. Ne cessez plus d'évoquer ce son-lien en le substituant à d'autres sons, d'autres phonèmes, d'autres noms, en le déplaçant sur d'autres objets, en le convertissant en divers éléments et en le projetant autour de soi : voilà schématisé le *modus operandi* du dire du sujet qui n'aura de cesse de redire ce qu'il ne sait plus au sujet de ce qu'il pense avoir perdu. Du binaire littéralement unaire !

De Saussure (p. 168), dans son *Cours de linguistique générale*, énonce que c'est la différence qui fait le caractère. Nous sommes bien là dans cette configuration : un caractère représente le sujet pour un autre caractère.

En clinique, l'exemple de la sonorité [ver], exposée par J.M. Jadin (p. 37) de *La lettre à la topologie*, montre un S1 univoque qui serait le son [ver], se diffractant en une série de S2 plurivoques insus du sujet (*verres* de lunettes, *écologistes verts*, *vers* de poésie, patronyme *wer...*) eux-mêmes figés dans leurs signifiés univoques.

C'est du fait d'une saisie littérante d'après coup opérée au cours d'une cure, que peut survenir une recompaction des S2 re-dirigés vers le S1 cible permettant au sujet d'entendre de l'UN dans l'autre et de se départir du symptôme qui en était l'évocation, à savoir la phobie du bris de verre et la phobie de la tierce personne intriqués dans la remémoration de la scène refoulée des vers (oxyures) et de l'irruption extemporanée du père dans la pièce.

Il est toujours aussi étonnant que pour viser juste, il faille viser de côté. Explorer les chemins de traverses en quittant la voie rapide. Tout un chacun a déjà pu observer cette particularité de la vision humaine. L'obscurité nécessite, du fait de la plus grande sensibilité de nos cellules à bâtonnets en rétine périphérique, de regarder l'objet visé en le regardant de côté, comme si l'on faisait mine de s'en détourner. Eh bien ! la pénombre de l'inconscient impose la même diversion dans son abord. Duper la vision centrale par le semblant d'un regard en coin.

L'analyse, du fait du travail de sape et de lézarde du sens, redistribuera les cartes phonématiques signifiantes après les avoir éparpillées, permettant à l'individu de les reconnecter à rebours. C'est la flétrissure du sens (Lacan, p. 121 du *Séminaire XVI*).

Fendu d'une première séparation du corps de l'Autre, l'individu va repérer dans le lieu de cet Autre, un manque, un désir. Il va parer à cette angoisse du corps de l'Autre manquant, en se refendant par séparation d'un objet qu'il va promouvoir au grade de phallus capable de combler l'Autre. Le phallus sera le paradigme de l'objet cause du désir que Lacan écrira (- phi). Il aura à se débrouiller avec un avoir le phallus et/ou un être le phallus, pour un jour espérer ne plus l'être ni l'avoir.

Nous venons de boucler un tour de Phidias au Phallus, de Phi à -Phi.

Lacan nous transmet avec une force étonnante, son propre désir de mieux faire, d'avancer dans cette énigme du dire et de son dit. Il pétrit de mille manières la terre glaise de *lalangue* qu'il humecte du ruissellement des sciences affines, pour en sculpter quelque chose de consistant.

## **Bibliographie**

- Maxence Caron-Parte, *Lire Hegel*, coll. Philo, Éditions Elipses, 2000.
- Juan-David Nasio, *Les Yeux de Laure. Le concept d'objet a dans la théorie de Jacques Lacan*, Payot, 2009, p. 124.
- Roland Chemama et Bernard Vandermersch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 2001, p. 437.
- Jean Laplanche et Jean-Bernard Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1984, p. 187.
- Didier Dumas, *L'Ange et le Fantôme. Introduction à la clinique de l'impensée généalogique*, Ed. de Minuit, 2005.
- Pierre Jamet, *Le nœud de l'inconscient*, Ed. Arcanes èrès, 2006, p. 93.
- Juan-David Nasio, *Cinq leçons sur la théorie de Lacan*, Petite Bibliothèque Payot, 1994.
- Juan-David Nasio dir., *Le silence en psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p. 139.
- Marcel Ritter, Jean-Marie Jadin, Jean-Pierre Dreyfuss, *Écritures de l'inconscient. De la lettre à la topologie*, Ed. Arcanes, 2001, p. 24 et p. 38.
- Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1983, p. 168.

# ECHOS DE FORMATIONS

## **La voix et le signifiant**

Khadija Nizari et Frédérique Riedlin

Ce texte reprend dans l'après coup un certain nombre d'énoncés et de questions problématisés lors de la formation sur le thème « La voix et le signifiant ».

*A Cathie Neunreuther,  
dont la voix et la parole  
nous avaient tant émues et appris ce jour-là,  
et qui s'éteint beaucoup trop tôt*

La question de la voix a donné lieu à une formation dense et bigarrée, où se sont croisées les approches psychanalytiques et des abords plus singuliers voire personnels de « la voix », à travers la musique et le chant notamment, révélant ainsi l'ampleur de cette question et sa difficulté pour l'analyste, tant la voix est prise dans toutes les dimensions de sa théorie et de sa pratique : comme « corps du langage », en tant que phénomène réel toujours déjà prise dans la signifiante, en tant que support privilégié du désir de l'Autre et de ses manifestations entre séduction et injonction, en tant qu'objet d'une pulsion, mais aussi pour sa présence particulière dans la cure et son dispositif centré sur l'écoute, avec ses rythmes, ses silences etc. ; il y a là une telle intrication et une telle omniprésence qu'elle n'est pas facilement problématisable en tant que telle.

D'où peut-être certaines singularités ou paradoxes apparents soulignés notamment par Alain Didier-Weill et Daniel Lemler : Freud et Lacan avaient tout deux la particularité d'être très peu mélomanes, cependant l'écoute se retrouve au cœur de la pratique analytique. Lacan fait de la pulsion invocante la pulsion la « plus proche de l'expérience de l'inconscient », mais n'en parle qu'une seule fois<sup>1</sup> et traite essentiellement de la pulsion scopique.

Comment problématiser la question de la voix ? A partir de quoi pourrait-on esquisser une « clinique de la voix », telle que l'évoquait Michel Patris ? Au fil des interventions, et au-delà de la diversité du propos, se sont dessinés pour nous les axes problématiques et/ou thématiques centraux, pour penser et travailler ces questions :

- Voix et Loi :
  - voix du sujet : corps, identification, parole, objet, désir
  - voix de l'Autre : séduction et suggestion, l'étoffe du surmoi, la pulsion invocante

- La musicalité de la voix :
  - voix et création : comme « corps du langage » et comme instrument
  - voix et cure : souffle, silences, rythmes, répétitions
- Et peut-être, voix et temps, comme différenciation notamment entre le scopique et le vocal.

Pour naviguer dans cette matière, nous allons suivre les deux chemins qui de fait n'ont pas cessé de s'entremêler et de se raconter l'un l'autre, celui des apports de l'analyse (comme théorie, comme pratique, comme clinique, jusqu'à interroger, avec Antonio Teixeira, la « voix de la psychanalyse » elle-même) et celui de ce qui s'appelle dans cette publication, *Analuein*, « psychanalyse en extension », vers la musique, le chant, le théâtre, vers la création, où l'enjeu de la voix, évoqué par Claudine Hunault, passe au premier plan et pourrait devenir, formulé ainsi, une belle perspective pour la création artistique elle-même : « Il s'agirait de rappeler par la voix, ce que le langage a absenté en l'indiquant. »

### **1. La voix et l'Autre : l'appel, la séduction, l'injonction**

C'est le premier thème que nous retiendrons ici : la voix serait un support particulier, privilégié, voire, si l'on s'appuie sur une remarque de Cathie Neunreuther, **Le** support de l'Autre, en tant que « tout ce que le sujet reçoit de l'Autre, il le reçoit par le vocal ». Cela semble être le sens de la position de Lacan qui fait de la voix l'« objet de l'Autre », et qui affirme même que « l'objet a est directement impliqué quand il s'agit de la voix, et cela au niveau du désir. Si le désir du sujet se fonde comme désir de l'Autre, ce désir comme tel se manifeste au niveau de la voix. La voix n'est pas seulement l'objet causal, mais l'instrument de manifestation du désir de l'Autre. Ce terme est parfaitement cohérent et constitue, si je puis dire, le point sommet par rapport

aux deux sens de la demande soit à l'Autre, soit venant de l'Autre »<sup>2</sup>. Deux éléments ici : la voix a cette particularité d'être à la fois l'objet et le mode de manifestation de l'objet. D'autre part dans la dernière phrase, outre la spécificité de la question de la demande que nous n'abordons pas ici, émerge cette qualité moëbienne de la voix entre le sujet et l'Autre. D'où vient la voix ? Elle est à la fois intime, d'identification d'un individu, puis support de la parole du sujet, mais elle est aussi la présence de l'Autre ou « comme d'un Autre », de son appel, de son jugement etc. Elle pourrait se poser de manière particulière dans le cadre d'une réflexion sur la notion d'« extimité ». Une sorte d'indécidable réel qui vient à la fois marquer l'identité, permettre la parole du sujet mais aussi le déborder comme retour du refoulé, manifestation de l'Autre scène<sup>3</sup>.

Comment élaborer ce rapport privilégié du sujet à l'Autre à partir de la voix ? Cela ouvre d'une certaine manière la même question que celle qu'amenait C. Neunreuther en notant qu'il n'y a pas de « voix animale », qu'on ne parle pas de « voix d'animal », mais seulement de voix humaines ou de voix divines. Le mot voix désigne à la fois un son réel émis toujours lié à « quelqu'un », même d'imaginaire, c'est-à-dire une entité déjà prise dans les registres symboliques et imaginaires.

Ici la référence à Jean-Marie Vivès<sup>4</sup> nous aide à ordonner notre propos : sans remonter jusqu'aux limbes, où pourtant la question de la voix se pose de manière tout à fait particulière comme l'a montré Liliane Goldsztaub dans son intervention<sup>5</sup>, Vivès situe la problématique au niveau du cri du nouveau-né et pose ainsi le rapport intrinsèque entre le passage du cri à l'appel comme entrée dans la signifiante : le cri du nourrisson n'est a priori qu'une expression de souffrance, mais dès lors que ce cri est entendu, reconnu par l'Autre qui y répond, le cri devient un appel, le « cri pur » devient « cri pour » : « c'est la voix de l'Autre qui introduira l'*infans* à la parole et lui fera perdre pour toujours l'immédiateté du rapport à la voix comme objet ». On perçoit bien ici le double mouvement qui fonde la pulsion invocante : il y a quelque chose de la voix de l'Autre que le sujet doit voiler pour accéder à la parole mais dans le même mouvement en fait un objet de désir qu'il voudra retrouver dans la réalité : l'Autre répond au cri du nourrisson et l'appelle à devenir en le supposant. Dans le même mouvement le cri du nouveau-né devient une parole, et la voix, la matérialité de la voix est voilée par la signifiante ; le sujet qui a pu advenir de cette perte, partira en quête de la matérialité de cette voix perdue, objet de son désir.

Là peut s'introduire la question de la vocation comme voie ouverte par l'appel de l'Autre ; là aussi peut se penser le ressort d'une problématique dont M. Patris déplorait qu'elle n'ait pas été assez clarifiée pendant cette formation, celle du lien/clivage entre la parole et la voix.

Mais c'est d'abord sur l'idée de voix comme objet chu, comme « reste », que nous voudrions nous arrêter. Chacun à sa manière, J.-R. Freymann et D. Lemler ont envisagé la voix comme reste non-symbolisé dans les formations de l'inconscient : d'un côté comme reste qui sera repris et scénarisé par le fantasme, de l'autre, comme reste de la parole de l'Autre dans la prononciation de la Loi, qui serait incorporée pour fonder le surmoi.

Comment fonctionne cette idée de voix comme objet ? C'est ce qu'introduit J.-R. Freymann avec deux exemples cliniques : d'emblée, il souligne l'intrication des pulsions scopiques et invocantes à travers la référence au *Pigeon* de Süsskind, où l'on peut lire comment sont intriquées là, et de manière générale dans la phobie, l'œil, le bruit du battement d'aile, et le cri du pigeon.

Mais surtout il amène l'exemple de cet homme qui, dans une synagogue, lors d'un mariage alors qu'il assistait à la lecture de la Torah, voit son grand-père s'écrouler et s'approche de lui alors qu'il agonise ; ce dernier à ce moment-là essaie de lui dire quelque chose, mais sa voix n'est plus qu'un bruissement et le petit-fils ne saisit pas. Cette parole, cette tentative de transmission générationnelle se faisant, comme le soulignait J.-R. Freymann, « par-dessus la tête du père », fait énigme, mais surtout il y a le bruissement qui reste comme élément de réel non symbolisé, et qui viendra de ce fait intégrer un scénario fantasmatique. L'élément voix, qui fait ici son effet de désir sans pouvoir entrer dans une signification, deviendra objet de fantasme.

Il y a des cas, précise J.-R. Freymann, où ce n'est pas possible, celui des hallucinations auditives produites par la psychose : la voix de l'hallucination auditive revient pour le psychotique comme de l'extérieur, elle apparaît comme « non branchée sur l'objet de fantasme ». Il reprendra dans un second temps de manière plus générale la question de la voix comme hallucinatoire, en rappelant qu'il s'agit là de la tendance la plus naturelle du psychisme, une tendance désirante : dans les rêves du névrosé où l'hallucination vient répondre au désir via la voix ; dans les hallucinations auditives du psychotique où, comme on vient de le décrire, le non symbolisé fait retour dans le réel et c'est alors « la voix elle-même qui parle », et la mise en jeu de l'objet *voix* dans certains scénarios pervers, où le pervers se met en scène comme « déféqué » et insulté sur un ton injurieux par une prostituée.

D. Lemler, en guise de retour aux origines, ne revient pas sur le cri du nourrisson, mais sur l'origine mythique, biblique, celle de la Révélation à Moïse, moment d'institution de l'homme comme homme de Dieu, et d'un peuple comme peuple élu, par la prononciation de la Loi<sup>6</sup>. Ici la question de la voix comme reste vient se poser comme constitutive du surmoi.

Cet épisode, tel que raconté dans l'Ancien Testament, est tout entier traversé par la thématique de la voix et nous amène à penser la deuxième assertion de Lacan, où à la question de la voix comme objet de l'Autre, s'ajoute la question de la voix comme manifestation. Les pulsions scopiques et invocantes et leur intrication y sont mises en jeu de manière tout à fait particulière : l'appel de Dieu se matérialise par un buisson ardent mais qui ne se consume pas ; c'est d'abord un phénomène visuel : la voix se voit, elle est d'abord une apparition. Et D. Lemler montre comment c'est au moment où le peuple doit passer du voir à l'écouter, qu'il y a quelque chose d'impossible, d'où ce qu'il élabore autour de « la fonction prophétique ». Non seulement parce que le message de Dieu est impossible : « Dieu parla toutes ses paroles en disant »<sup>7</sup>. Mais encore parce que selon D. Lemler « dès qu'il y a pour l'être humain confrontation scopique/auditif, c'est le scopique qui prime ». Il semble ainsi poser la question d'une forme de prévalence du scopique qui vient peut-être interroger différemment l'affirmation de Lacan sur la pulsion invocante comme pulsion la plus proche de l'inconscient<sup>8</sup>.

Cet épisode de la Révélation est aussi un bon appui pour penser la question du surmoi, entre haine, culpabilité et crainte<sup>9</sup>, qui dit à la fois « écoute » et « obéis », sorte d'avatar de l'assomption de la castration symbolique et qui d'une certaine manière prospère au lieu de l'interdit et des conflits liés au refoulement du désir. Freud envisage les commandements du surmoi comme des résidus acoustiques, et Lacan dans la même logique montre comment ces résidus sont discordants et exorbitants par rapport à la loi symbolique, et engagent un impératif de jouissance.

Par une boutade, Alain Didier-Weill a éclairé une autre fonction du surmoi, plus légère, celle de tenir compagnie au sujet seul face à la castration symbolique, en posant la question suivante : « Pourquoi ne pas se passer du surmoi alors qu'il nous pourrit la vie ? Est-ce que ce n'est pas parce qu'il nous donne de la compagnie ? Car seul dans la solitude, le sujet peut exister et il paye cher — chair — la castration symbolique ».

## **2. La voix dans la cure**

La question de la voix interprétée était déjà en jeu à propos de la voix comme objet. Par petites touches la question de la voix dans la cure elle-même a aussi été abordée à travers des exemples cliniques ou des réflexions sur l'écoute comme pratique.

C. Neunreuther indiquait notamment qu'il y avait deux façons de guetter les signifiants dans le cadre de la cure : par la répétition d'un mot, et le fait d'entendre des éléments tels que la tonalité, le souffle.

L'intervention de Michel Levy, qui interrogeait le contrepoint de la voix c'est-à-dire le silence, a ouvert des pistes concernant l'interprétation de la voix dans la cure, notamment en évoquant et en différenciant divers silences à travers un parcours depuis le silence d'avant les mots jusqu'au silence au-delà des mots : le silence traumatique, le silence mélancolique décrit ici comme un silence sans objet sous-tendu par la question de la haine comme perte du lien avec l'objet, le silence de la jouissance phallique, et la question d'un silence au-delà des mots ouvrant le champ de la jouissance Autre qui se passe de la sexualité. Quelque chose dans l'abord de ces tarissements soudains, intermittents, progressifs de la voix, a rendu sensible la prise du corps, de l'organe dans les enjeux inconscients au moment de la parole et suivant les formes pathologiques, mais aussi dans le cadre même du transfert. La cure met en jeu de manière particulière cette forme de confrontation du sujet à l'Autre, et peut-être cette notion d'« extimité » abordée au départ. Dans ce cadre, affirme M. Levy, le silence de l'analyste doit être pensé comme un acte de présence.

## **3. La voix de la psychanalyse**

Avec son intervention, A. Teixeira a pris du recul pour poser la question de la voix non pas dans l'analyse, mais de l'analyse, en tant que « vocation » : si la vocation est une réponse à l'appel de l'Autre, quelle est la vocation de la psychanalyse ? C'est la question qui revient à la fin et qui sous-tend son intervention.

Pour aborder cela, il fait la différence entre la ligne de la psychiatrie et la ligne de la psychanalyse, à partir de leurs vocations respectives. La ligne de la psychiatrie se situerait dans le registre d'une construction avec une imposition de sens. Sa vocation serait humoristique. La ligne de la psychanalyse s'articulerait dans un procès de déconstruction de sens. Sa vocation serait ironique.

Qu'est-ce à dire ? Pour commencer il a défini l'humour et l'ironie. L'humour comme versant comique du surmoi, marquerait en la soulageant, la misère du sujet devant l'imposition de sens. L'ironie se poserait d'abord comme une interrogation<sup>10</sup>. Ce qu'expose ou vise l'ironie, c'est le manque de fondement du discours dont s'autorise quelqu'un pour imposer le sens — exactement le procédé et la visée de Socrate face aux Sophistes notamment. L'ironie révèle qu'il n'y a point de discours qui ne serait pas du semblant.

Ainsi quand la psychiatrie s'attache à la question de la perte de la réalité, la psychanalyse révèle la fonction du symptôme et vient interroger la structure interne des éléments imposés par le discours psychiatrique notamment.

En poursuivant dans le même sens<sup>11</sup>, il fera un parallèle entre l'interprétation psychanalytique et la forme des *Maximes* de La Rochefoucauld, sur le mode déceptif : « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés », par exemple, c'est-à-dire sous la forme « x n'est que y ». L'interprétation psychanalytique, tout comme les maximes de La Rochefoucauld, aurait une fonction éminemment déceptive, et par là même porterait en soi quelque chose de désespéré et de démystifiant. La cure analytique serait dans ce sens une voie infinie de déception au bout de laquelle ne reste que la voix comme résidu signifiant. Dans le débat, M. Levy a posé à ce propos une question qui introduit une possibilité de changer de point de vue : pourquoi y aurait-il une nécessité de la fonction déceptive ? Pourquoi le procès de la cure ne serait pas celui de trouvailles telles que  $x = y$  plutôt que « x n'est que y » ?

Teixeira nous laisse avec cette question : la psychanalyse à force de déconstruction et de repérage du semblant, n'est-elle pas un semblant ? Et pour boucler la boucle, il fera une proposition de réponse à sa question de départ : « En quel sens la psychanalyse répond-elle à l'appel de l'Autre ? Par un geste qui le met en cause. »

#### **4. La psychanalyse en extension**

C'est à travers le chant, le théâtre, le jazz ou encore la danse que certains intervenants ont essayé de penser l'articulation de l'art et de la psychanalyse. En effet, la manifestation de la dimension inconsciente dans la création artistique a souvent été traduite par la notion de sublimation qui fonctionne comme piste de lecture et d'analyse de ce qui peut lier l'artiste à son œuvre et à son objet de création. A travers son art, l'artiste, en tant que sujet, tente de répondre à un appel qui lui vient d'un lieu hautement signifiant pour lui.

Avant de rapporter comment les uns et les autres ont essayé de penser la question de « la voix et le signifiant » à travers leurs pratiques artistiques, reprenons brièvement ce qui se passe chez l'enfant pendant les premiers temps de vie : L. Goldsztaub précise que durant cette période l'enfant entend d'abord un brouhaha — ce qui met en jeu d'emblée la pulsion invocante — et se trouve par la suite invité par un autre à attribuer aux sons qu'il entend des sens qui auront des effets significatifs et lui permettront une structuration subjective. En effet, le passage du brouhaha aux mots et donc aux signifiants va se faire en lien avec un autre qui, par le fait de transmettre à l'enfant, présuppose chez lui un sujet de l'inconscient. La transmission se fera ainsi par le verbe et par la voix, le sens et le son intriqués. Reste à savoir comment définir le statut de la voix et du signifiant et comment délimiter leur fonction ? La voix peut-elle avoir la fonction d'un signifiant ?

C. Neunreuther dit que « tout ce que le sujet reçoit de l'Autre, il le reçoit par le vocal ». La question qui s'impose à ce niveau est celle de savoir si tous les signifiants sont uniquement verbaux ? Autrement dit, peut-on parler de signifiants autres que verbaux ?

Au niveau de la pratique et de la création artistique, le chant est considéré comme l'émission de sons musicaux par la voix humaine. La voix devient de ce fait une musique, une forme de mélodie qui peut atteindre l'autre et évoquer pour lui des sensations diverses et variées pouvant opérer comme un signifiant, c'est-à-dire avoir un effet de sens. La voix peut également fonctionner comme un instrument qui viendrait faire lien entre deux pôles : celui du sujet de l'inconscient et celui du grand Autre. La voix est dans ce cas, comme le rappelle C. Neunreuther citant Lacan, « l'objet de l'Autre », car l'Autre est ce lieu à partir duquel le sujet reçoit son message, son appel sous forme inversée ; la voix serait donc cet objet qui fait lien entre le sujet et le grand Autre.

Dans le chant, la voix peut également être prise pour elle-même, ouvrant de ce fait sur d'autres sens ; elle devient ainsi signifiante pour elle-même. C'est ce qu'on peut entendre par exemple chez certains fans de chanteurs qui expriment à leur manière comment le fait d'entendre la voix de leurs idoles atteint chez eux des points d'articulation d'une grande importance structurale. Dans certains cas, c'est cette voix de l'autre/du chanteur qui va maintenir la personne et lui permet une articulation de son histoire.

Au niveau de la mise en scène, ce qui est principalement recherché selon Cl. Hunault, c'est le fait de donner à voir ce qui se dit, car le travail de la voix est souvent lié au voir. Le désir de mettre en scène met en exergue cette intrication spécifique à l'activité pulsionnelle, à savoir le fonctionnement simultané de plusieurs pulsions. Cette démarche de mise en scène nous ramène à la scène biblique présentée par D. Lemler, celle de la Révélation au peuple juif par Yahvé. Cette scène se caractérisait non seulement par le fait de voir la voix de Yahvé, mais surtout par le fait que la voix disait le Tout en disant avec pour seul interlocuteur le Prophète. La question a été posée quant à la nature de la parole divine et de la parole humaine, sans oublier la question du statut de la parole prophétique : « Dieu et l'homme parlent-ils de la même manière ? » C'est-à-dire la parole humaine peut-elle avoir le même statut fondateur et la même signification que la parole divine ? Quelle est la parole fondatrice, celle de Dieu ou celle du prophète ?

Ainsi, le metteur en scène qui cherche à donner à voir ce qui se dit serait animé, comme le dit Cl. Hunault, par un désir de création qui tend à

réaliser un fantasme, à se présenter comme Dieu sur scène en cherchant à condenser le maximum en une seule image, en un espace temps et en une seule parole ? Pourtant Cl. Hunault parle également du fait que tout texte mis en voix ne produit pas un effet de parole, la question de savoir, à ce moment-là, ce que produit la voix au moment de son émission s'impose. Faut-il entendre par là une distinction entre parole pleine et parole vide ?

Quant à la musique du jazz, Roland Meyer dit qu'elle n'a rien à ajouter ni à soustraire, elle est un art au présent tout en entretenant un rapport au passé. Elle se base également sur l'improvisation, ce qui sous-tend une association libre, un glissement spontané qui peut être à l'origine d'accidents ou de fausses notes. C'est en cela que le jazz ressemble au processus psychanalytique et va apporter, par cette voix improvisée, des signifiants nouveaux qui permettraient de renvoyer à un autre discours. Ce parallélisme entre parler faux (psychanalyse) et chanter et jouer faux (jazz) renvoie aux formations de l'inconscient, c'est-à-dire là où le sujet se manifeste en empruntant des voies/voix qui échappent à la censure. Le fait que le jazz se base sur l'improvisation fait de lui un art oral qui se transmet oralement d'où son appropriation de manière subjective au point d'attribuer le terme « œuvre » à la personne auteur d'improvisation et non à l'œuvre telle qu'on l'entend dans les autres domaines de l'art. Comment penser à ce moment la création et quel lien entre le créé et son auteur ?

Tout comme le chant, le jazz est marqué par des silences, des souffles, des rythmes mais aussi par la répétition « mouvante ». Selon R. Meyer, le jazz se donne à vivre, ce qui peut provoquer des effets de réel notamment par l'entrée en transe de celui qui l'écoute. Il se caractérise également par l'introduction de la note noire pointée ce qui rend son rythme ternaire ouvrant de ce fait sur une dimension tierce, contrairement au rythme binaire qui est une cadence à fonction hypnotique. C'est ce rythme, caractéristique de la musique du jazz, qui permettrait d'effectuer un voyage de soi à soi en passant par l'Autre. Contrairement à la musique classique qui, elle, est finie, le jazz semble être ce qui permettrait de provoquer la limite, car l'écouter peut se retrouver transporté par le rythme et/ou par le fait que quelque chose se donne à voir à travers cette musique ; cela vient remettre l'intrication pulsionnelle au devant de la scène, et ce à travers l'implication du scopique là où l'accent est mis en premier lieu sur la pulsion invocante.

A. Didier-Weill rejoint R. Meyer au sujet de la note pointée qui, pour lui aussi, se trouve à l'origine de cette dissonance caractéristique de la musique blues. Ainsi, il s'agit d'une note qui enthousiasme (ou qui pousserait à la sublimation ?). Or, toujours pour A.

Didier-Weill, l'introduction d'un demi-temps peut être fatale et détruire toute une civilisation (exemple du Moyen Age où les sorcières ont été brûlées car elles ont dansé sur un rythme nouveau qui menaçait le rythme de la trinité). A. Didier-Weill précise que l'introduction de cette note qui enthousiasme est à l'origine due à Dionysos, le dieu le plus proche de l'homme. Il est le dieu de la vigne, du théâtre et de la tragédie et c'est lui qui pousse à danser et à chanter. Grâce à la danse, l'homme sort de la géométrie à trois dimensions dans laquelle il marche, cela lui permet d'explorer le temps et l'espace comme une continuité. Quand le danseur danse il montre, comme le dit A. Didier-Weill, qu'il peut confier son corps à un lieu, un espace-temps ; le corps devient porté et atteint d'une grâce qui gagne sur le doute introduit par le surmoi. C'est ce qui permet de réaliser que le corps est pourvu de l'acte d'exister. Cependant cette même instance surmoïque qui ébranle le sujet et lui fait perdre sa confiance, est aussi celle qui le protégerait, comme déjà évoqué plus haut, de la solitude causée par la castration symbolique.

Pour A. Didier-Weill le fait de chanter ou d'écouter un chant ou encore de danser permet une ouverture qui se manifeste par l'existence d'un trou symbolique dans le réel ; ce que le sujet va tenter de boucher par le symptôme. En effet, le trou, pour A. Didier-Weill est ce à partir de quoi Lacan a pensé et élaboré le réel. Par son déplacement sur scène, le danseur va répondre à cet appel qui lui vient de l'Autre ; et pendant cette réponse — donc par son invention artistique qui fait lien entre lui et ce lieu Autre — le danseur laisse voir un rythme et une répétition élémentaires qui sous-tendent les manifestations de l'inconscient sur scène. Dans la danse, il y a un mouvement originaire qui ne cesse de re-commencer. Le danseur ne cesse de faire trou par son pied dans le sol, c'est ce trou symbolique dans le réel qui va lui permettre de transformer ce réel en existence supportable. Ce trou-là, qui est en terme conceptuel le signifiant du Nom du Père, comme le précise A. Didier-Weill, est une création de l'homme, c'est cela même qui prouve qu'il peut être le créateur de sa propre liberté mais à condition de savoir s'en servir. Pour A. Didier-Weill, c'est justement cette création là qui angoisse l'homme et non le fait de mourir.

Là aussi la question du parallélisme entre la psychanalyse et l'art se retrouve accentuée, et ce par le fait de répéter et de recommencer, d'agir en fonction d'un rythme, d'un espace-temps et d'un appel, d'inventer et de sublimer, et surtout de souffrir en tentant de boucher symboliquement ce trou dans le réel par une création subjective qui en même temps lie et libère le sujet.

La question de la création est ainsi au cœur de toutes ces manifestations artistiques. L'homme créateur se retrouve suspendu à sa propre création, d'où ce qui a été avancé plus haut comme voyage de soi à soi à travers l'Autre. Et comme la question de la pulsion est ce qui cadre toutes ces manifestations, ne pourrait-on pas dire que l'objet de la création est ce qui peut également fonctionner comme l'objet de la pulsion, qui d'ailleurs reste inatteignable puisque la pulsion ne fait que tourner autour, ouvrant de ce fait sur la question du désir qui fait l'articulation du sujet au grand Autre ?

---

<sup>1</sup> Lacan parle à de nombreuses reprises de la voix, et notamment dans le *Séminaire X, L'Angoisse*, à propos de la voix de Yahvé et du son du Chofar, mais il n'emploie qu'une seule fois le terme de « pulsion invocante », dans le *Séminaire XI*, en répondant à une question de Safouan : « Au niveau scopique, nous ne sommes plus au niveau de la demande mais du désir, du désir de l'Autre. Il en est de même au niveau de la pulsion invocante, qui est la plus proche de l'expérience de l'inconscient ». Dans ces deux passages du *Séminaire*, à deux moments où Lacan semble vouloir développer la question de la voix ou de la pulsion invocante, il se concentrera d'abord sur la pulsion scopique. Dans le *Séminaire X*, il donne à cela une forme d'interprétation : « Tout ce qui est révélé dans la nouvelle dimension [celle de la voix], semble d'abord être masqué à l'étage précédent [le niveau scopique], auquel il nous faut un instant revenir pour mieux faire saillir ce qu'apporte de nouveau le niveau où apparaît la forme de a qui s'appelle la voix », p. 291.

<sup>2</sup> J. Lacan (1965/66), *Séminaire Livre XIII, L'objet de la psychanalyse*, inédit.

<sup>3</sup> Lacan situe la très bien la question de la voix comme manifestation de l'Autre à de nombreuses occurrences dans le *Séminaire X*, et par exemple dans cette phrase : « Si la voix au sens où nous l'entendons a une importance, ce n'est pas de résonner dans un aucun vide spatial. La plus simple immixtion de la voix dans ce que l'on appelle linguistiquement sa fonction phatique [...] résonne dans un vide qui est le vide de l'Autre comme tel, l'ex-nihilo à proprement parler. La voix répond à ce qui se dit, mais elle ne peut pas en répondre. Autrement dit, pour qu'elle

réponde, nous devons incorporer la voix comme l'altérité de ce qui se dit. C'est bien pour cela et non pour autre chose que, détachée de nous, notre voix nous apparaît avec un son étranger. », p. 318.

<sup>4</sup> J.-M. Vivès, « Pulsion invocante et destins de la voix », in *Insistance*.

<sup>5</sup> Nous reprenons ces éléments en troisième partie. Liliane Goldsztaub qui rejoint d'ailleurs Vivès dans sa façon d'aborder l'émergence du sujet et de l'Autre à travers la question de l'appel, et du clivage qui s'opère alors entre la voix et la parole.

<sup>6</sup> A cet endroit il pose d'ailleurs la question de l'Autre avant la Révélation, quel en est le point de capiton ?

<sup>7</sup> Cela nous rappelle ici la question de *l'Instant de voir* développée par Lacan dans « Le temps logique », ce temps premier où le sujet est anéanti dans l'évidence de la vision, et nous fait réfléchir sur la question du temps comme ce qui pourrait faire jouer la différence entre le voir et l'entendre.

<sup>8</sup> Cela peut se penser à partir de la citation de Lacan reprise à la note 1.

<sup>9</sup> Ce triptyque, titre d'un ouvrage de Jones, est repris par Lacan dans le *Séminaire VII, L'Éthique de la psychanalyse*, p. 355, où il s'arrête sur la question du surmoi.

<sup>10</sup> « C'est le ton de Socrate », indique Teixeira, qui développera la comparaison entre la position socratique et la position du discours de la psychanalyse. Par son ton ironique, Socrate tend à démontrer que celui qui se prévaut d'un discours ne sait pas de quoi il parle.

<sup>11</sup> Celui de montrer que la psychanalyse découvre le discours comme semblant.

# PSYCHANALYSE EN EXTENSION

## **Lucian Freud ou la chair des idées**

Laurence Joseph

Lucian Freud est le petit-fils de Sigmund Freud. Son père Ernst était le cadet des enfants de Freud. Ernst Lucian Freud est né le 8 décembre 1922, il a aujourd'hui 88 ans. Sa mère Lucie Brasch est la fille d'un riche négociant en céréales, elle donne à ses trois fils des prénoms d'archange. : Stefen Gabriel, Lucian Michael surnommé Lux (lumière en latin) et Clemens Raphael. Lucie, Lucian, Lux, prolongement lumineux de la mère, et nous verrons combien la question de la lumière des corps est chez Freud importante. En 1933, face à la montée du nazisme, la famille quitte Berlin et s'installe à Londres. Les trois fils iront en pension dans le Devon, et c'est là que naîtra la passion de Lucian Freud pour les chevaux. Dès 1938, il commence des études d'art. Dans les années 50, il deviendra avec Francis Bacon et d'autres les représentants de ce que l'on a appelé ensuite l'Ecole de Londres dont le souhait est de revenir au figuratif notamment par la représentation et le travail sur le visage. L'enjeu pictural étant de créer un langage de la sensation par la restitution de l'image.



*Reflection with two children (Self-portrait), 1965, huile sur toile, 91 x 91 cm, Madrid, Museo Thyssen Bornemisza.*

Lucian Freud est un grand admirateur d'Ingres : « Il ne pouvait dessiner sans inventer. Son dessin a un pouvoir évocateur qui nous force à y croire. » Croire en quoi ? En quelle réalité ? Ou plutôt est-ce la force de l'évocation qui est ici plébiscitée par le peintre. La réflexion de L. Freud se porte notamment sur le

rapport entre la réalité et le temps : comment conserver et honorer l'instant en peinture ? Comment restituer l'instant dans l'immobilité de la toile ? Pour l'Ecole de Londres, l'un des premiers éléments de réponse réside dans l'utilisation d'un modèle vivant, première garantie d'un rapport à la réalité qui tend du côté de la pure présentation. N'oublions pas les liens entre l'école de Londres et l'existentialisme. La philosophie incarnée par Sartre, que L. Freud rencontre à Londres, place l'homme dans un contexte d'absurdité et de vertige face à la radicalité du libre-arbitre. Le sujet vacille. Entre la figure de son grand-père et Sartre, on imagine facilement l'ampleur des illusions perdues, d'emblée l'homme est démasqué, dénudé, visé dans la singularité de son désir conscient et inconscient (ici, entre Sartre et Freud il faut choisir). Le point commun dans les deux démarches est d'aller à rebours des mises en scène dont nous sommes les dupes et de chercher l'empreinte la plus singulière du sujet, même s'il n'est que doute, errance ou suspens. Ce décapage du sujet est à l'oeuvre dans la peinture de Lucian Freud, elle est en cela peinture philosophique, elle mène au concept par la sensation et ceci en évitant tout aspect psychologisant ou empathique. Là est un aspect de l'oeuvre de Freud : sa force métaphysique. Cet aspect de la sensation et du corps est central aussi pour l'artiste lui-même, l'artiste met son corps au travail en peignant. En effet, le rapport à l'observation, la tension vers la réalité est telle qu'elle lui fatigue les yeux : « Je souffre d'un grand nombre de troubles de la vision et de terribles maux de tête causés par l'effort de peindre avec autant d'attention. » En 1954, Lucian Freud cesse de s'asseoir devant son chevalet et se met debout ; il se mettra ensuite debout sur une estrade, debout pour rendre la mobilité du corps et en même temps mettre celui-ci au travail. La peinture n'étant pas dans la pure dimension intellectuelle, est aussi une affaire de sensation. Lucian Freud mettait également le corps de ses modèles à l'épreuve, les faisant poser pendant de longues heures afin peut-être de restituer dans leur expression l'épaisseur du temps, la fatigue et l'attente. Ainsi le temps entrait dans la peinture des deux côtés.

La fin des années 50 et le début des années 60 est un tournant dans la technique de Lucian Freud. En effet, il cesse d'utiliser des pinceaux permettant de

rendre avec minutie chaque détail et utilise désormais des pinceaux plus raides en soie de porc qui facilitent le balayage de la surface. Du coup, le rapport à la peau devient visiblement plus différent, les effets de volume, d'épaisseur et de densité se font plus facilement et rendent l'effet de sensation de peau vivante désiré (on voit là le lien entre Francis Bacon et Lucian Freud dans le désir d'exhumer la chair du silence pictural.) L'autre tournant a lieu en 1974 avec l'utilisation du blanc de Krems, riche en oxyde de plomb, qui donne aux toiles cette couleur particulière, couleur de la chair sur laquelle nous reviendrons. Deux tournants donc qui permettent à Freud de se rapprocher du sujet humain. Lucian Freud a souvent été présenté comme le Giacometti de la peinture précisément à cause de ce rapport à l'existence, de cette vision de l'homme qu'il cherche à extraire.

« Je pense que la pire banalité que l'on puisse prononcer au sujet d'une œuvre est de dire qu'elle est intemporelle. » L. Freud ne postule pas à l'éternité, mais veut participer au temps tel qu'il se définit : une apparition qui ne cesse pas de disparaître. Il admire Dürer. A Vienne son père possédait des gravures d'après des aquarelles du maître, comme une étude de touffes d'herbes (que l'on retrouve peut-être dans l'omniprésence des plantes vertes dans l'œuvre de Freud.). C'est à partir de ces reproductions que Lucian Freud fera ses premiers croquis à l'âge de huit ans. Evoquer cette admiration pour Dürer, c'est forcément poser une filiation du côté de la mélancolie. En 1956 d'ailleurs Freud est allé découvrir la France. Il s'arrêta notamment à Colmar pour voir le retable d'Issenheim de Grünewald, qui offre au regard l'horreur de la condition humaine et de ses abîmes. Il semble que Freud soit parvenu à transformer dans la nudité de ses modèles le même constat de finitude. Il paraît ainsi un peintre moderne de la mélancolie, et avant d'en venir à la présentation du corps, je voudrais m'arrêter aux paysages urbains de Londres qu'il choisit de peindre. Deux toiles importantes sont présentes dans l'exposition : *Factory in North London* (1972) et *Wasterground with houses, Paddington* (1970-1972). Dans chacune de ses toiles, le peintre nous confronte à des paysages urbains en friche où les débris jonchent le sol, ordures, bouts de verre, maisons laissées à vau l'eau. Perspectives urbaines désolées du Londres des années 70, vision sans fenêtres, vision brute, sans fantasme, juste dans la réalité de l'abandon, du délaissement mélancolique. Entre 1943 et 1973, Lucian Freud est resté dans le même quartier de l'ouest londonien, à Paddington.

L'œuvre de Lucian Freud est autobiographique. « Il n'y est question que de moi et de ce qui m'est proche. C'est une tentative de mise en mémoire. Je travaille à partir des gens qui m'intéressent, qui m'importent, dans le décor des pièces que j'habite,

que je connais. » Entendons là comment Lucian Freud reste toujours loin du démonstratif, du pathos, il peint la réalité qu'il voit, il montre ce à quoi la réalité le soumet comme tout être. Notons également cette idée de la mise en mémoire et donc du rapport au temps, la mémoire ne se débarrasse pas d'une certaine dose de mélancolie. Le père de Lucian Freud meurt en 1972, sa mère traverse alors une dépression sévère. La réponse du fils sera de la faire poser jusqu'à sa mort en 1989. Dans les tableaux et dessins où il la représente, elle apparaît toujours triste et résignée, presque absente d'elle-même. Nous pensons ainsi que tous ces corps qu'il peint sont à la jonction du vivant et du mort, du triomphe et de la décadence toujours possible de la chair. Le blanc utilisé qui donne à la chair son aspect le plus réaliste et presque biologique rappelle en même temps le blanc d'un cadavre. Le blanc des draps sur lesquels sont installés les modèles fait autant penser au drapé antique qu'au linceul en ce sens. Que dire de ces corps souvent généreux offerts dans leur nudité au regard du spectateur ? Qu'est ce qui ici vient activer la pulsion scopique ? Que vise-t-elle ?

Les corps n'échappent pas au temps, aux plis, la chair souffre, elle s'affaisse, s'écrase, s'étale, semblant prête aussi à l'implosion. Les tableaux représentant *Big Sue* (un des modèles fétiches de L. Freud : Sue Tilley) sont dans le domaine les plus



*Painter Working, Reflection*, 1993, huile sur toile, 101,6 x 81,7 cm, collection particulière.

impressionnants, comme *Evening in the studio* (1993), où la chair semble faire craquer la toile. Il dira à propos de son modèle : « Mon œil a naturellement été attiré par les ulcères et irritations provoqués par l'obésité et la chaleur. ». Deux phrases de Lucian Freud éclairent notamment cette force et cette vigueur picturales : « Je ne veux pas qu'une seule couleur se remarque. Je veux que la couleur soit celle de la vie, de sorte qu'on remarquerait une anomalie si elle était modifiée. Je ne veux pas qu'elle fonctionne comme une couleur au sens moderne, comme quelque chose d'indépendant ». Et la seconde qui me semble la plus importante : « Quand on regarde les formes, il est évident que certaines d'entre elles veulent être libérées. » Ces propos montrent la dimension biologisante, réaliste du peintre intéressé par les modifications, les transformations et presque les dérives internes de la chair, les symptômes de la chair en somme. La libération de la forme, le mouvement à l'intérieur de la toile par la suggestion du mouvement de la peau, de la graisse et du muscle.

Ce sentiment de travail, de progrès est également visible dans les tableaux de Freud dans le sens où il laisse les traces de son travail de peintre, il montre le modèle dans l'atelier, les traces de peinture au sol, au mur. Ainsi ce ne sont pas seulement des modèles vivants que Freud peint mais à chaque fois il renouvelle son engagement de peintre devant nous, rappelle sa condition, sans vouloir créer l'illusion. Cet engagement radical de l'homme n'est jamais aussi net que dans la tradition de l'autoportrait que Freud a toujours pratiqué. L'exposition au Centre Pompidou en présente de nombreux. Ils se

succèdent au fil des ans, visage fascinant à la fois uni et déconstruit, montrant la dépossession progressive d'un homme qui rend son existence à la peinture. Regard troublant qui semble à chaque fois nous voir, nous savoir et nous transmettre cette conscience du temps, opposé au culte de l'éternité cité plus haut. Chaque autoportrait montre cependant un regard différent. Dans *Reflection with two children* (1965) Lucian Freud se représente en contre-plongée avec en bas de la toile deux enfants, semblant adopter ainsi une position de maître sur l'enfance. Dans *Interior with plant, Reflection Listening*, il semble au contraire se cacher dans les feuilles d'une plante verte, inversant ainsi les proportions de la création. Le titre *Reflection listening*, « reflet écoutant » marque cette dimension sensorielle de la peinture de Freud tout comme peut-être un clin d'œil à la posture analytique, mais Lucian Freud déteste parler de son grand-père...

L'autoportrait le plus marquant est certainement celui de 1993 intitulé *Painter Working, Reflection*, autoportrait du peintre nu, toile en écho à l'autoportrait de Dürer (étude de nu, autoportrait, exposé à Weimar). Dans cette toile, le corps et le regard disent le temps accumulé, passé, la peau est burinée, dans une main le couteau dans l'autre la palette. Aux pieds des godillots sans lacets qui ne sont pas sans faire penser aux godillots de Van Gogh qui montrent l'humilité peut-être de tout peintre qui se rend à son œuvre. La force créatrice du peintre est là, incontestable et inséparable du progrès du temps.

« *L'Atelier de Lucian Freud* », jusqu'au 19 juillet 2010 au Centre Pompidou à Paris.

## « Je rentre chez moi »

Evelyne Schmitt

*J'ignore le miracle de la foi,  
mais je vis souvent celui de l'espace indicible »*

Le Corbusier

« Indicible » est ce qui ne s'explique pas, ce qui ne s'exprime pas, mais se ressent, comme s'il s'agissait d'un sentiment qui nous dépasse, de béatitude. Le langage serait une tentative de dire ce qui nous dépasse, une forme d'exorcisme de l'angoissante aliénation au grand Autre.

Lorsque quelqu'un dit « je rentre chez moi », que veut-il réellement exprimer ? Quelle en est la signification ? Quelles sont les qualités d'un espace, pour qu'on ait envie d'y retourner ?

Cette question m'intéresse à plusieurs degrés ; du point de vue de l'architecte qui tente de répondre à cette demande par l'élaboration d'un projet (et se voit soumis docilement à l'épreuve de la castration symbolique). Et du point de vue de l'analyste qui y entend non pas un retour dans un lieu physique, mais un lieu du psychisme.

« Je », c'est le sujet. « Rentre » c'est le retour vers quelque chose de connu. « Chez », c'est l'adresse du retour. « Moi » s'agirait-il d'une tentative de retrouver un lieu intime, un lieu de repli narcissique ou au contraire, un lieu d'étagage narcissique ?

Dans ma pratique d'architecte, au-delà de la simple demande de construire une maison d'habitation, j'ai cru remarquer qu'il y avait des enjeux plus profonds, comme s'il était question de réaliser un rêve, ou de poursuivre une quête. Parfois même, certaines exigences me faisaient penser à une question « de vie ou de mort ».

D'une manière plus générale, je me suis demandée pourquoi les enfants représentent souvent des maisons dans leur dessins, ou des escargots, animal qui ne quitte jamais sa maison. Je me suis aussi toujours étonnée du nombre de personnes qui reconnaissent avoir voulu être architecte. Est-ce qu'au fond de nous il n'y aurait pas l'illusion que nous serions capables de construire cet espace idéal, un espace fait exactement pour nous, un espace qui nous ressemble, qui révèle notre identité ?

Lorsque j'ai eu l'occasion de questionner la notion de *chez soi* autour de moi, les réponses données étaient des concepts comme l'intimité, la satisfaction de retrouver quelque chose de familier, l'ambiance où il fait bon vivre, le sentiment de protection, le lieu des attachements sentimentaux, le lieu des souvenirs, le

lieu des objets familiers qui vieillissent avec nous (d'où une impression d'immuabilité du temps), le lieu où l'on veut se retrouver pour s'adonner à une activité, ou au contraire le lieu où l'on se repose. En résumé, une sorte de repère reconnaissable et donc rassurant.

En allemand, l'espace familier c'est le *Heim*, « je rentre chez moi » se dit « *ich gehe heim* ». *Heim* ne peut se traduire par un seul mot. Les Français ont coutume de le traduire par « familier », mais c'est plus que cela, c'est comme un retour aux origines, à la maison, à l'intime. Tout ce qui n'est pas de l'ordre du *Heim* est étranger. Dans le fait de rentrer chez soi, on retrouve quelque chose du familier, du *Heim*, des origines, quelque chose d'archaïque, du temps de la fusion entre l'enfant et la mère.

Est ce que le *moi* serait le lieu du moi idéal perdu ? Le premier attachement est celui de l'enfant à la mère. L'entrée dans la symbolisation se fait par la parole, le passage du monde de la Chose dans le monde des signifiants, le deuil du ventre et du sein maternel. Est-ce que le *chez moi* aurait quelque chose de commun avec ce ventre maternel ou au contraire de séparé, de personnel, comme première appropriation du moi ?

Dans « je rentre chez moi » on distingue deux temps : *rentre*, le mouvement, et le *chez moi*, le but. Comme dans les caractéristiques des pulsions, *l'objet* pourrait en être la satisfaction du retour. Le destin des pulsions est de venir tamponner le réel, en constituant du fantasme, fantasme de réaliser des retrouvailles avec l'objet *a*, origine de la pulsion de vie, et qui ferait naître la fonction désirante.

Est-ce que le « chez moi » serait alors un lieu d'étagage narcissique dans la mesure où *je rentre chez moi*, le mouvement de la pulsion permettrait l'investissement de l'imaginaire et donc de l'identification ? Le but serait le *chez moi* comme Moi soutien à l'identification et comme colmatage des défenses du Moi. Ce *chez moi* pourrait représenter un lieu de rencontre avec soi-même, dans son intimité la plus profonde, dans le lieu psychique où le sujet advient, entre la Chose et les objets *a*. L'objet *a* représente l'objet perdu lors de la séparation entre la mère et l'enfant, qu'il tentera de retrouver dans ses quêtes sans jamais y parvenir. Le *chez moi* serait situé à l'extrême limite de la fusion,

qui en se séparant, a donné la possibilité de s'élancer dans la vie, de rester proche de cette illusion d'être le moi idéal. Le lieu de la séparation c'est le lieu d'inscription de toutes les expériences ultérieures. Il y a constitution du support sur lequel les signifiants vont pouvoir s'inscrire. Il y a constitution de l'objet a.

Entre repli narcissique et étayage narcissique, il y a la fonction désirante, les objets a, la jouissance phallique, le langage et l'entrée dans la dimension symbolique.

Dans le livre *Le Pigeon*, Patrick Süskind raconte une histoire où l'*Unheimlich*, le pigeon, vient perturber la *Heimlichkeit* d'une chambre, vécue comme repli narcissique. Ainsi il explique que Jonathan Noël, le héros, aurait sans doute eu besoin de se sentir loin d'un monde connu pour s'isoler dans un monde anonyme où rien ne saurait lui être adressé, à lui même, comme une preuve de son inexistence car lorsqu'on n'existe pas, on ne peut pas être abandonné. « Lorsqu'il loua sa chambre, ce n'était pas le confort qu'il recherchait mais une demeure sûre qui lui appartînt à lui seul, qui le mît à l'abri des surprises désagréables de la vie, d'où personne ne pourrait plus le chasser. » Il compare sa chambre à une femme, une mère : « Elle était et demeurait pour Jonathan, dans un monde peu sûr, un îlot de sécurité, elle restait son ancrage et son refuge, sa maîtresse, oui, sa maîtresse, car elle l'accueillait tendrement en elle, sa petite chambre, lorsqu'il rentrait le soir, elle

le réchauffait et le protégeait, elle nourrissait son corps et son âme, elle était toujours là quand il avait besoin d'elle et elle ne l'abandonnait jamais ». Il retrouvait ainsi l'amour maternel qui lui avait tant manqué, et pour se garantir que sa mère ne partirait plus jamais, il décida d'acheter sa chambre à sa propriétaire : « Il voulait rendre leur liaison à tout jamais indissoluble, il voulait en effet l'acheter ... et rien au monde ne pourrait désormais les arracher l'un à l'autre, lui, Jonathan, et sa chambre chérie, jusqu'à ce que la mort les sépare. »

L'on pourrait imaginer qu'entre première demeure, le ventre maternel, et dernière demeure, quelque chose du familier (*Heim*) et de l'inquiétante étrangeté (*Unheimlich*) serait en parallèle.

Les questions existentielles sont les plus angoissantes que se pose l'homme. D'où vient-il, où va-t-il ? Si on peut avoir connaissance d'éléments sur nos origines, la fin reste mystérieuse. Les religions ont sans doute été inventées pour répondre à cette question sans réponse. Car à penser qu'il s'agisse d'un néant vers où on va, le mystère des origines est pensé de façon tout aussi inquiétante ; inquiétante et rassurante à la fois, d'où l'ambivalence de l'envie d'y retourner pour s'y perdre comme dans un tombeau ou d'y rebondir comme sur un tremplin.

Dans la phrase, *Je rentre chez moi*, qu'il s'agisse d'un repli ou d'un lieu d'étayage narcissique, il y a la proximité de nos origines, des origines...

## Le lecteur interprète

**Charlotte Herfray**, *Vivre avec autrui... ou le tuer !*, Arcanes-ères, 2009

**Dany-Robert Dufour**, *La Cité perverse*, Denoël, 2009

**Agnès Aflalo**, *L'assassinat manqué de la psychanalyse*, Ed. Cécile Defaut, 2009

A la lecture contemporaine de trois ouvrages, encore tièdes de leur sortie de l'imprimerie, en ce début d'année 2010, il me semblait malheureusement trouver chez les auteurs quelque chose d'un appui à mon pessimisme ordinaire. Charlotte Herfray semble vouloir tirer la sonnette d'alerte, comme le ferait une trompette de l'apocalypse, nous remettant en mémoire que les travaux de Sigmund Freud l'avaient conduit à reconnaître l'autorité de la haine sur l'amour. Elle se demande comment on pourrait vivre ensemble, ou plus exactement avec autrui (la question de l'altérité), dans un contexte civilisationnel où la question du sujet est mise à mal. Elle convoque, je dirais, « à notre secours », la question du symbolique et celle du tiers, après avoir repéré les apories des fonctionnements hiérarchiques et œcuméniques. Dany-Robert Dufour, après son *Art de réduire les têtes*, écrit *La Cité perverse* comme une dialectique entre le libéralisme et la pornographie, livre dans lequel il montre à quel point les idées du Marquis de Sade, censurées durant près de trois siècles, sont aujourd'hui, non pas questionnées mais mises en acte dans une cité qui aurait cédé sur son désir civilisationnel au détriment d'un impératif catégorique pornographique : « Jouis ! ». Agnès Aflalo parle d'un assassinat (pour l'instant) manqué — celui de la psychanalyse, haineusement attaquée notamment par certains qui ont grandi sous son giron et qui se sont « rangés » aux côtés de la foule grandissante des adeptes du cognitivo-comportementalisme.

Aujourd'hui, mi-avril, au climat d'apocalypse culturelle s'adjoint celui de l'apocalypse tout court, un volcan en éruption faisant décompenser des touristes ne pouvant plus rentrer chez eux. Non pas que je prête une intention belliqueuse à la nature, mais, une fois de plus, cette manifestation bruyante de sa part montre à quel point le progrès scientifique, fer de lance de notre organisation civilisationnelle, fait montre d'impuissance quant à rassurer l'humain sur sa condition et comment, dès que la machine mondialisante s'enraye, la psyché de celui qui jouit (avec entraves) ordinairement de ses applicatifs, souffre immédiatement de ses manques lorsqu'ils se révèlent. Ce déclenchement symptomatique, c'est

bel et bien un effet du réel et est à mettre du côté de la frustration et non pas du côté de la castration ; la question du droit à jouir du progrès, ici de pouvoir se déplacer en avion, étant appréhendé par le sujet comme étant inaliénable et pouvant provoquer, par une carence de son application, un traumatisme psychique réel, provoquant immédiatement, sans laisser le temps névrotique du refoulement opérer, du symptôme.

Brassens disait : « Tout est dans le fantasme. » Je me permets cette comparaison, pour lui donner raison : le réel serait-il cette « grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf » ? Peut-être que la comparaison semble fortuite puisqu'à aucun moment le réel n'a demandé au symbolique s'il avait enfin acquis le volume qu'il souhaitait atteindre, mais il l'a pris d'autorité avec l'aide de son serviteur, l'argent. Alors de temps en temps, on s'aperçoit d'une explosion — « s'enfla si bien qu'elle creva » — comme cette crise financière qui, elle aussi, révèle dramatiquement la précarité de l'humain devant l'économie et les ravages occasionnées par les dérèglements de cette dernière. À l'instar de Charlotte Herfray, je me suis « débranché », depuis deux ans maintenant, de la télévision ; manifestant par là un acte de résistance. J'arrive également à ne pas me « connecter » sur la toile. Mais, à mon grand dam, je ne fais pas beaucoup d'émules, et une fois remis de leur étonnement, les « autres » me trouvent comme amputé de quelque chose : « Comment fais-tu ? » Eh bien, j'écris dans *Analuein*, par exemple.

Claude Sungauer

**Nancy Houston**, *Lignes de faille*, Actes Sud, 2006

1. SOL, 2004. Sol-Solomon est un petit garçon de six ans qui habite en Californie avec ses parents Tessa et Randall. Il a une arrière-grand-mère nommée Erra et une grand-mère nommée Sadie.

2. RANDALL, 1982. Randall est un petit garçon de six ans. Sa mère est une conférencière réputée, très préoccupée par la question juive. Son père Aron est juif non pratiquant, dramaturge « raté ».

3. SADIE, 1962. Sadie est une petite fille de six ans. Elle vit avec ses grands-parents qui pensent avoir tout raté dans l'éducation de leur fille Kristina qui s'appellera plus tard Erra.

4. KRISTINA, 1944-1945. Kristina est une petite fille de six ans. Elle vit en Allemagne avec ses grands-parents, sa mère, et Greta, sa sœur. En réalité elle est ukrainienne et a été adoptée pendant la guerre par un couple de Canadiens : les Kriswaty.

Voilà planté le décor de cette merveilleuse histoire qui nous fait traverser soixante années. Histoire d'une généalogie, histoires d'amour, d'amitiés, de liens filiaux, de guerre, histoires d'enfants de six ans gâtés ou malmenés par la vie. Recherche de la vérité dans un monde ou tout peut toujours basculer, recherche soutenue par la mémoire, la fidélité, la résistance et la musique.

Penchons-nous maintenant de plus près sur l'histoire de chacun de ces enfants.

SOL, qui s'appelle en réalité Salomon, est un petit garçon très vif et très éveillé. Il dit de lui-même qu'il est « capable de tout voir, illuminer, comprendre ». Il se sent le centre du monde, et sa mère le considère comme tel. Enfant un peu particulier, il manifeste des difficultés avec la nourriture : il ne mange presque rien et surtout pas en même temps que les autres membres de la famille. Il doit tout contrôler et superviser. « Je suis exceptionnel », dit-il encore de lui. Il est un fervent utilisateur de l'ordinateur et en particulier de celui de sa mère grâce auquel il acquiert des connaissances très étendues. « Mon esprit est gigantesque. Du moment que mon corps est propre et que la nourriture y circule comme il faut, je peux traiter toutes les informations. » Sa mère le surprotège et veut le mettre à l'abri de tous les dangers.

C'est mamie Sadie qui a choisi son prénom : « Elle avait toujours regretté de ne pas avoir donné un prénom juif à mon père, alors à la génération suivante elle n'a pas voulu rater le coche une deuxième fois. »

Il se sent un seul défaut, « c'est ce grain de beauté sur la tempe gauche ». D'ailleurs sa mère a consulté un chirurgien pour qu'il en fasse l'excision. Son père Randall n'était pas trop d'accord mais il se range toujours à l'avis de sa femme de telle sorte qu'aucune dispute n'éclate jamais dans le couple. L'excision du grain de beauté entraîne des complications qui obligent Sol à rester en convalescence durant toutes ses vacances.

Erra, son arrière-grand-mère, vient passer un séjour chez eux. « Mon père adore sa mamie Erra, mais ma mère émet des réserves à son égard. » Lui-même ne se sent pas à l'aise dans ses bras « parce qu'elle ne me semble pas très propre ».

Son père aussi a un grain de beauté qu'il appelle sa petite chauve-souris, et Erra en a un également. « C'est ça le sens du mot congénital, ça passe d'une génération à l'autre en apparaissant sur différentes parties du corps. » Grand-mère Sadie leur fait une visite pendant la présence d'Erra et, profitant d'une mission de Randall en Allemagne, elle organise pour toute la famille un voyage dans ce pays pour aller voir la sœur d'Erra, Greta. Là-bas, Erra change de comportement : elle a l'air absente et ne parle pratiquement pas, ce qui les surprend tous, et puis Sol découvre qu'Erra et Greta se disputent à propos d'une robe en velours rouge : « Elle est à moi, elle a toujours été à moi, siffle Erra. Mais même en dehors

de ça, même si elle n'avait pas été à moi, tu me l'as promis, Greta. »

RANDALL est âgé de six ans, comme Salomon. Sa mère Sadie est une conférencière réputée en histoire, très préoccupée par la question juive. Son père Aron est un juif non pratiquant et un dramaturge « raté ». Randall découvre la notion du temps qui passe : une année, le cycle des saisons avec les jeux propres à chacune. « Je préfère les jeux à toutes les autres activités parce qu'on peut s'oublier complètement. Le reste du temps on doit toujours de demander si on est à la hauteur. » Randall a compris le sens du mot « jamais » quand on a enterré son grand-père paternel, et il comprend en jouant avec ses cousins ce qu'est la mort : « J'étais blessé de ne pas leur avoir manqué, et je me suis dit que la mort devait être comme ça : la vie continue sans toi. » Il vit dans une grande complicité avec son père : « Une chose que j'aime chez mon père, c'est qu'il ne tient pas compte des règles, il dit qu'il faut jouer avec et pas selon les règles parce qu'une vie sans danger n'est pas une vie. »

Randall s'imagine mal ses parents tomber amoureux l'un de l'autre : « Mon père est tellement cool et ma mère tellement stressée. » Il les perçoit comme ne s'entendant pas : « Un de leurs sujets de dispute préférés c'est les juifs. » Il ne sait pas très bien quels sont les sentiments de sa mère à son égard mais il la sent plutôt rejetante. Elle est très stricte avec lui, alors que son père est très cool. Mais « ma mère est formidable, je l'adore et je donnerais n'importe quoi pour qu'elle soit heureuse et détendue, et je crois que papa pense exactement la même chose. »

Randall possède depuis toujours un vieil ours en peluche, Marvin ; il est son compagnon le plus fidèle, « mais ce que j'aime le plus en Marvin est probablement la vraie raison pour laquelle maman l'a jeté, à savoir qu'il appartenait à mamie Erra quand elle était petite. »

Erra est un sujet de discorde entre ses parents : « Papa et moi on l'adore alors que m'man a des sentiments, disons mélangés, à son égard. Personnellement j'ai un lien spécial avec mamie Erra parce qu'on a tous les deux la même tache de naissance ronde et marron, la sienne est au creux de son bras gauche et la mienne à la base du cou — la mienne est comme une petite chauve-souris perchée sur mon épaule gauche, qui me chuchote des conseils à l'oreille quand j'en ai besoin. » Sadie, sa mère, n'a jamais rencontré son propre père : Erra a eu une longue série de fiancés successifs, et en ce moment elle vit avec une femme.

Un jour Sadie annonce à Aron et Randall qu'elle va partir en Allemagne pour faire des recherches pour sa thèse, révoltée qu'elle est par l'enlèvement de milliers d'enfants pendant la guerre, et à cette occasion elle apprend à Randall que sa grand-mère Erra est née en Allemagne et a grandi au Canada. « On ne peut pas construire un avenir ensemble si on ne connaît pas la vérité sur notre propre passé — et mamie Erra ne veut pas ou ne peut pas y répondre

— alors je dois partir en Allemagne d'où j'ai reçu une lettre de la sœur d'Erra qui me dira tout ce qu'elle sait. » Elle soupçonne ses grands-parents d'avoir été des nazis, ou au moins dans leurs bonnes grâces. « J'ai besoin de savoir. »

Pendant ce voyage, Sadie est de plus en plus obsédée par ces questions sur l'histoire familiale. Elle va elle-même faire un détour par Chicago avant de rentrer afin de compléter ses recherches. Lorsque Sadie revient, elle est survoltée et « certains mots reviennent encore et encore : fontaines de vie, incroyable, nazis, archives détruites, fontaines de vie ».

En Allemagne, elle a appris de Greta, la sœur d'Erra, « qu'en fait les parents allemands d'Erra ne sont pas morts dans un bombardement, comme Erra l'avait toujours dit, et même que ce n'étaient pas ses parents du tout, au départ elle était ukrainienne, mais d'abord les Allemands l'ont kidnappée et ensuite l'agence l'a retrouvée grâce à sa tache de naissance, alors elle a été adoptée au Canada. » Puis Sadie veut travailler sur des archives en Israël, à Haïfa exactement. Alors qu'ils sont installés là-bas, « Maman a l'air triomphante quand elle rentre à la maison ce soir-là. J'ai l'ai trouvée, elle dit, je l'ai trouvée. Il y a une entrée au sujet d'une petite fille d'un an environ qui a passé deux mois et demi au centre Steinhoring pendant l'hiver 39-40. Elle avait un grain de beauté à l'intérieur du bras gauche, Aron ! »

Pour finir, Sadie est victime d'un grave accident. Elle est très grièvement blessée et restera infirme toute sa vie.

SADIE, âgée de six ans également, est élevée par ses grands-parents de façon assez stricte. Sa grand-mère « ne veut pas se tromper cette fois-ci : grand-papa et elle ont tout raté avec ma mère, ils pensent qu'ils ont été trop laxistes et ne veulent pas commettre les mêmes erreurs avec moi, alors j'ai droit à la discipline. » Sadie n'aspire qu'à une chose, c'est de pouvoir vivre avec sa mère. Elle le désire ardemment, de toutes ses forces. Un jour, elle a reçu des pantoufles en cadeau de Noël de sa mère, « un *présent* qui comme d'habitude me parle de son *absence* ». Sa mère possède une très belle voix et est chanteuse ; elle vit, selon la grand-mère, « dans un espèce de taudis grouillant de cafards et d'amis et ne fait le ménage que quand le désordre menace de la submerger tout à fait ».

Le grand-père, docteur Kriswaty, est psychiatre : il s'occupe de *fous*, mais il ne faut pas dire *fous*, il faut dire *patients*. Grand-papa a une vie très réglée, stéréotypée même, employant toujours les mêmes expressions.

« La mauveté est cachée en moi, dit Sadie, mais il y en a un signe extérieur, à savoir un horrible grain de beauté de la taille d'une pièce de cinq sous sur ma fesse gauche. Maman a un grain de beauté au creux de son bras gauche et elle n'en a pas honte parce que ce n'est pas un endroit honteux, mais pour moi le fait de l'avoir sur la fesse est comme une

preuve de ma souillure ; c'est la marque de l'Ennemi qui a présidé à ma naissance. »

De son père, elle n'a aucun souvenir, elle sait seulement qu'il s'appelait Mortimer et que son surnom était Mort. Sadie prend des cours de piano chez Mademoiselle Kelly qui est, elle aussi, très sévère, tapant son poignet avec une règle lorsqu'elle se trompait. « Je décide de dénoncer Mademoiselle Kelly à ma mère la prochaine fois que je la vois. »

Elle se sent en échec dans toutes ses activités, en un mot *insuffisante*.

Sa maman viendra déjeuner avec eux le jour de Pâques, elle est en retard comme d'habitude. Quand elle arrive enfin, Sadie se jette dans ses bras : « Elle m'attrape en s'exclamant "oh ma grande fille, ma fille chérie", me hisse sur ses genoux et me couvre de baisers. Ce qu'il y a avec maman ce n'est pas que ce soit la plus belle femme du monde, c'est qu'elle irradie de charme. » Et elle propose à Sadie d'aller passer le week-end prochain chez elle avec Peter Silbermann, son nouvel imprésario. Sadie pense que « mon amour pour ma mère enfle et gonfle à m'en faire éclater la poitrine, si seulement je pouvais me fondre en elle, être la *même personne qu'elle*... ».

Pendant le week-end qu'elle passe chez sa mère, elle devine très vite que celle-ci va épouser Peter et qu'ils formeront tous les trois une vraie famille.

Quand sa mère chante, tout le monde est subjugué ; elle chante sans paroles et quand elle arrête de chanter, « on se sait plus qui on est ni où on a été, il y a un silence avant un tonnerre d'applaudissements ». Puis Peter la ramène chez ses grands-parents et, se souvenant du regard qu'ils avaient échangé à l'annonce du nom de Peter, elle lui demande : « C'est quel genre de nom, Silbermann ? C'est un genre de nom juif. »

Kissy Kriswaty « est incroyable, écrit un journal, et la nouvelle de son talent se répand comme une traînée de poudre ». Un soir, le téléphone sonne : revenue d'une tournée, Kissy annonce à sa mère qu'elle va se marier avec Peter : « Non seulement elle veut que nous venions tous à son mariage, mais ils vont emmener Sadie avec eux à New York. »

La vie à Manhattan est merveilleuse pour Sadie. Elle y apprend la vie en famille et passe tout son été à lire. Puis, à la rentrée, elle apprend la vie en société dans la cour de récréation de son école.

Au cours de ses petits déjeuners du dimanche *Chez Katz*, elle pose beaucoup de questions à Peter concernant les juifs, les nazis, et il y répond du mieux qu'il peut.

Un jour arrive à la maison un monsieur qui ne ressemble en rien aux amis habituels de ses parents. Sadie, paniquée, va prévenir sa mère : « Il y a un monsieur qui veut te voir, il dit qu'il s'appelle Luth. » Sa mère reste sidérée. Après l'avoir fait entrer et lorsqu'ils se voient, « l'inconnu se lève et tous deux se tiennent immobiles sans dire un seul mot. Je n'ai jamais senti maman aussi loin de moi qu'en cet

instant, c'est comme si on l'avait hypnotisée. Je ne comprends rien à ce qui se passe mais ça ne me plaît pas le moins du monde. Maman se tourne vers moi et me dit de sortir. » Elle voit à travers le trou de la serrure que maman et Luth font l'amour. « C'est la pire journée de ma vie parce que je ne pourrai plus jamais faire confiance à ma mère. » Quand enfin sa mère la délivre, Sadie boude. Mais après lui avoir dit qu'il y a très longtemps, elle était allemande, sa mère ajoute : « Sadie, tu comprends énormément de choses pour ton âge, mais il y a des choses que les enfants ne peuvent pas comprendre, et je ne te dois pas d'explication. »

KRISTINA, 1944-1945. Kristina vit en Allemagne avec ses grands-parents, sa mère et Greta, sa sœur. Elle a une très belle voix et un grain de beauté au creux de son bras gauche qu'elle caresse avec plaisir. Greta n'a pas de grain de beauté. Son père est à la guerre et son frère Lothar va y partir. Hitler est présent dans le quotidien de Kristina : il faut dire « Heil Hitler » quand on rentre à l'école et le curé à l'église dit qu'il faut prier pour lui. Il y a une jalousie sous-jacente entre Greta et Kristina qui est la plus petite et qui n'arrête pas de poser des questions essentielles à son grand-père. « Tant de mes questions restent sans réponse. Quand je serai grande, en plus d'être une chanteuse célèbre, je vais lire tous les livres du monde — comme ça, quand mes enfants et petits-enfants me poseront des questions, je pourrai y répondre. »

Après l'été, elle entre enfin à l'école : « La maîtresse est stricte et efficace et elle s'aperçoit vite de mes talents — je récite les poèmes encore et encore et je les chante, ça me met en transe. »

Noël se fête dans la plus grande tradition. Mais au moment de la distribution des cadeaux, une terrible erreur se produit : la poupée en robe de velours rouge tant convoitée par Kristina revient à Greta, et l'horrible peluche est pour Kristina : « Je l'adore, je connais même son nom : Annabella. Moi, je dois figer tous mes muscles pour ne pas bondir à travers la pièce et l'arracher des mains de Greta. » Quand Greta n'est pas là, Kristina joue et parle tant et plus avec Annabella, attentive à la replacer comme Greta l'avait laissée jusqu'au jour où grand-mère se blesse et Kristina doit courir chercher le médecin. Greta, revenue entre temps, se rend compte que sa poupée a été touchée. Elle est tellement furieuse qu'elle siffle à Greta : « De toute façon, tu n'es pas ma sœur. Mère et père ne sont pas tes parents, nous ne sommes pas ta vraie famille, tu es adoptée. » Cette révélation la plonge dans le plus grand trouble. Après bien des hésitations elle arrive à poser la question à Helga, la bonne, qui se trahit par un moment d'immobilité dans son tricot. « Et j'ai ma réponse. L'immobilité dit vrai. Qui m'a donné mon grain de beauté ? se demande-t-elle. Qui m'a donné ma voix ? »

Puis un jour, la mère leur annonce que la famille comptera un nouveau membre : Johann, qui a perdu ses parents à cause de la guerre. Johann semble en

état de choc, fermé et hostile, il ne prononcera pas un seul mot ni à la maison ni à l'école. Au cours d'une corvée de bois, Kristina se met à lui parler et lance : « Moi aussi, j'ai été adoptée, moi non plus je ne fais pas partie de cette famille. » Et Johann répond : « Pas Johann : Janek. Pas allemand : polonais. Pas adopté : volé. Mes parents sont vivants, ils habitent à Sczezin. Je suis volé, ma chère fausse Kristina. Et toi aussi. » Ils développent une amitié et une complicité fondées sur cette horreur. Ils projettent de s'enfuir ensemble. Johann est déterminé à partir et presse Kristina de lui donner sa réponse. Il décide que le départ sera pour demain minuit, quand soudain, alors que tout le monde est réuni autour de la table, un coup de sonnette vient interrompre le repas. C'est une dame « tellement élégante qu'on dirait une extra-terrestre. Mère dit à tous les enfants de quitter la pièce ». Helga vient enfin chercher Johann et Kristina, mais pas Greta. A Johann, la dame parle en polonais, et à Kristina en allemand. « Non, ma chérie, je ne crois pas que tu sois polonaise », et elle scrute l'intérieur de son bras gauche, alors elle voit le grain de beauté, et elle ajoute : « Je suis même certaine que tu es ukrainienne et que ton vrai nom est Klarissa. »

Greta, dans un faux sursaut d'affection, dit à Kristina qu'elle pourrait emmener la poupée là où elle ira, très loin d'ici. Le lendemain, Mademoiselle Mulyk vient les chercher et ils roulent toute la journée jusqu'à ce qu'ils arrivent dans un centre où ils passeront quelque temps, « jusqu'à ce qu'on vous ait trouvé des familles ». Le soir, voulant défaire ses affaires, Kristina s'aperçoit que la poupée n'est plus dans la valise. Elle se sent complètement perdue : « Je ne suis pas celle que je croyais être et je ne sais pas qui je suis. » Arrive enfin le jour où on leur explique ce qu'il adviendra d'eux : Janek va partir en pension parce que toute sa famille est morte, et Kristina sera envoyée au Canada dans une famille ukrainienne que connaît Mademoiselle Mulyk : « Les Kriswaty, un docteur et sa femme qui n'ont pas d'enfants, et qui seront très contents de m'adopter. » Très désespérés tous les deux, ils se jurent de n'être jamais séparés par la pensée et se choisissent de nouveaux noms : Luth pour Johann et Erra pour Kristina. « Et plus tard, je viens te trouver. Quand on a grandi. Le plus vite possible, je te retrouve par ton chant. Et on restera ensemble pour toute la vie. »

C'est ainsi que se termine cette magnifique saga qui porte sur les générations. Nancy Huston utilise une technique littéraire très intéressante, faisant de chaque sujet décrit le parent du précédent. On peut suivre le fil de la génération à travers des détails touchants ou drôles : le grain de beauté, l'ours Marvin, la poupée en robe de velours rouge et tant d'autres choses. Merveilleuses paroles d'enfants se posant des questions sur la vie, la mort, la guerre, l'horreur nazie, la confiance et l'amour.

*Michèle Peinchina*

# VARIATIONS AUTOUR D'UN SIGNIFIANT

## *La mer, la mère et... l'écriture*

Françoise Urban-Menninger

Petite, j'attendais avec impatience le retour de l'été. L'année entière semblait tournée vers le mois de juillet et notre départ en vacances pour le sud de la France où nous retrouvions la mer.

Il me faut préciser que ma mère catalane avait épousé un Alsacien, mon père, et qu'elle avait quitté, pour le suivre, sa propre mère qui vivait à Perpignan afin de s'établir à Mulhouse où le jeune couple avait décidé de s'installer. Désormais mille kilomètres séparaient ma mère de sa mère et de la mer.

Ma mère, loin de sa région natale, idéalisait la Méditerranée et me faisait vivre dans une attente où le soleil, la mer, la sardane, ma grand-mère, les figues, les oranges et les abricots incarnaient les images du bonheur et de la plénitude. Dans cette attente du retour à la mer qui marquait aussi les retrouvailles avec sa mère, toute étendue d'eau procédait déjà de cette quête tous les ans recommencée. Un étang de pêche, le Rhin, le canal de la Doller à Mulhouse étaient autant de succédanés de mer qui se prêtaient à la rêverie et auguraient du paradis perdu.

Petite, je pensais que ma mère entretenait des liens secrets avec la mer tant elle en parlait avec amour et en connaissance de cause. Elle décrivait la plage avec ses coquillages, les vagues ourlées d'écume à l'infini, elle nous chantait « la mer qui dansait au fond des golfes clairs » de Charles Trenet et la magie d'une étendue bleue et saline, qui effaçait la grisaille du jour, opérait instantanément.

Ainsi, ce n'est pas par hasard que la mer est ancrée dans mes écrits, elle est entrée en moi avec les récits et les chansons de ma mère. Mon écriture en a pris le rythme, mes rires, mes chagrins sont associés à l'élément liquide. L'encre et mes larmes sont scellées par un pacte magique qui remonte à ma plus petite enfance.

Le poète Nouredine Mhakkak, dans son poème *Ma Mer'*, restitue avec bonheur cette image double, celle de la mère, sa mère bien sûr, d'une part et celle de la mer, d'autre part. Mais ce qui est émouvant et fascinant, c'est qu'il les confonde en une seule image, magnifiant ainsi la mère dans l'immensité sans fin recommencée de la mer :

« *Ma Mer'*  
*Continue de vivre*  
*Pour que longtemps*  
*Je puisse naviguer*  
*Sur la valse des vagues »*

Voilà pour mon histoire particulière qui me relie modestement à celle de l'humanité tout entière et dont l'inconscient baigne dans les eaux fœtales qui nous ont fait naître.

Pour le philosophe et mathématicien Thalès, l'eau est l'origine. C'est l'élément premier sans lequel toute vie serait impossible. L'eau, pour ce présocratique, contient tous les autres éléments, c'est en quelque sorte notre mère, notre matrice...

Pour Platon, l'âme avant de s'incarner dans un corps séjourne dans le Léthé, lac où elle oublie sa vie antérieure et son séjour dans le monde des Idées. Les arts telles la musique et la poésie vont lui permettre d'accéder à des réminiscences et à renouer avec le monde antérieur.

Gaston Bachelard, dans *La poétique de la rêverie*, rejoint la pensée de Platon, lorsqu'il analyse les images des poètes de l'eau et constate que cet élément est source de création littéraire.

L'eau est dans les mots. Elle coule avec son rythme, son flux et son reflux dans le long poème de Saint-John Perse *Amers* où l'on perçoit les ressacs des vagues qui viennent mourir jusque sur les bords de l'âme.

*Le cimetière marin* de Paul Valéry associe la mort et la mer en l'éternisant dans l'un des plus beaux poèmes de la langue française :

« *Et vous, grande âme, espérez-vous un songe*  
*Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge*  
*Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici ?*  
*Chanterez-vous quand serez vaporeuse ?*  
*Allez ! tout fuit ! Ma présence est poreuse,*  
*La sainte impatience meurt aussi ! »*

Arthur Rimbaud, dans *Le bateau ivre*, fait fusionner l'eau et l'écriture en s'écriant : «... je me suis baigné dans le Poème de la Mer... ».

Tous les hymnes de l'eau réveillent en nous, depuis la nuit des temps, des images universelles et

intemporelles. Dans chaque culture, dans chaque langue, nous buvons l'eau des mots dans le calice d'une lumière qui transcende toutes les différences.

Nous avons rêvé dans les eaux foetales qui sont peut-être ce Léthé dont parlait Platon ; notre mère pour nous faire naître, n'a-t-elle pas « perdu les eaux » ? Le pêcheur qui passe des heures assis devant un étang rêve peut-être à ses origines ? Si l'on en croit la théorie de l'évolution des espèces, nous avons nous aussi été des poissons avec des nageoires et des écailles dans une autre vie...

Quand je nage au milieu des poissons, au fond de la mer, je sens bien que je renoue avec mon être profond, intime. Une autre respiration, un autre temps m'habitent. Le mythe universel de la femme-poisson a été repris par de nombreux écrivains tels Andersen ou Giraudoux dans *Ondine* ou encore Apollinaire dans ses *Rhénanes*.

Les chansons de mer nous bercent comme les bras d'une mère et plus tard, la sensualité vient remplacer la tendresse maternelle pour nous ouvrir le champ sémantique de l'amour.

Claudine Ghonez, poète injustement méconnu, ne nous confie-t-elle pas dans l'un de ses poèmes que : « La mer est comme les lits où l'on aime » ? Dans un autre de ses textes, le corps de l'amant et la mer ne font plus qu'un :

*« Tes pieds sont beaux comme un ourlet de vague »*

ou *« et dans mes mains  
tes cheveux luisent algues de mon amour »*

Le rythme s'insinue alors dans l'écriture, à l'instar d'une danse qui fait vibrer les mots sous la peau. L'eau, cet élément premier, participe de la danse du cosmos qui est inscrite dans nos gènes depuis l'éternité.

L'eau, l'amour et les mots fusionnent dans les rêveries poétiques comme dans ces vers magnifiques de Pierre de Marbœuf :

*« Et la mer et l'amour ont l'amour pour partage,  
Et la mer est amère, et l'amour est amer,  
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer »*

Et le poète d'ajouter :

*« La mère de l'amour eut la mer pour berceau  
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau »*

Si la mère, la mer et l'amour semblent nous porter sur les vagues de la vie, la mort est ce reflux qui nous entraîne loin de nous-mêmes pour mieux nous ramener à la connaissance de soi .

Quand je nage au plus profond de l'onde, c'est en moi-même que je plonge. Quand j'écris, je soulève sous les mots, la peau du poème pour accéder à la nudité de mon âme. Cette plongée en soi, c'est aussi une descente vers cette origine où la mort et la vie ont partie liée. Il en est également ainsi de l'écriture et de l'eau. Le rythme des mots, s'il est celui de l'amour, d'abord maternel, puis charnel, est aussi celui de la vague qui va mourir sur la plage.

L'écriture comme l'amour contient sa petite mort.

Le merveilleux texte de Virginia Woolf, à lire au bord de l'eau, *La fascination de l'étang*, joue sur le glissement de l'eau sur elle-même. L'écriture amorce la descente au fond de l'onde et nous nous enfonçons en nous-mêmes sans jamais toucher le fond car « toujours il y a quelque chose d'autre. Un autre visage, une autre voix. Une pensée vient couvrir l'autre ; car s'il y a des instants où l'on croirait qu'une cuillère va nous emporter tous, pensées, attentes, questions, aveux et désillusions, jusqu'à la lumière du jour, cette cuillère finit toujours par basculer et nous voilà replongés dans l'étang ».

Ce fond sans fond, cet abysse dans lequel l'âme s'abîme, c'est le puits d'ombre de notre mort. Dans ce texte-clé de Virginia Woolf où elle parle d'une jeune fille qui se jette dans l'étang, nous avons la prémonition de sa propre mort. A soixante-deux ans, Virginia Woolf emplit ses poches de cailloux et avance lentement dans les eaux moirées d'un étang où sa mort l'attend.

Depuis la nuit des temps, l'eau source de vie est aussi symbole de destruction et de mort. Le déluge, relaté dans la Bible, les innombrables récits de marins ou d'aventuriers nous inondent de cette désespérance à laquelle fait allusion Stéphane Mallarmé :

*« Et, peut-être les mâts, invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages »*

Les plus beaux poèmes d'eau sont sans conteste ceux qui nous portent et nous « transportent » dans cette mer intérieure où l'âme, ravie, chavire. *Le cimetière marin* de Paul Valéry, *Le bateau ivre* d'Arthur Rimbaud ou *Amers* de Saint-John Perse épousent le rythme de l'élément liquide et font fusionner en nous, dans le même temps, Eros et Thanatos. De tels poèmes nous font plonger dans les eaux de notre mémoire ancestrale pour mieux nous soulever au-dessus des flots et nous faire replonger encore dans le délire doux-amer des mots qui nous convient dans leur danse à l'instar de ces vers écrits par Saint-John Perse :

« *La mer en nous tissée, jusqu'à ses ronceraies  
d'abîme,  
la mer, en nous,  
tissant ses grandes heures de lumière  
et ses grandes pistes de ténèbres* »

Dans ce chant, tout est dit, l'ombre et la lumière coexistent, l'une n'est rien sans l'autre. L'eau et les mots s'entrelacent et tissent sous notre peau la trame d'un long poème qui parle toutes les langues à la fois pour transmettre le chant profond de l'être universel et décliner sous les étoiles la musicalité de ce monde où chaque goutte de pluie est une fête de lumière. Le poète est le chantre de cette voix intemporelle qui de Virgile à Victor Hugo, en passant par Homère, Jean Supervielle, Pablo Neruda ou Charles Baudelaire nous enjoint de tutoyer les astres pour célébrer cette liberté qui est l'essence même de notre humanité dans ce qu'elle a de plus noble et de plus sacré :

« *Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir, tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer* »

Nazim Hikmet lui répond par-delà les mers dans un poème qui lui fait écho :

« *En prison, sur la pierre de la fontaine  
Youssef l'Infortuné a dessiné son bateau.  
Un prisonnier qui boit à la fontaine  
Regarde la proue effilée du bateau  
Glisser sur des mers sans murs.* »

Dans ce poème, on appréhende ce que d'autres poètes ont suggéré, la mer, cet infini est devenu le corps même du poème. Arthur Rimbaud nous le criait avec la fougue de sa jeunesse :

« *Et dès lors, me suis baigné dans le Poème  
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent...* »

Saint-John Perse nous fait entrer dans le flux de cette mer qui nous enroule dans ses flots de vers :

« *Et c'est un chant de mer comme il n'en  
fut jamais chanté, et c'est la mer qui nous le  
chantera :*

*La Mer, en nous portée, jusqu'à la satiété du  
Souffle et la péroration du souffle...* »

L'écriture devient cette mer où l'eau et les mots confondus expriment cette rêverie dont Bachelard disait qu'elle était « une rêverie qui s'écrit ». Ce phénomène qui prend racine dans l'âme du rêveur nous ouvre à un « monde parlant » qui nous place dans un temps immobile.

Devant l'eau, le poète rêve à sa propre profondeur, il est traversé par des images et des mots sans âge, les pensées et les sensations passent sur sa conscience tels les remous qui affleurent sur l'onde sans l'agiter. Ainsi le poète devient un passeur de mots qui nous restitue les secrètes correspondances, les affinités mystérieuses qu'il pressent entre son âme et le cosmos.

De tels instants de grâce, où le monde est alternativement spectacle ou regard, font frissonner l'être profond. Nous faisons l'expérience de notre appartenance au cosmos et nous savons que le monde est un. Dans son grand livre *Carnage*, Audiberti fait fusionner les éléments, l'eau qui reflète le ciel est une profondeur du ciel, elle devient cet « azurage liquide » où sa Mélusine anéantit une nature humaine pour recevoir une nature cosmique.

Les poèmes de l'eau ont ce pouvoir de transmuter les mots en vagues pour nous faire remonter vers notre origine. La mère et la mer prennent leur source dans les premiers mots balbutiés... Toute notre vie, nous conservons cette nostalgie de l'enfance qui amène le poète à retourner sur ses premiers pas dans la deuxième moitié de sa vie.

L'eau est l'origine, la mer, notre mère nous font signe entre les lignes et les vagues de cette écriture qui nous tiendra vivants aussi longtemps que les mots nous renverront les reflets de notre entité et de notre liberté pour nous rendre la vie plus légère.

« *La musique souvent me prend comme une mer.  
Vers ma pâle étoile,  
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther.  
Je mets à la voile...* »

Charles Baudelaire

## **Des « têtes pas très catholiques »... pour seule « étiquette »**

Francis Rosenstiel

*Ce texte de Francis Rosenstiel fait allusion et référence aux propos du Président de Languedoc-Roussillon, Georges Frêche, qui trouvait que Laurent Fabius n'avait « pas une tronche très catholique ».*

Il n'y a donc pas que les noms, ou les esprits. Les seules têtes, semble-t-il, compteraient aussi pour certains.

En effet je me sens concerné. Cela me rappelle affiches et manuels édités très tôt par les nazis, puis par leurs acolytes vichistes, et autres... Je n'avais alors que six ans, je longeais les façades en ces moments-là, fuyant les regards, tous indiscrets, malvenus, menaçants. J'étais « réfugié » à Vichy et en Allier ; j'ai donc, rivé à la peau, marqué dans ma chair, chacun des moments passés en ces lieux où régnait et le pire et le meilleur... la peur au ventre, les murs arpentés, les expositions antijuives au « Petit Casino », l'hôtel du Parc et celui du Portugal où siégeait la Gestapo, mais aussi les « Justes parmi les Nations ». Même dans l'obscurité d'un cinéma où nous cherchions quelque répit, je m'identifiais avec ces profils types présumés et devenus miens du même coup ! La rue n'était qu'un miroir repoussant... sans réfléchir pour autant !

Non, tout cela n'est pas une affaire de boutade, moins encore de « bon mot » ; la pesanteur mortelle de certaines petites phrases fait mouche, ronge et finit par détruire. La haine de soi, le fameux

« *Selbsthass* », ultime effet pervers pour les malheureux qu'il atteint, demeure un phénomène bien connu.

Tout cela n'est pas une simple épice de campagne électorale, ou autre condiment, une mise en appétit ! Pourtant tout cela précisément, ce cortège d'horreurs vécues par certains, qui aiment ce pays plus que tout autre, ne barre l'accès des notoriétés ambiantes à personne; pas même un trébuchement sur le parcours !

Cela ne contrarie pas davantage les électors de certains autres. « Péripiétés », eût dit le Général de Gaulle, mais elles oblitérent tout crédit à ceux qui en sont les auteurs, voire à ceux qui les approuvent ou les ignorent. On ne doit pas fermer les yeux en traversant les avenues !

Les faciès hideux, « pas très catholiques » ou non, aboient ou se figent... la caravane de l'indifférence passe.

Mais, j'en suis le témoin, les rafles elles aussi passées, la vie triomphe à nouveau... pour les survivants, et même, j'en suis sûr, lorsqu'ils n'ont toujours pas, n'en déplaît à d'aucuns, une tête « très catholique ».

## Nouveautés en librairie

sélectionnées par Joël Fritschy

**Sigmund Freud**, *L'interprétation du rêve*, traduit, annoté et présenté par Jean-Pierre Lefebvre, Seuil, janvier 2010

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier, l'œuvre de Freud est libre de droits. Soixante-dix ans après la mort du maître viennois, ses textes font l'objet de traductions inédites échappant désormais au seul milieu psychanalytique et à ses querelles. Et c'est tant mieux. On retrouve notamment dans cette traduction de Jean-Pierre Lefebvre — éminent germaniste, titulaire de la chaire de littérature allemande à l'École Normale Supérieure (Paris), traducteur de Hegel et de Marx — tous les termes qui avaient été évacués par les traducteurs des œuvres complètes aux PUF, par exemple désir, fantasme, psyché etc... Selon Elisabeth Roudinesco, cette traduction devrait être désormais l'édition de référence de ce livre par lequel la psychanalyse s'est présentée au monde.

**Lydia Marinelli et Andreas Mayer**, *Rêver avec Freud. L'histoire collective de l'Interprétation du rêve*, Aubier, 2009

Les deux auteurs — historiens de formation, intéressés par la découverte freudienne — se livrent à une enquête passionnante qui redonne vie aux huit éditions successives établies par Freud entre 1899 et 1930. Ils relatent les débats entre Freud et ses premiers lecteurs — patients, critiques et élèves dont Adler, Ferenczi, Jones ou Jung —, et montrent que la *Traumdeutung* fut le fruit d'un travail collectif intimement lié à l'histoire agitée du mouvement psychanalytique, alors en plein essor à Zurich et à Vienne. L'ouvrage est enrichi de textes et d'échanges épistolaires inédits en France, comme par exemple des lettres du psychiatre Eugen Bleuler ou encore une parodie de la *Traumdeutung* par le frère de Freud, Alexander...

**Sigmund Freud (1919)**, *L'inquiétante étrangeté, photomontages de Paula Jiménez*, ED. Interférences, Paris, novembre 2009

Cet article de Freud, traduit en français par Marie Bonaparte et Mme Edouard Marty, se trouvait jusque là dans un recueil intitulé *Essais de psychanalyse appliquée*. De ce texte fascinant, les éditions Interférences ont fait un album grand format illustré de collages et de photomontages de Paula Jiménez, artiste d'origine chilienne qui vit en France. Son travail — on pense à Max Ernst et à d'autres artistes surréalistes — colle parfaitement à l'inquiétante étrangeté de Freud : images de gravures mélangées à des photographies sépia ou en couleurs, événements bibliques, scènes d'orgies ou de malades, femmes nues ou statues, allégories diverses...

**Anne G.**, *Mon analyse avec le Professeur Freud*, Aubier, 2010

« *Wie benimmt sich der Prof. Freud eigentlich ?* » (« Comment se comporte-t-il au juste, ce professeur Freud ? ») est le titre original de l'édition allemande qui reprenait le fragment d'une lettre adressée à Anna Guggenbühl (1896–1982) par son père. A l'âge de 27 ans, le 1<sup>er</sup> avril 1921, cette jeune psychiatre formée dans le sérail du Burghölzli à Zurich, se rend à Vienne pour entreprendre une analyse avec Freud laquelle s'achèvera le 14 juillet de la même année. Fiancée depuis des années avec un camarade d'études et ayant eu de nombreuses aventures amoureuses, la jeune femme a des doutes sur son envie de l'épouser. Son désir s'émousse alors que le mariage est programmé, dans ses moindres détails, par sa famille. Décidée à comprendre les raisons inconscientes de son hésitation, elle quitte ses parents et son travail afin de rencontrer Freud... On doit à Anna Kollreuter, sa petite-fille, elle-même devenue psychanalyste, la découverte de deux cahiers d'écolier, dont Anne G. n'avait jamais parlé et qu'elle ne destinait pas à la publication. Ces textes, notes d'après séance brièvement consignées, jettent une lumière inattendue sur la pratique de Freud. A l'écoute des rêves, des associations, des fantasmes sexuels de son analysante, Freud, alors en pleine maturité, explique, interprète, provoque, sonde...

# DERNIERES INFORMATIONS

## **A propos du titre de psychothérapeute : Où en sommes-nous avec la Loi HPST et l'article 91 ?**

Jacques Sédat

1) L'article 91 de la nouvelle loi HPST n° 2009-879 du 21 juillet 2009 reprend l'article 52 de la loi du 9 août 2004, mais en modifiant les deux derniers alinéas :

Les deux derniers alinéas de l'article 52 de la loi n° 2004-806 du 9 août 2004 relative à la politique de santé publique sont remplacés par quatre alinéas ainsi rédigés :

*« Un décret en Conseil d'Etat précise les modalités d'application du présent article et les conditions de formation théorique et pratique en psychopathologie clinique que doivent remplir les professionnels souhaitant s'inscrire au registre national des psychothérapeutes. Il définit les conditions dans lesquelles les ministres chargés de la santé et de l'enseignement supérieur agréent les établissements autorisés à délivrer cette formation.*

*« L'accès à cette formation est réservé aux titulaires d'un diplôme de niveau doctorat donnant le droit d'exercer la médecine en France ou d'un diplôme de niveau master dont la spécialité ou la mention est la psychologie ou la psychanalyse.*

*« Le décret en Conseil d'Etat définit les conditions dans lesquelles les titulaires d'un diplôme de docteur en médecine, les personnes autorisées à faire usage du titre de psychologue dans les conditions définies par l'article 44 de la loi n° 85-772 du 25 juillet 1985 portant diverses dispositions d'ordre social et les psychanalystes régulièrement enregistrés dans les annuaires de leurs associations peuvent bénéficier d'une dispense totale ou partielle pour la formation en psychopathologie clinique.*

*« Le décret en Conseil d'Etat précise également les dispositions transitoires dont peuvent bénéficier les professionnels justifiant d'au moins cinq ans de pratique de la psychothérapie à la date de publication du décret. »*

2) Suite à divers recours, dont l'inégalité devant la loi pour les psychothérapeutes, cet article 91 portant sur les conditions de l'usage du titre de psychothérapeute a fait l'objet d'un débat devant le Conseil constitutionnel, qui l'a finalement validé :

### **Décision n° 2009-584 DC du 16 juillet 2009 Sur la formation des psychothérapeutes**

*16. Considérant que l'article 91 de la loi déferée, relatif à l'usage du titre de psychothérapeute, modifie l'article 52 de la loi du 9 août 2004 susvisée ; qu'il prévoit notamment que l'accès à la formation théorique et pratique en psychopathologie clinique que doivent avoir suivie les professionnels souhaitant s'inscrire au registre national des psychothérapeutes est « réservé aux titulaires d'un diplôme de niveau doctorat donnant le droit d'exercer la médecine en France ou d'un diplôme de niveau master dont la spécialité ou la mention est la psychologie ou la psychanalyse » ;*

*17. Considérant que, selon les requérants, en imposant de telles conditions de diplôme et en ne prévoyant aucun dispositif permettant d'accéder au titre de psychothérapeute sur la base d'une formation initiale en psychothérapie ou dans le cadre de la validation des acquis de l'expérience, ces dispositions méconnaissent le principe d'égalité devant la loi ;*

*18. Considérant qu'il est loisible au législateur d'apporter à la liberté d'entreprendre, qui découle de l'article 4 de la Déclaration de 1789, des limitations liées à des exigences constitutionnelles ou justifiées par l'intérêt général, à la condition qu'il n'en résulte pas d'atteintes disproportionnées au regard de l'objectif poursuivi ; qu'en outre, le principe d'égalité ne s'oppose pas à ce que le législateur règle de façon différente des situations différentes pourvu que la différence de traitement qui en résulte soit en rapport direct avec l'objet de la loi qui l'établit ;*

*19. Considérant qu'en réservant l'accès à la formation ouvrant droit à l'usage du titre de psychothérapeute aux personnes titulaires d'un doctorat en médecine ou d'un master en psychologie ou en psychanalyse, le législateur a assuré entre la liberté d'entreprendre et les exigences du onzième alinéa du Préambule de la Constitution de 1946 relatives à la protection de la santé une conciliation qui n'est pas disproportionnée et n'a pas méconnu le principe d'égalité ;*

(...)

**D É C I D E :**

(...)

*Article 3.- Les articles (...) du code de la santé publique, tels qu'ils résultent des articles (...) de cette même loi, ainsi que ses articles 91 et 129, ne sont pas contraires à la Constitution.*

*Article 4.- La présente décision sera publiée au Journal officiel de la République française.*

**3)** Les décrets d'application ne sont toujours pas promulgués. Ils préciseront les modalités particulières d'exercice et ne peuvent en aucun cas excéder la loi. Ils seraient actuellement au cabinet du Premier ministre.

Les indications ci-dessus se basent sur ce qui était prévu l'année dernière et qui, autant que nous le sachions, ne devrait pas être substantiellement modifié.

#### **4) Commentaires et prolongements...**

L'accès à la formation en psychopathologie rendue obligatoire pour l'usage du titre de psychothérapeute est réservé aux titulaires d'un diplôme universitaire. Les formations délivrées par des instituts privés ne peuvent donc pas s'y substituer. L'accès à cette formation devient donc très restrictif pour les psychothérapeutes, jusqu'alors formés exclusivement dans leurs instituts privés de formation.

Cela n'exclut pas que des instituts privés passent contrat avec les universités (suivant des normes définies) pour créer une formation en psychopathologie homologable. Mais leurs « étudiants » devront posséder le niveau universitaire requis (doctorat en médecine ou master en psychologie ou psychanalyse).

En ce qui concerne les analystes, la nouvelle réglementation ne concerne que ceux d'entre eux qui souhaiteraient user du titre de psychothérapeute.

S'ils sont « régulièrement enregistrés » dans l'annuaire d'une association, ils auront une dispense partielle pour la formation en psychopathologie clinique.

Les associations de analystes devront se montrer très vigilantes quant à l'inscription de leurs membres, et devront régulièrement actualiser leurs annuaires.

À mon avis, en l'état actuel de la situation, il est préférable de se limiter à l'usage du titre de psychanalyste, ce qui est, de fait, une reconnaissance de la formation obtenue dans une association de analystes. L'usage du titre de psychothérapeute me paraît déconseillé, de même que l'emploi que font certains de la dénomination « psychothérapie psychanalytique », qui prête à confusion.

Deux points importants sont à souligner :

- la loi n'intervient en rien dans la pratique actuelle de la psychanalyse ;
- une association de analystes peut garantir une formation, mais non la pratique de l'un ou l'autre de ses membres.

Le travail psychanalytique est toujours singulier, au cas par cas. Il appartient à un espace extraterritorial d'énonciation. Et il est important de garder à l'esprit la position éthique que doit tenir le psychanalyste dans le cadre de la cure, où ne doivent en rien interférer ses propres convictions et appartenances culturelles, religieuses et politiques.

Dans la mesure où la psychanalyse peut s'exercer sous des statuts professionnels divers ou des formations universitaires différentes (médecine, psychiatrie, psychologie ou autres), ce n'est pas le psychanalyste qui est laïc, mais la psychanalyse (*Laienanalyse*). La laïcité de la psychanalyse est inhérente à sa « neutralité axiologique » : la psychanalyse ne peut être la courroie de transmission d'un idéal ou de valeurs, mais elle est au service du travail de subjectivation d'une personne.

# TRIBUNE DU LECTEUR

## **Que sont la psychiatrie et la psychologie devenues ? Sont-elles prises dans une corruption ontique ?**

Michel Forné

Quand Lacan éclaira son enseignement d'un retour à Freud en 1955, il redonna à la psychanalyse quelque peu adynamique au lendemain de la disparition de son inventeur, une formidable ré-impulsion qui consista en une véritable pollinisation intellectuelle au sein de cette époque si riche en productions de l'esprit. Il en dépoussiéra les concepts fondamentaux en les éclairant des lumières des sciences affines. De l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss à la linguistique de Roman Jakobson et de Saussure ; du structuralisme d'Althusser à celui de Roland Barthes ; des mathématiques de Frege et de Cantor à l'économie marxiste ; de la topologie moebienne et boroméenne aux paradoxes de Russell, en passant par la logique de Gödel ; enfin d'une relecture critique des philosophes à un regard nouveau sur la psychose, il fit éclater les topiques freudiennes en un feu d'artifice dont le sujet parlant resta le départ et l'arrivée.

Or que se passe-t-il donc depuis sa disparition à lui, Jacques Lacan, et à ses contemporains aussi novateurs dans le champ analytique ? Face à ce que la psychiatrie moderne aurait pu soutenir du lien entre l'humain et le sens de ses symptômes, elle s'est tirée une balle dans le pied, se laissant inféoder par le marketing médicamenteux, par les étiquettes nosologiques teintées de modernisme américain et par les sirènes du comportementalisme. Cet oubli d'elle-même, répétition de la réfutation ontologique des philosophes à l'égard de la provenance de l'être, a conduit à laisser la place à une psychiatrie déshumanisante et scientiste. La psychologie semble engagée dans cette même voie.

La mythologie nous permet d'en illustrer ce «trou de mémoire». Psyché, mortelle princesse incarnant un cognitivisme ardent, séduit Eros (visage de la psychiatrie-psychologie moderne). Aphrodite (psychanalyse née de l'écume des vagues... à l'âme), mère de ce dernier, le somme de détourner cette créature de la tentation des hommes. Eros cédant aux charmes de Psyché, commet un acte manqué en décochant sa flèche dans son propre pied, le laissant hypnotisé d'amour (cela se dit *addict* actuellement...) envers Psyché...

L'enseignement per- et post-universitaire, tant psychiatrique que psychologique, a appris à parler cette *novlangue* de la Psyché moderne, qui condense la pensée en une série de mots-clés (évaluation, rendement, comparaison, statistique, cognition, comportement, re-conditionnement, etc...) capables d'apporter des réponses toutes faites aux questions que se posent des individus en souffrance.

Maurice Blanchot disait que « la réponse était le malheur de la question ». De nos jours, c'est le malheur lui-même ainsi que la question, que nous promettons de faire disparaître les chantres de la santé psychique contemporaine. « *Managés* » comme des produits, les patients sont bercés d'illusions quasi publicitaires sans apercevoir que de « *managés* » à « *mangés* » il n'y a qu'un petit tas, qu'ils viendront grossir en tant que restes de digestion.

Ces anthropophages de l'âme humaine établissent sans cesse de nouvelles grilles d'évaluation. Ces grilles derrière lesquelles on nous propose de nous observer, évoquent celles de l'enfermement carcéral. Pris dans ces rets de savoir, l'individu en sortira confondu. Confondu avec l'idéal des valeurs normales et confondu comme on le dirait d'un malfaiteur déviant en fin de compte démasqué.

Où sont donc les mots d'antan (tristesse, désirs, conversion, névrose...) qui soutenaient des diagnostics autour desquels s'articulait l'individu souffrant ? Où est donc passée la notion d'inconscient ? On ne les retrouve plus cités dans aucun article, tant médical que psychiatrique ou psychologique...

Certains états d'âme de l'être humain permettaient d'ouvrir la porte d'entrée du sens pour l'individu malade de ses pensées. La toute puissance de la nosographie du DSM IV (*Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders*, 4<sup>ème</sup> édition) dont la cinquième version est prévue en 2012, leur à coupé la parole. Les conflits intra-psychiques et leur cortège de *symptômes* (qui pourtant étymologiquement

« *tombaient à propos* ») sont de plus en plus découpés et rangés dans des tiroirs nosographiques d'où disparaît le sujet. C'est bien d'une *schize* du « *Phrên* » à quoi nous convie cette démarche.

Du côté de la thérapie psychique, c'est la réadaptation en cure courte (car *time is money*) qui, avec les psychotropes, se taille la part du lion. Ces approches curatives univoques s'effectuent comme des remplissages ciblés de l'individu aux endroits des vides de son existence, ces mêmes vides qui assuraient jadis le mouvement du désir dans le jeu de taquin de la pensée humaine.

Le système du soin mental qui s'installe tend à attribuer des code-barres aux humains, permettant la quantification statistique des foules qui ne cessent pourtant de dire leur mal-être, tant individuel que collectif. Dans ce même temps de l'uniformisation numérique ou le sujet n'est plus que chiffré, la pression sociétale le pousse à suivre la voie de la revendication procédurière d'un dût égoïste qui lui laisse croire à l'inverse, qu'il est sujet-roi tout puissant d'une monarchie d'opérette.

Le temps n'est-il pas venu de stopper cette folie de la dissolution humaine dans la plus-value de l'homme par l'homme ? Tout comme pour l'équilibre de notre écosystème, l'équilibre psychique des humains impose un retour à ce qui constitue sa trame la plus intime : ses motions pulsionnelles (pour la plupart inconscientes) qui le font penser, souffrir, espérer, s'attrister, réussir parfois et renoncer souvent. Le respect de la singularité d'autrui en ce qu'elle est toujours animée par un désir sous-jacent, passe par la reconnaissance des messages que s'échangent les humains au travers de toutes leurs productions métaphoriques créatrices, artistiques, langagières et symptomatiques.

La psychanalyse soutient que ce n'est pas le sujet qui fonde sa vérité, mais bien sa vérité insue qui fonde le sujet. Ce savoir inconscient peut parfois l'aliéner, jusqu'aux confins d'une insoutenable lourdeur de l'être. C'est dans l'alcôve d'un lieu d'écoute que pourra se dire ce que l'humain ne sait pas encore savoir de lui-même et de ce qui le meut dans la souffrance de ses répétitions.

Un retour aux interrogations fondatrices que permet l'expérience psychanalytique nous semble une alternative nécessaire au difficile choix d'Héraclès qu'est la vie de tout homme.

L'éthique de la psychanalyse et la quête de la vérité humaine qui l'anime pourront peut-être faire entendre autre chose dans le discours ambiant actuel dont le décor de carton-pâte qui partout nous est proposé, n'est que l'avatar de ce qui réside encore en dessous, à savoir l'effondrement de cette merveille de technologie qu'est la pensée.

Rien n'est jamais acquis à l'homme et les vexations coperniciennes, darwiniennes et freudiennes imposées par ces génies à l'humanité sont toujours aussi difficiles à avaler pour le parlêtre divisé que nous sommes.

Ne nous y trompons pas. Ce ne sont pas les avancées scientifiques au service de l'être humain en ce qu'elles ont pu en élever la condition qui sont à repenser. La psychiatrie et la psychologie, si tels sont leurs désirs en tant que sciences, continueront à frayer leurs chemins en éclairant la clinique par des comparaisons statistiques, l'appui d'imageries médicalement assistées et l'emploi de drogues parfois incontournables.

Ce qui est à questionner c'est le discours de la science quand il se fait dogmatique et normatif, celui de la politique et de l'économie quand il se fait pensée unique totalitaire et consumériste, et enfin celui de la société toute entière quand il se fait pervers réifiant l'individu, assujettissant l'autre et soi-même sur l'autel de ce qui n'est autre chose qu'un des visages de la pulsion de mort en tout un chacun : la jouissance à tout prix.

La psychiatrie et la psychologie sont prises dans ces discours comme dans des filets dérivants. Si elles oublient ce qui a constitué leurs fondements (Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, 1895), elles s'oublieront elles-mêmes. Elles altéreront définitivement leurs essences, ce qui étymologiquement revient à les corrompre.

Il est temps de se remettre à penser pour se panser les plaies de l'âme. Se mettre à table non pas pour consommer mais pour se dire. Prendre le risque de la parole, ailleurs que devant l'œil de « *l'audi-mate* », afin que des oreilles tierces puissent en entendre quelque chose et restituer ce qui, métaphorométonymiquement, ne cesse de chercher à être reconnu.

Alors peut-être les humains se remettront-ils, à nouveau, à désirer cultiver leurs jardins ?

# NECROLOGIE

## ***Décès de Jean-Claude Schaetzel***

Le Docteur Jean-Claude Schaetzel est décédé le 27 novembre 2009 à l'âge de 78 ans. Il laisse maintenant un vide immense chez les siens, chez ses amis, chez ses confrères, et aussi chez ses patients, car après une interruption de presque un trimestre, due à sa maladie, quatre jours avant qu'elle ne l'emporte, il avait repris ses consultations, et ainsi, exercé sa profession de psychiatre-psychanalyste jusqu'au bout.

De multiples paramètres ont contribué à façonner sa personnalité, et ont induit sa grande disposition à écouter et à faire avancer ceux qui l'ont approché. Il était typiquement alsacien, on pourrait dire un Alsacien modèle. Sa famille paternelle était protestante ; sa famille maternelle catholique. Il a été élevé dans cette religion. Il a fait sa scolarité à Strasbourg, au Gymnase protestant, en français, puis en allemand, puis de nouveau en français. Il a bien assumé cette situation particulière de mixité, de métissage spirituel et culturel, qui a sûrement contribué à lui donner une grande tolérance et une grande ouverture d'esprit, et à susciter chez lui une vocation de psychiatre (même si ce terme n'est plus guère utilisé en dehors du domaine religieux, il me semble bien convenir pour lui). Au moment de ses études, il s'agissait encore de la neuro-psychiatrie, spécialité médicale qui, il semble bon de le rappeler, est tardivement sortie de la démonologie, grâce à de grands médecins et de grands penseurs, tant germaniques que français, citons Pinel, Charcot, l'alsacien Bernheim, Kraepelin, Bleuler, de Clérambault.

Il a fait son premier stage d'interne auprès de Madame le Docteur Lutz et du Docteur Burckard, chefs de service à Stéphanfeld, qui lui ont fait découvrir et partager la grande qualité de leur approche de la maladie mentale, qui allait de pair avec leur sens clinique et thérapeutique. Ces qualités formatrices, il les a retrouvées ensuite, lorsqu'il a fait le certificat d'études spéciales de neuropsychiatrie, d'abord à la clinique neurologique, où le Professeur Thiébaum lui avait tout de suite manifesté son estime en le prenant comme assistant auprès de ses malades privés, et ensuite à la Clinique psychiatrique, auprès du Professeur Kammerer et de sa remarquable équipe, où, en plus de la psychiatrie, il a approfondi sa connaissance de la psychanalyse, je dis bien approfondi, car avant cette époque, il avait déjà été enthousiasmé et nourri par la lecture de Freud, dans le texte et dans son contexte culturel germanique, en particulier Kant, Goethe, Schopenhauer et Nietzsche. Il a alors fait une psychanalyse, et participé activement aux activités de psychothérapie organisées par la Clinique psychiatrique.

Il a été envoyé en Algérie, comme médecin-appelé du contingent, d'abord en corps de troupe à la frontière tunisienne, où il a pu expérimenter personnellement les horreurs de cette guerre. Puis il a été muté à l'Hôpital des Armées de Constantine. Profitant d'une permission, il a épousé Alice Kamber, qui ne l'a plus quitté depuis, avec laquelle il a eu trois filles, qui leur ont donné cinq petits-enfants.

Parmi les premiers de notre prolifique génération de psychiatres, il a ouvert son cabinet à Strasbourg. Sa réputation, due à la qualité de sa pratique et de sa réflexion théorique, lui a attiré immédiatement une importante « patientèle, » comme on dit maintenant, et lui a valu rapidement une considération inégalée pour un psychiatre privé, et plus encore une grande renommée de psychanalyste, de la part de tous les professionnels de la psychiatrie, de la psychanalyse et de la psychologie en Alsace, et bien au delà. Il a toujours été soutenu magnifiquement par Alice qui a su lui assurer la quiétude d'esprit nécessaire à l'exercice de son métier tel qu'il le concevait.

Il était excessivement modeste, plein d'humour, pudique, fuyant les occasions où il aurait pu se mettre en valeur, intervenant toujours avec à-propos dans nos petits groupes d'étude, plus rarement, à notre regret, dans les grandes réunions, où il ne se sentait jamais très à l'aise, car il n'aimait pas ce qui faisait foule et effets de masse. Ce qui l'intéressait surtout, c'était d'approfondir toujours plus sa culture, littéraire, philosophique, psychanalytique et aussi musicale. Il voyait là une sorte de gymnastique propre à soutenir sa recherche théorique en psychanalyse qu'il centrait essentiellement sur les écrits de Freud, de Lacan et de Safouan. Cette recherche allait de pair avec sa pratique professionnelle psychiatrique et surtout psychanalytique. Un grand nombre de nouveaux psychanalystes, même hors de nos frontières, lui doivent leur formation. Cette culture, il en a fait aussi profiter ses confrères, qui venaient souvent lui demander conseil sur un point particulier de leur pratique, et même, à l'occasion de drames de leur vie personnelle. Il trouvait toujours les paroles justes qui éclairaient et reconfortaient. La plupart de ceux qui sont ici, pourraient en témoigner.

Lui-même était toujours discret sur les épreuves qui, hélas, ont été aussi son lot et celui de sa femme. Il a souvent été conduit dans ce que le psalmiste appelait « la vallée de l'ombre de la mort ». Il a vu mourir son frère à l'âge de 24 ans. Sa fille aînée Laure est décédée en 1999. Il a été plusieurs fois très gravement malade. Il s'est soigné discrètement et courageusement, sans jamais se plaindre. Il a su se relever pour poursuivre son métier, dont il avait une très haute idée, sans faire porter aux autres le poids de ces drames et de ses souffrances.

Finalement, comme au plus profond de lui-même il le souhaitait, il est mort : à la tâche. Mais peut-être vaut-il mieux dire qu'il a vécu sa tâche jusqu'à sa mort. Dans sa vie exemplaire, il n'a pas vu plus belle, et plus digne tâche, que d'essayer, tant que ses forces l'ont porté, de former de nouveaux analystes, d'améliorer les ressources mentales de ses patients, et d'augmenter leur liberté.

Nous adressons nos profondes condoléances à Madame Alice Schaetzel et à sa famille.

*Jean-Claude Depoutot*

**Président :** Jean-Richard FREYMANN

**Direction :** Michel PATRIS (Commission des Enseignements et des Formations)

Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY (Formation)

Pierre JAMET (Ecole Psychanalytique de Strasbourg)

Daniel LEMLER (Groupement des Etudes de Psychanalyse)

Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY (Commission Européenne)

**Ecole Psychanalytique de Strasbourg – E.P.S.**

*Cartel de direction :*

Pierre JAMET, *Président*

Jean-Richard FREYMANN, *Directeur*

Cécile VERDET, *Secrétaire*

Daniel LEMLER

**Groupement des Etudes de Psychanalyse – G.E.P.**

Daniel LEMLER, *Président*

Bertrand PIRET, *Vice-président*

Jean-Raymond MILLEY, *Secrétaire*

Marc LEVY

**Commission des Enseignements et des Formations – C.D.E.F.**

Michel PATRIS, *Président*

Liliane GOLDSZTAUB, *Directeur*

Michel LEVY, *Directeur*

Jean-Richard FREYMANN, *Coordonateur*

**Secrétariat :** Eveline KIEFFER

**Conseil juridique :** Delphine FREYMANN

**Responsable du site :** Martine BIEHLER

**Conseil de gestion :** Jacques WEYL

**Conseil administratif :** Jean-Pierre FOURCADE

**Responsables de la Commission Européenne :** Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

**Direction des publications :** Sylvie LEVY

**Direction des journées de formation :** Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY

**Direction des bulletins de liaison et relations à la culture :** Joël FRITSCHY

**Responsable de la Bibliothèque :** Geneviève KINDO

**Responsable des relations à l'Université :** Mireille LAMAUTE-AMMER

**Responsable des groupes cliniques et des cartels :** Cécile VERDET

**Responsables des séminaires et activités :** Jean-Yves GAUME, Marc LEVY, Hervé GISIE

**Responsables aux Affaires médicales :** Michel PATRIS, Philippe LUTUN, Thérèse KAPFER, André MICHELS, Renate BAIER-MÜLLER

**Relations aux psychologues et travailleurs sociaux :** Liliane GOLDSZTAUB, Eric SIMON

**Relations interrégionales :** Anne-Marie PINÇON

**Représentation de la F.E.D.E.D.P.S.Y. à CONVERGENCIA :** Marjorie RUF (Paris)

**Vice-Présidents associés :** Janine ABECASSIS (Paris), Moïse BENADIBA (Marseille), Jean-Yves GAUME (Colmar), Hervé GISIE (Colmar), Roland GORI (Marseille), Christian HOFFMANN (Paris), Pierre-André JULIE (Angers), Michel KLEIN (Metz), Daniel LYSEK (Peseux, Suisse), Dominique MARINELLI (Metz), Daniel MEIER (Jérusalem, Israël), Claude MEKLER (Nancy), André MICHELS (Luxembourg, Paris), Paola MIELI (New-York, USA), Peter MÜLLER (Karlsruhe, Allemagne), Dominique PEAN (Angers), Claus-Dieter RATH (Berlin, Allemagne), Elmina VALSAMOPOULOS (Athènes, Grèce), Thierry VINCENT (Grenoble), Jean-Marie WEBER (Luxembourg)

**Ont contribué à ce numéro :**

Patrick Avrane, psychiatre, praticien de l'analyse, Paris  
Cristina Burckas, psychologue clinicienne, praticienne de l'analyse, Fribourg, Allemagne  
Jean-Claude Depoutot, psychiatre, praticien de l'analyse, Nancy  
Michel Forné, médecin, psychanalyste, Altkirch  
Jean-Richard Freymann, psychiatre, praticien de l'analyse, Strasbourg  
Joël Fritschy, psychologue clinicien, praticien de l'analyse, Mulhouse  
Laurence Joseph, psychologue, praticienne de l'analyse, Paris  
Daniel Marcelli, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Poitiers  
Cathie Neunreuther, psychiatre, praticienne de l'analyse, Strasbourg  
Khadija Nizari, psychologue clinicienne, Strasbourg  
Michèle Peinchina, psychologue, praticienne de l'analyse, Strasbourg  
Anne-Marie Pinçon, psychologue clinicienne, praticienne de l'analyse  
Frédérique Riedlin, doctorante en psychologie clinique, Strasbourg  
Francis Rosenstiel, Président fondateur du Forum pour l'Europe Démocratique (OING), Strasbourg  
Evelyne Schmitt, architecte, Strasbourg  
Jacques Sédat, praticien de l'analyse, Paris  
Claude Sungauer, infirmier en psychiatrie, Mulhouse  
Françoise Urban-Menninger, écrivain, Strasbourg



« Psyché est étendue ; elle n'en sait rien »

*(Note de Freud du 22 août 1938)*



Prix de vente : 10 €